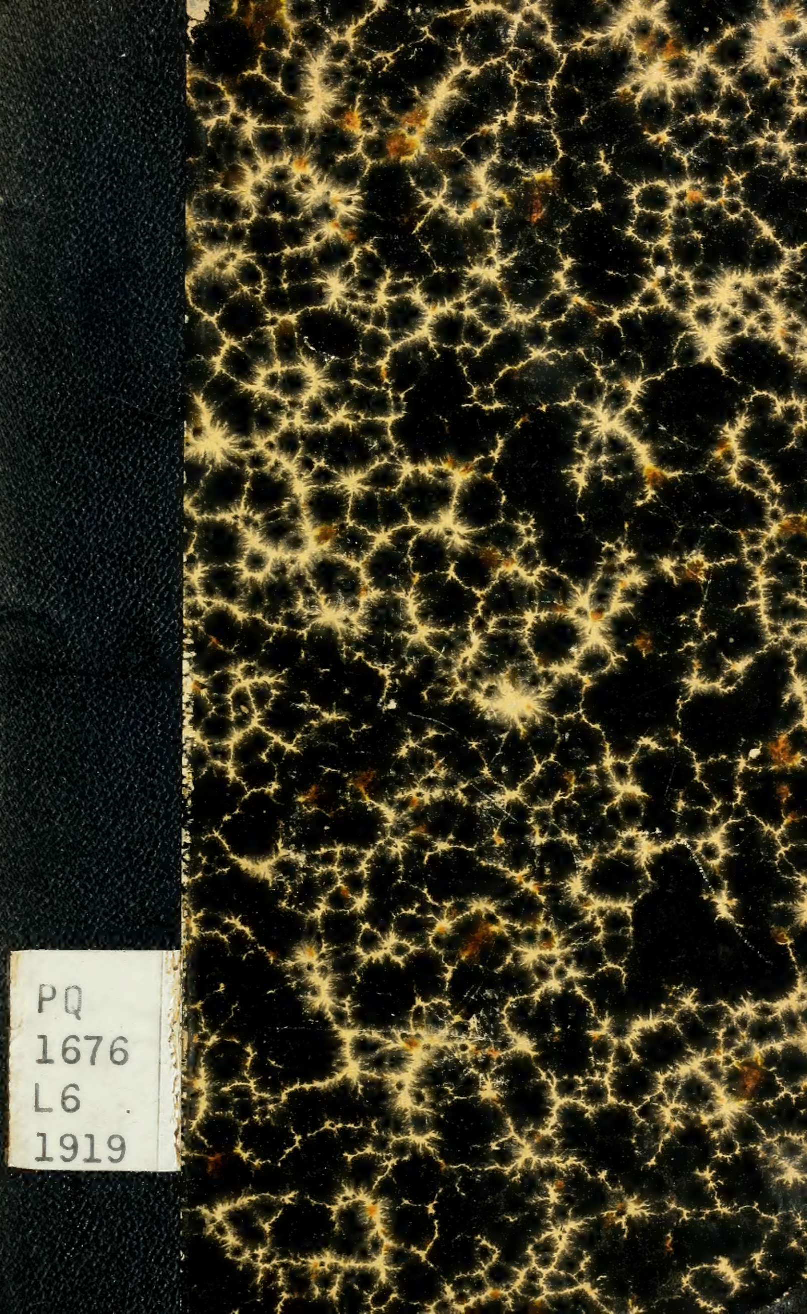

PQ
1676
L6
1919





LIVRET DE FOLASTRIES

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LE MÊME AUTEUR

POÈTES D'AUJOURD'HUI. (En collabor. avec P. Léautaud.) 14ᵉ éd. 1 vol.

ŒUVRES GALANTES DES CONTEURS ITALIENS (XIVᵉ, XVᵉ ET XVIᵉ). Traduction littérale, accompagnée de Notices biographiques et historiques et d'une Bibliographie critique. (En collaboration avec E. Sansot-Orland. 5ᵉ éd. . . . . 2 vol.

LES GAILLARDISES DU SIEUR DE MONT GAILLARD DAUPHINOIS, publiées sur l'éd. or. de 1608. . . . . 1 vol.

ŒUVRES POÉTIQUES CHOISIES D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ, publiées sur les éd. orig. et les Ms., etc. 3ᵉ éd. . . . . 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK, etc. . . . . 1 vol.

ŒUVRES POÉTIQUES DU SIEUR DE DALIBRAY, publiées sur les éd. orig. de *la Musette* de 1647, et des *Œuvres poétiques* de 1653, etc. 1 vol.

LA PLÉIADE FRANÇOISE. I. LES AMOURS ET AUTRES POÉSIES D'ESTIENNE JODELLE, ETC. . . . . 1 vol.

LE LIVRE DES RONDEAUX GALANTS ET SATYRIQUES DU XVIIᵉ SIÈCLE, extr. des Ms. de Conrart, etc. . . . . 1 vol.

LA GUIRLANDE DE JULIE, augm. de pièces nouvelles, etc. . . . . 1 vol.

LES AMOURS DE PIERRE DE RONSARD. . . . . 2 vol.

MONSR DE · RONSARD ·



PIERRE DE RONSARD

Livret de Folastries

PUBLIÉ SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE 1553
ET AUGMENTÉ D'UN CHOIX DE PIÈCES D'EXPRESSION SATYRIQUE
ET GAULOISE TIRÉES DES ÉDITIONS ORIGINALES

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

AD. VAN BEVER

PORTRAIT DE PIERRE DE RONSARD

CINQUIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE.

Sept exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 7.

JUSTIFICATION DU TIRAGE:

INTRODUCTION

Quoi qu'on ait écrit jusqu'ici sur Ronsard (1), et les commentaires, certes, ne font point défaut, il ne semble pas que l'on ait tenu suffisamment compte des variantes qu'offrent ses éditions successives.

Sans entrer dans le détail de ces différences de texte, il est nécessaire d'observer que la production du poète représente deux époques. La première qui s'étend de 1550 à 1560, c'est-à-dire des publications primitives à la réalisation de la première

(1) Bien que ce nom s'écrivît *Ronsart*, et non *Ronsard*, selon les documents originaux et les pièces d'archives, nous avons adopté l'orthographe consacrée par les premiers éditeurs du poète et admise par Ronsard lui-même. « Le nom primitif de cette famille, écrit Rochambeau, était *Korsart*, qui signifie *cœur valeureux*, *cœur chevaleresque*. On l'a écrit : *Rossart*, *Ronssart*, *Ronsart*, et généralement, surtout dans les temps modernes, *Ronsard*. » (Cf. *La Famille de Ronsart, recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsart et sa famille*. Paris, A. Franck, 1868, in-12.)

édition collective (Paris, G. Buon, 1560, 4 vol. in-12), nous montre les ressources diverses de son génie ; la seconde, représentée par les éditions de 1584 et de 1587 (publiées l'une avant, et l'autre deux ans après sa mort), justifie son influence posthume. La première seule nous intéressera. Elle nous permettra de remonter à la source de son inspiration, de rechercher les agréables inventions par quoi il débuta. Un examen attentif de ses premières odes, des sonnets qui composèrent *les Amours* de 1552 et de 1553, de ses « folastries » ou « gayetés » — qu'on tenta de méconnaître — nous amènera à préférer parfois, dans son œuvre, les aveux d'une jeunesse ardente aux témoignages habiles de l'âge mûr.

Nous sommes entre les années 1540 à 1545.

Pierre de Ronsard a de seize à vingt ans (1). Nature vive et primesautière, il a déjà pris les leçons de l'expérience. Après un court séjour au Collège de

(1) Il était né dans la nuit du samedi au dimanche, le 11 septembre 1524, au château de la Possonnière, sur le territoire du village de Couture, à sept lieues de Vendôme, dans le bas pays Vendômois. (Cf. *Discours de la Vie de Pierre de Ronsard*, etc., par Claude Binet. Paris, G. Buon, 1586, in-4, 1587 (prem. éd., posthume des *Œuvres de Ronsard*, t. IX) et 1597 (éd. des Œuvres de Ronsard, t. IX) ; Prosper Blanchemain : *Etude sur la Vie de Pierre de Ronsard*. Paris, A. Franck, 1867, in-12 (VIIIe vol. des Œuvres complètes) ; Paul Laumonier : *La Jeunesse de Pierre de Ronsart* Revue de la Renaissance, février 1901.

Navarre, il a fait partie de la suite du Dauphin François (1), puis, à la mort de ce prince, de celle de Charles, duc d'Orléans (2). Il a pérégriné deux années en Ecosse. Au cours d'une expédition maritime, il a éprouvé la tempête, et, « nouvel Arion », n'a dû le salut qu'en gagnant à la nage le sol de l'Angleterre.

Mis « hors de page » par le duc, son protecteur et son maître, il vient d'accompagner à l'assemblée de Haguenau, Lazare de Baïf (3).

Une brillante carrière s'ouvre devant lui. Il a vécu dans l'intimité des plus grands ; on l'a initié aux secrets de l'État. Ses débuts annoncent un diplomate, et voilà que soudain se révèle un poète.

Que s'est-il donc passé pour qu'il délaissât la fortune des cours?

Ses plus anciens biographes vont nous le faire

(1) Fils de François Ier. Il fut empoisonné, dit-on, par le comte Montecuculo, et mourut à Tournon, le 10 août 1536.

(2) Troisième fils de François Ier. Il mourut le 8 septembre 1545.

(3) 1540. « Aprez qu'il eust servy le duc d'Orléans, qui l'aimoit fort, comme celuy de ses pages qui estoit le plus adroit dans tous les exercices convenables à un gentilhomme et qu'il eust suivy ce prince jusques à son décès, qu'en suite, il eust esté page du Roy Henry second, il advint que Lazare de Baïf s'en allant en ambassade pour le Roy, en la ville de Spire (lisez Haguenau), où se devoit tenir une Diette, il accompagna ce grand personnage en ce voyage, où, avecque la langue allemande, il apprit une infinité de bonnes choses en la compagnie de ce docte Ambassadeur et de Charles Estienne, son médecin ordinaire.... » Guillaume Colletet : *Pierre de Ronsard*, notice publiée par Prosper Blanchemain (*Œuvres inédites de P. de Ronsard, gentil-homme Vandomois*. Paris, A. Aubry, 1855).

connaître : une maladie contractée pendant ses voyages a ébranlé sa santé, à tel point qu'on a craint un instant pour ses jours (1).

Une surdité précoce, en trompant l'ambition des siens, vient de décider de son avenir. Mal mystérieux, dont les effets, sinon la cause, nous sont révélés par bon nombre de ses vers.

On n'ignore point cette ode qu'il publia en 1555 (2); il avait alors trente et un ans.

Ma douce jouvance est passée,
Ma première force est cassée,
J'ay la dent noire et le chef blanc,
Mes nerfs sont dissous, et mes veines,
Tant j'ay le corps froid, ne sont pleines
Que d'une eau rousse, en lieu de sang.

Adieu ma lyre, adieu fillettes,
Jadis mes douces amourettes,
Adieu, je sens venir ma fin.
Nul passe-temps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse
Que le feu, le lit et le vin.

Binet, qui attribue les effets de cette infirmité, non seulement « aux vins souffrez et mixtionnez »

(1) Cf. Claude Binet : *Discours de la Vie de Ronsard*, etc.; Guillaume Colletet : *Pierre de Ronsard*, etc.

(2) *Les Quatre premiers livres des Odes de P. de Ronsard*. Paris, Veuve Maurice de la Porte, 1555, in-8. Les odes de 1550 renfermaient déjà des allusions à ce sujet. Voir les pièces qui commencent par ces vers : livre II, p. 253 : *Guy, nos meilleurs ans coulent*; p. 257 : *Somme le repos du monde*; p. 386 : *En mon cœur n'est point écrite*.

CHATEAU DE LA POSSONNIÈRE

Dessin de J. Pohier

que Ronsard avait été contraint de boire en Allemagne, mais « aux tourmentes de mer » et « aux incommodités des chemins et autres peines de la guerre qu'il avait souffertes » (1), ajoute qu'il se vit dans l'obligation de transférer l'office des oreilles à celui des yeux par la lecture des bons livres.

Quoi qu'il en fût, il parut se résigner au coup du sort, et, dès 1543, « fit trouver bon à son père le désir de se remettre aux lettres ». En cette même année, où un emploi qu'il occupait dans les écuries royales l'obligeait de suivre la cour à Blois, il eut licence de partager son temps entre la méditation des Grecs et des Latins et l'entretien plus passionnant des choses de la terre.

Il ne dédaignait pas alors de lire la poésie française et de goûter, hormis *le Roman de la Rose* (2),

(1) On a vainement glosé jusqu'ici sur le mal qui atteignait en pleine jeunesse le poète. « Sommes-nous en présence — a écrit un commentateur, dans une étude consacrée à la jeunesse de Ronsard — d'une fièvre typhoïde, d'une crise de paludisme aigu, ou simplement d'une manifestation violente d'arthritisme provoquée par un séjour au pays natal ? » On ne saurait le dire, mais en l'absence d'un diagnostic précis (c'est encore le critique qui parle) il y a tout lieu de croire que le goût immodéré du vin, l'usage prématuré des plaisirs de l'amour, les femmes et la bonne chère, firent plus pour ruiner la santé du jeune homme que les pérégrinations en pays étranger.

(2) *Le Roman de la Rose* venait d'être réimprimé en 1529 par Clément Marot. Binet a écrit : « Il (Ronsard) ne laissoit d'avoir tousjours en main quelque poëte françois qu'il lisoit avec jugement et principalement, comme lui même m'a maintes fois raconté, un Jean

les ouvrages de Clément Marot et de Jean Le Maire de Belges (1).

A Paris, dès que les loisirs de sa charge le lui permettaient, il suivait, dit-on, avec Anthoine de Baïf, les leçons du savant helléniste Jean Daurat (2). Aussi, quand cet habile maître ouvrit, rue des Sept Voies (aujourd'hui rue Chartière), l'Académie connue sous le nom de Collège Coqueret, ne faillit-il point à en fréquenter les cours assidûment (3). L'émula-

Le Maire de Belges, un romant de la Rose et les œuvres de Clement Marot. » Quoique se rapportant à une époque antérieure, ces lignes peuvent encore s'appliquer au poete en 1543.

(1) *Jean Le Maire de Belges* (1473-vers 1524), auteur du *Temple d'honneur et de vertus*. Paris, Michel le Noir, 1503, in-4°, de *la Plainte du Desiré*, Lyon, J. de Vingle, 1509, in-8° (à la suite de *la legende des Venitiens*), du *Triumphe de l'Ament vert*, Paris, Denys et Simon Janot, 1535, in-16, et de maintes œuvres gracieuses. On sait que c'est à ce poète que Ronsard dut l'idée premiere de *la Franciade*.

(2) Voyez Binet, éd. de 1597 : « Ronsard donc, voulant récompenser le temps perdu, ayant le plus souvent pour compagnon le sieur de Carnavalet, gentil-homme breton et des mieux nourris, se desroboit de l'escurie du roy, pres de laquelle il estoit logé, aux Tournelles, pour passer l'eau et venir trouver Jean Dorat, honeur du pays limosin, excellent personnage, et celuy que l'on peut dire la source qui a abbreuvé tous nos poëtes des eaux Pieriennes.. Dorat demeuroit lors au quartier de l'Université, chez le seigneur Lazare de Baïf, maistre des requestes ordinaires de l'hostel du roy, et enseignoit les lettres grecques à Jean Antoine de Baïf, son fils, personnage aussi des plus doctes, et des premiers compagnons de Ronsard.... »

(3) Situé sur l'ancienne paroisse Saint-Hilaire, en bordure de la rue Chartière — où l'on peut voir, entre autres vestiges, au n° 11, sa lourde porte cintrée surmontée d'une coquille symbolique, sculptée en plein bois — le college Coqueret avait été fondé dans la seconde moitié du xv° siècle. Consulter pour son origine et son histoire, pendant

tion qu'il en ressentit, jointe aux amitiés qu'il y trouva, lui fit prendre conscience de son génie. Il s'essaya en rimes légères et ce début contribua à la création d'une école littéraire, qu'on dénomma par la suite *la Pléiade*.

Il y aurait sans doute bien des pages curieuses à écrire sur la formation de l'art poétique au seizième siècle et, plus particulièrement, sur les écrivains qui participèrent à la Renaissance française. Pour qui connaît l'origine de tout groupement, il n'est point de détail à mépriser en histoire littéraire. Nous en savons quelque chose après avoir étudié une école récente dont les débuts, moins brillants que ceux de Ronsard et de ses compagnons, ne laissèrent pas pourtant d'offrir le plus grand intérêt.

Mais ce n'est pas là un but à nous proposer, et l'évolution de notre poésie nationale ne nous entraînera pas à dépasser les bornes d'un simple avant-propos.

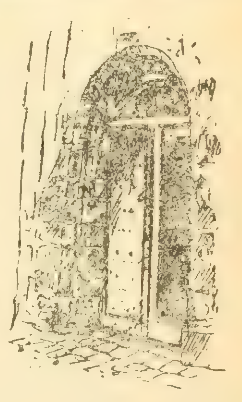
Au début, la Pléiade ne se présenta point, ainsi

la Renaissance, l'*Histoire du Collège Sainte-Barbe*, de Quicherat. Paris, 1860, I : le livre documenté de M. Henri Chamard : *Joachim du Bellay*, Lille, au siège de l'Université, 1900, chap. II ; et la remarquable étude de notre confrère et ami, M. Léon Séché : *la Vie de Joachim* [*du Bellay*], Revue de la Renaissance, février 1901. Dorat, privé de ressources à la mort de Lazare de Baïf chez lequel, ainsi qu'on l'a vu par la note précédente, il vivait comme précepteur particulier, dut s'y installer à la fin de 1547.

qu'on l'a cru jusqu'à ce jour, sous les aspects d'une école. Il y eut des hésitations, d'autant que ceux qui furent appelés à y jouer un rôle important n'en faisaient pas encore partie ou n'avaient guère de talents à y exercer.

Aussi n'était-ce qu'une réunion d'écoliers, sans plus. Elle se dénomma, un jour de spirituelle débauche, *la Brigade.* Le plus actif de la bande, sinon le mieux doué, n'était autre que celui qui l'avait formée.

Il ne régnait pas là cette gravité qu'on s'est plu à observer plus tard, mais au contraire, une fantaisie, une aisance, un enjouement dignes des meilleurs nourrissons des Muses. Le lieu de son origine exerçait dans ce clan une influence salutaire. La montagne Sainte-Geneviève, chère à François Villon, faisait office de Parnasse. On se rend compte du pittoresque d'un tel milieu, à voir ces ruelles étroites dont les noms subsistent parfois encore, ces vieilles maisons dont les pignons s'inclinent complaisamment, comme pour se joindre.



Porte du collège Coqueret.
(État actuel.)

Il régna parmi ceux qui fréquentèrent le Collège Coqueret une union qui ne s'est point souvent démentie. Les œuvres sont là qui en témoignent et, à défaut d'autres documents, nous avons pour nous édifier les meilleures pages des poètes.

Les poèmes de Ronsard gardent plus fidèlement qu'aucune chronique, qu'aucune pièce d'archives, les noms de ses anciens condisciples. Nous aurons l'occasion de les rappeler par la suite. Lisons tout d'abord ce qu'a laissé Claude Binet sur cette époque peu connue de la vie de notre personnage (1).

Ronsard ayant sçeu que Dorat alloit establir une academie au college de Cocqueret, duquel on luy avoit baillé le gouvernement, ayant sous sa charge le jeune Baïf, il delibera de ne perdre une si belle occasion et de se loger avec luy; car ayant ja esté comme charmé par Dorat du phyltre des bonnes lettres, il vit bien que pour sçavoir quelque chose, et principalement en la poësie, il ne faloit seulement puiser l'eau es rivières des Latins, mais recourir aux fonteines des Grecs.

Il se fit compagnon de Jan-Antoine de Baïf et commença à bon escient par son emulation à estudier. Vray est qu'il y avoit grande différence, car Baïf estoit beaucoup plus avancé en l'une et l'autre langue, encore que Ronsard surpassât beaucoup Baïf d'âge, l'un ayant vingt ans passez et l'autre n'en ayant que seize.

Neantmoins la diligence du maistre, l'infatigable tra-

(1) *Discours de la Vie de P. de Ronsard*, etc., éd. de 1597.

vail de Ronsard, et la conférence amiable de Baïf, qui, à toutes heures, luy desnoüoit les plus fascheux commencements de la langue grecque, comme Ronsard, en contr'eschange, lui apprenoit les moyens qu'il sçavoit pour s'acheminer à la poësie françoise, furent cause qu'en peu de temps il récompensa le temps perdu... Nous ne pouvons aussi oublier de quel desir et envie ces deux futurs ornemens de la France s'adonnoient à l'estude ; car Ronsard, qui avoit esté nourry jeune à la Cour, accoustumé à veiller tard, continuoit à l'estude jusques à deux ou trois heures après minuict, et, se couchant, reveilloit Baïf qui se levoit, prenoit la chandelle, et ne laissoit refroidir la place. En ceste contention d'honneur, il demeura sept ans avec Dorat, continuant tousjours l'estude des lettres grecques et latines, de la philosophie, et autres bonnes sciences pour lesquelles il fut aussi auditeur d'Adrian Turnebe, lecteur du roy, et l'honneur des bonnes lettres. Il s'adonna deslors souvent à faire quelques petits poëmes ou paroissoit deslors je ne sçay quoy du magnanime caractère de son Virgile, premiers essais d'un si brave ouvrier. Quand Dorat eut veu que son instinct se deceloit à ces petits eschantillons, il luy predit qu'il seroit quelque jour l'Homere de France (car Dorat a eu tousjours je ne sçay quoy d'un divin genie pour prevoir les choses à venir, parole qu'il engrava fort avant en l'esprit, et pour le nourrir de viande propre, luy leut de plain vol le *Prométhée* d'Eschyle, pour le mettre en plus haut goust d'une poësie qui n'avoit encor passé les mers de çà, qui pour tesmoignage du profit qu'il avoit fait, traduisit ceste tragedie en francois, l'effect de laquelle si tost que Ronsard en eut savouré les beautez :

Et quoy, dit-il à Dorat, mon maistre, m'aviez-vous caché si long temps ces richesses?

Ce fut ce qui l'incita encore, outre le conseil de son precepteur, à tourner en françois le *Plutus* (1) d'Aristophane, et le faire representer en public au theatre de Cocqueret, qui fut la premiere comedie françoise jouée en France. Baïf aussi, comme luy y mit son envie, et à l'exemple de ces deux jeunes hommes, plusieurs beaux esprits se resveillerent, et vindrent boire en ceste fontaine dorée; comme Marc-Antoine de Muret (2), qui avoit ja grand avancement en l'eloquence latine, Lancelot Carles (3), Remy Belleau, et quelques autres, qui

(1) L'œuvre eut un réel succès, mais le poète négligea de la faire imprimer. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques fragments.

(2) Né à Limoges, le 12 avril 1526, mort à Rome, le 4 juin 1585. Il devint un des plus célèbres humanistes de son temps. Compagnon de jeunesse de Ronsard, il a commenté l'édition des *Amours* de 1553. Ses œuvres réunies à Venise, 1727-1730, 5 vol. in-8, ont été publiées définitivement à Leyde, en 1789, 4 vol. in-8.

(3) *Lancelot Carles*, gentilhomme bordelais, fils de Jean de Carles, président au Parlement de Bordeaux. Il fut un des hommes les plus influents et lettrés de son époque. Employé dans quelques négociations par Henri II « qui l'envoya à Rome en 1547, au sujet de l'alliance que le Pape avoit proposée au Roi », il devint aumônier du Dauphin, puis évêque de Riez. Il vivait encore, selon *la Croix du Maine* (*Bibl. fr.*, II, p. 23) en 1563. On lui doit divers ouvrages en latin et en français, entre autres une traduction en vers des *Cantiques de la Bible*, avec deux Hymnes (Paris, Adr. le Roy, 1560, et Vascosan, 1562); l'*Ecclésiaste de Salomon, paraphrasé en vers françois* (Lyon, Edoard, 1561); *Eloge ou temoignage d'honneur, du feu Henri II*, etc., *trad. du latin de Pierre Paschal* (Paris, M. Vascosan, 1560); *Lettre au Roy Charles IX, contenant les actions et propos de M. de Guyse depuis sa blessure jusqu'à son trepas* (Paris, Jacques Kerver) etc... Les historiens rapportent qu'il passa presque toute sa vie à Paris et fut grandement estimé des savants et des poetes.

tous ensemble, à l'envy, faisoient chacun jour, sortir des fruits nouveaux et non encor veus en nostre contrée...

C'est peu après ces années studieuses que Ronsard rencontra dans une hôtellerie de Poitiers Joachim du Bellay, qui venait d'achever son droit. La connaissance fut bientôt faite (1). Voyageant ensemble, les deux poètes gagnèrent Paris, et Joachim prit part aux travaux préliminaires de *la Brigade*. Nous sommes en 1548.

La première étape vient d'être dépassée. Divers jeunes hommes qui terminent leurs humanités au collège Coqueret tels : Nicolas Denisot (2), Ber-

(1) Binet, à qui l'on doit (éd. de 1597), un récit curieux de cette rencontre la fixe en 1549. C'est une erreur, Joachim n'ayant certainement encore publié ni *la Deffence et illustration de la langue françoise*, ni *l'Olive*. Ce fut, croyons-nous, à la fin de 1547, ou au début de l'année 1548. (Voyez le livre de M. Henri Chamard, *Joachim du Bellay, 1522-1560*, Lille, « Travaux et Mémoires de l'Université », t. VIII (Mémoire n° 24), 1900, in-8 ; et les travaux de M. Léon Séché : *la Vie de Joachim*, Revue de la Renaissance, janvier à mars-avril 1901).

(2) L'aîné de tous les auditeurs de Daurat (il avait neuf ans de plus que Ronsard), Nicolas Denisot était né au Mans en 1515. On l'appelait, d'après l'anagramme de son nom, le Conte d'Alcinois. Il fut, dit-on, précepteur de Mesdames Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour, princesses d'Angleterre. C'était un homme de grand mérite, « estimé, selon *La Croix du Maine* (*op. cit.*, II, pp. 151-152) fort bon Poëte et Orateur, tant en latin qu'en françois, et surtout très excellent pour la peinture, principalement pour le crayon. » Parmi ses meilleurs ouvrages on cite un recueil de vers chrétiens, des Cantiques et des Noëls publiés de 1545 à 1553. Il mourut à Paris, en 1559, âgé de 44 ans. On consultera utilement sur cet auteur :

trand Bergier (1), Guy Pacate (2), Pierre des Mireurs (3), Abel de la Harteloire (4), René d'Ur-

la *Bibliothèque françoise* de l'abbé Goujet, t. XII, la notice de Rathery insérée au *Bulletin du Bibliophile* (année 1850, p. 435) ; l'*Histoire littéraire du Maine*, d'Hauréau, t. III, p 177, enfin l'intéressant ouvrage de l'abbé Clément Jugé : *Nicolas Denisot*. Paris, Lemerre, 1907, in 8°.

(1) *Bertrand Bergier de Montembeuf*, poète poitevin. Joachim du Bellay, qui lui dédie plusieurs ouvrages, le qualifie dans une *Ode pastorale*, publiée en 1552, de « poète bedonnique bouffonique ». Il est l'auteur des *Dithyrambes au bouc de Jodelle*, insérés dans le *Livret de folastrie*, et qu'on trouvera plus loin. Ronsard a tracé de lui ce portrait flatteur :

Plein de vertu, pur de tout vice,
Non brulant apres l'avarice
Qui tout atire dans son poin ;
Chenu de m[œ]urs, jeune de force,
Ami d'epreuve qui s'efforce
Secourir les siens au besoin...

(*Quatre prem. livres des Odes*, de 1550, l. I, ode 15, au sieur Bertrand Bergier.)

(2) *Guy Pacate* ou *Pecate* (en latin *Pacatus*), né sur la paroisse de Saint-Remy du Plain, près Domfront, dans le pays du Maine. Il fut prieur de Sougé, curé de Spay et enfin sacristain de l'Abbaye de la Couture (ne pas confondre avec le lieu de naissance de Ronsard). Selon *La Croix du Maine*, à qui nous empruntons la substance de cette note (*op. cit.*, I, p. 302) « il étoit si bien versé en plusieurs arts et bonnes disciplines, et surtout en la Poësie latine, qu'il a été admiré de son temps pour ses doctes compositions, et principalement de Ronsard, Prince des Poètes françois, son plus grand ami » Ce dernier lui dédia la VII[e] pièce du IV[e] livre des *Odes* de 1550 (fol. 117 v°). Ses œuvres latines et françoises n'ont jamais été imprimées. Il mourut en l'abbaye de la Couture, le mardi 5 juillet 1580.

(3) *Pierre des Mireurs* (Petrus Mirarius), médecin et poète. Il a composé des vers latins pour le *Tombeau de Marguerite de Navarre* (1551). Il avait pour devise, selon M. Henri Chamard : *Ignoti nulla cupido*.

(4) On a fort peu de renseignements sur ce personnage. Il était du diocèse du Mans. On rencontre son nom dans plusieurs pièces d'archives du Vendômois, notamment dans la correspondance des du Bellay, gouverneurs de Vendôme. Selon M. Léon Séché, il fut

voi (1), Ange Capel (2), Claude de Lignery (3), qui sais-je encore, vont s'adjoindre aux héros de l'œuvre présente. Des œuvres surgiront, mais non sans qu'un manifeste les précédât, révélant les desseins, codifiant les théories de la génération nouvelle. Ce manifeste, qui va révolutionner le monde littéraire d'alors, mettre en émoi les écrivains en faveur à la

introduit au collège Coqueret en 1548, par Antoine de Baïf, qui lui aussi venait des bords du Loir et recruta la plupart des élèves de Daurat. Baïf lui a dédié plusieurs pièces inédites qui sont au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, et Ronsard lui adressa une de ses *Odes* de 1555 (l. II, ode XIII.)

(1) Quel était ce René d'Urvoy ? Descendait-il d'une maison de Bretagne d'où sont sortis les seigneurs de la Touche-Bréhault et de Saint-Bédan ? Etait-il originaire du Maine, où ce nom est assez répandu ? Autant de questions auxquelles nous ne pouvons répondre. Nous savons seulement qu'un gentilhomme de cette famille se trouvait parmi la suite du Cardinal du Bellay, et que Joachim et Ronsard lui adressèrent, l'un une pièce intitulee *les Louanges d'amour* (Ed. de 1549, ode 3), et l'autre, l'ode XVII du livre IV des *Odes* de 1550 (fol. 133 v°).

(2) *Ange Capel*, sieur du Luat, gentilhomme parisien. Fils de Jacques Capel, avocat, il devint secretaire du Roi et de la Chambre. On connaît de lui quelques traductions de Sénèque le philosophe (Paris, 1578, 1580 et 1582) et de Tacite. Il florissait à Paris vers 1584. La Monnoye, dans ses notes pour l'édition de la *Bibliothèque françoise* de du Verdier (I, pp. 79-80), a rapporté de plaisantes particularités sur ce personnage.

(3) *Claude de Lignery*, fils d'un conseiller de Chambre des Enquêtes qui, par la suite, fut pourvu d'une charge d'Ambassadeur au Concile de Trente. Il mourut à l'âge de dix-huit ans, à Rome, vers la fin de 1552. Ronsard lui dédia, cette même année, la dixième pièce de son *Cinquiesme Livre des Odes* :

Qui par gloire et par mauvaistié...

Son nom se trouve, d'ailleurs, cité dans une autre pièce de notre poète : *Elégie en forme d'Epitaphe d'Antoine Chasteigner*, etc.

Cour, c'est Joachim du Bellay qui sera chargé, en 1549, de le présenter au public sous le titre de *la Deffence et Illustration de la langue françoise* (1). Quelle part chacun prit-il à l'élaboration de cet ouvrage pour lequel Joachim ne fit peut-être que tenir la plume? Nous ne saurions le dire, notre but n'étant pas de définir la manière d'une école, mais de rechercher ce qu'un poète, le plus grand de tous, apporta là de nouveau et de personnel. Il est présumable qu'en participant à un tel programme Ronsard — qui avait peut-être trop écouté déjà les conseils d'un rimeur de la veille, Peletier du Mans (2), — dut sacrifier, avec quelques-unes de ses plus chères ambitions (3), une partie de ses moyens. Il les sacri-

(1) *La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse par I. D. B. A.* Imprimé pour Arnoul l'Angelier, tenant sa Bouticque au second pillier de la grand'sale du Palais, 1549, avec privilège. (Voir les deux récentes réimpressions de cet ouvrage, publiées, l'une par Henri Chamard (Paris, A. Fontemoing, 1904, in-8), et l'autre, par Léon Séché. (Paris, Sansot, 1905, in-18.)

(2) En 1543, selon la critique moderne, Ronsard avait fait la connaissance de Peletier du Mans. « Cette rencontre, a écrit en substance M. Laumonier (Cf. *la Jeunesse de Ronsart*), nous est attestée par un passage de l'*Art poetique* de Peletier (Lyon, de Tournes, 1555) où celui-ci rapporte que Pierre de Ronsard, « estant encore en grande jeunesse, lui montra quelques Odes de sa façon, en la ville du Mans, et lui dit, dès lors, qu'il se proposait ce genre d'écrire à l'imitation d'Horace ». Peletier était né au Mans, en 1517; il avait sur le nouveau venu, l'avantage de quelques années et d'une réputation acquise par le labeur. Ceci suffit à expliquer mieux qu'aucun commentaire l'influence qui se retrouve jusque dans les premières manifestations de la Pléiade.

(3) On ne saurait oublier qu'au début de sa carrière, Ronsard ne

fia, il est vrai, en théorie plutôt qu'en fait, mais ce fut assez pour qu'il trahît ses promesses. Et cela est si exact que, lorsqu'il fit paraître ses premières odes, en 1550 (1), l'œuvre offrit tout à la fois un mélange d'idées grecques et de réminiscences gauloises. Il n'avait pas subi les anciennes formules de ses devanciers, entre autres celles de Clément Marot, sans garder une part de l'influence du temps. Ajoutons à cela que le lieu de sa naissance, cette terre riante du Vendômois, berceau de quelques-uns de ses ancêtres, savait lui inspirer des tableaux plus vifs qu'aucun des témoignages savants de l'anthologie grecque.

Longtemps, il sut faire fléchir, au profit de son indépendance, la discipline imposée par les modèles antiques.

Quel homme en pleine force de l'âge et du désir, quel joyeux compagnon de *la Brigade* entraîné dans les débauches du faubourg Saint-Marcel, n'eût, ainsi que lui, sacrifié à l'ardeur du tempérament la froide sérénité des Muses.

Il arriva un jour néanmoins où tant de fantaisie sombra en un art impassible, où la forme absorba

tendait rien moins qu'à rivaliser avec Marot et quelques-uns des vieux poètes dont s'était nourrie son enfance studieuse.

(1) Cf. *Les Quatre premiers livres des Odes de Pierre de Ronsard, Vandomois. Ensemble son Bocage.* Paris, G. Cavellart, 1550, in-8°.

les libres propos. Ce jour-là, le poète était vieux, ruiné avant l'âge; il relisait, corrigeait, élaguait son œuvre et déjà nous préparait cette édition définitive de 1584, qui ne devait être, à l'heure de la gloire, malgré tant de perfections acquises, qu'une sorte de monument funéraire établi sur tout un passé de jeunesse, de beauté et d'amour!



Remontons le cours de cette destinée. L'année même où paraissait *la Deffence*, Ronsard, qui déjà avait rempli maintes pages de rimes latines et françaises, sans hâte de les voir imprimer, venait d'écrire d'une seule traite : *les Bacchanales ou le folastrissime voyage d'Hercueil* (1).

La pièce fut publiée en 1552, à la suite des *Amours*. Tout de suite elle fixa une date.

Au demeurant, ce n'est que le récit ampoulé d'une fête bachique, où le lyrisme s'embarrasse de je ne sais quel jargon à la mode vers 1550, mais cela vaut une révélation. A côté du document officiel voici le document humain. L'ouvrage de l'artisan de lettres

(1) *Les Bacchanales ou le folastrissime voyage d'Hercueil près Paris, dedié à la joyeuse troppe de ses compaignons, fait l'an 1549.* Nous avons réimprimé cette pièce parmi les *Gayetez*. Voir p. 137 du présent ouvrage.

l'emporte sur le dogme. Que doit-on penser à trois siècles de distance de la vaine solennité des écoles, quand le verbe de l'écrivain s'écarte à ce point du but proposé, consenti ?

Faut-il admettre alors, avec un critique d'hier(1), que le fond grec ne fut, aux yeux de certains, qu'un prétexte à se libérer d'anciennes formules et du pétrarquisme envahissant?

Par un singulier retour sur soi-même, Ronsard créa un mode d'expression original en opposant à un art vieux de quelques lustres un autre art plus âgé, celui-là, de deux milliers d'années! Si *les Bacchanales* à elles seules révèlent tout ce qu'il y eut de factice dans l'évolution de la Renaissance, elles ne laissent pas de s'imposer comme un témoignage de mœurs. C'est, répétons-le, un manifeste de vie qui balance tout manifeste littéraire.

Promesse souriante, à cette heure où l'élève du collège Coqueret se soucie moins de produire une œuvre que de montrer — en manière de gratitude — au maître Daurat, le fruit de ses premiers essais et d'une belle érudition.

Dégagées du fatras gréco-latin, ces strophes, d'un

(1) Cf. Sainte-Beuve : *Anacréon au XVI*e *siècle*. (Cf. *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI*e *siecle*, Paris, Charpentier et Fasquelle, nouv. éd.)

dessin curieux, évoquent en vers sonores des mots du terroir que les néologismes celtiques ou romains ne sauraient faire oublier.

La veine qui laissa couler un tel flot murmurant ne devait pas se tarir de sitôt.

A lire *les Odes* de 1550, *les Amours* de 1552, *le Boccage* de 1554, sans compter toutes les minces plaquettes qui les suivirent (1), on demeure surpris de l'opinion qu'on s'est faite du maître de la Pléiade. Derrière le prince des poètes, l'écrivain lauré dont les graveurs nous ont transmis une effigie conventionnelle, il y a l'homme qui s'amuse aux joyeux propos, qui oublie ses infirmités précoces en chantant le vin et les ribaudes du pays vendômois ou du quartier Saint-Marcel.

Quel heureux passe-temps on aurait à souligner d'un commentaire anecdotique ces poésies où tant de compilateurs n'ont vu que l'effort de la rime, l'effet d'une étincelante rhétorique. Ainsi, quelques-uns des sonnets qui devaient prendre place un jour parmi les amours de Cassandre ne sont, à proprement parler, que des pièces hâtives pour se remémorer à propos de plaisantes aventures et rappeler

(1) Entre autres : *Les Meslanges*, Paris, Gilles Corrozet, 1555; *la Continuation des amours*, Paris, Vincent Sertenas, 1555; *la Nouvelle Continuation des amours*, Paris, Vincent Sertenas, 1556 et 1557.

de folles équipées. Telles odes, qui viendront se ranger méthodiquement dans les éditions collectives, n'apparaissent que sous l'aspect de débauches d'esprit.

Les amours de Cassandre Salviati, de Marie du Pin, d'Hélène de Surgères ne doivent pas nous faire oublier les galantes liaisons avec Genèvre (1), Catin (2), Macée, Madeleine, Jane (3), et maintes autres, dont les mœurs faciles alimentèrent la chronique du temps.

Lorsqu'en 1554 Henri Estienne imprime pour la première fois un texte d'Anacréon (4), qui fera fureur, la mode étant aux poésies érotiques ou bachiques, Ronsard s'est inspiré déjà du poète ionien. Soit qu'il ait eu connaissance des bonnes feuilles du savant helléniste, soit qu'il ait lu quelques odes dans l'Anthologie publiée en 1531, ou dans une version de

(1) Cette Genèvre, que Furetière, dans *le Roman bourgeois*, confondit avec Cassandre et que Guillaume Colletet prit pour la femme de Blaise de Vigenere (Genèvre est l'anagramme de ce nom), était, au dire de Claude Garnier, « une haute femme, claire, brune, mariée au concierge de la geôle de Saint-Marcel et nommée Geneviève Raut ». Le poète la célébra en « plaisantes inventions et gentillesses », dans ses odes et sonnets amoureux.

(2) Voir la folastrie III.

(3) Voir sur ces trois dernières, les odes VI, XIII, XX, des pièces bachiques et satyriques.

(4) *Anacreontis teii odæ, gr. ab. Henr. Stephano luce et latinitate donatæ. Lutet., apud Henr. Stephanum*, 1554, in-4.

Jean Second (1), il a traduit ces menues piécettes. Loin de les affaiblir, il les a, semble-t-il, animées d'une vie nouvelle, en leur prêtant une grâce mièvre, un charme qui surpasse l'original. Il en vulgarise la couleur et la forme ; son souffle emporte, tels des pétales éblouissants au soleil de mai, les rimes frivoles. Ce sont roses d'été qui se mêlent à la pourpre de Bacchus.

Quoique écrites en marges d'œuvres plus hautes, elles empiètent sur toute la production contemporaine. Demain, elles serviront à rallier les anciens compagnons de *la Brigade* et c'est au son du luth même d'où elles jaillirent qu'on gagnera Arcueil, Sceaux, les rives de la Seine, et le gai village de Meudon, patrie élective et légendaire du divin Rabelais (2).

Elles contribuèrent à faire oublier les soucis du présent, à éteindre les anciennes querelles. Elles réconcilieront, en face de la postérité, les rivaux de la veille, à tel point qu'un jour on confondra en une

(1) Elles avaient paru à la suite des épigrammes de cet auteur, après l'année 1536.

(2) « Quand il [Ronsard] estoit à Paris, écrit Cl. Binet (éd. de 1597), et qu'il vouloit s'esjouir avec ses amis, ou composer à requoy, il se delectoit à Meudon, tant à cause des bois que du plaisant regard de la rivière de Seine, ou à Gentilly, Hercueil, Sainct-Clou [d] et Vanves, pour l'agreable fraischeur du ruisseau de Bievre, et des fonteines que les Muses ayment naturellement. »

admiration commune ces noms si différents : Pierre de Ronsard, Mellin de Saint-Gelais et Clément Marot. A la muse gauloise s'adjoindront bientôt les muses de la Pléiade pour célébrer le banquet des poètes. Epoque bienheureuse où le génie s'exerce au-dessus de la consécration officielle.

En 1552, on vient de jouer, devant Henri II et sa Cour, à l'hôtel de Reims, la *Cléopâtre* d'Estienne Jodelle (1). Depuis l'*Electre* (2) de Lazare de Baïf

(1) Estienne Pasquier, dans *les Recherches de la France* (éd. de 1723. I, col. 704), a donné un fidele récit de ce spectacle :

« *Cléopâtre*, écrit-il, fut représentée devant le Roy Henri [II], à Paris, en l'Hostel de Rheims, avec un grand applaudissement de toute la compagnie; et depuis encore, au Collège de Boncourt, où toutes les fenestres estoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'escoliers que les portes du College en regorgeoient. Je le dis, comme celuy qui y estoit présent, avec le grand Tournebus en une mesme chambre; et les entreparleurs estoient hommes de nom, car mesme Remi Belleau et Jean de la Péruse joüoient les principaux rollets. Tant estoit lors en réputation Jodelle. »

Brantôme ajoute : « Le Roy luy donna cinq cents escus de son espargne et lui fit tout plein d'autres grâces; d'autant que c'estoit chose nouvelle, et très belle et très rare. »

(2) Traduit de Sophocle. C'est peut-être notre première tragédie classique. Certains auteurs prétendent qu'elle fut représentée au collège Coqueret. Elle parut sous ce titre : *Tragedie de Sophocle intitulée Electra, contenant la vengeance de l'inhumaine et très piteuse mort d'Agamemnon, Roy de Mycenes, la grand* (sic) *faicte par sa femme Clymnestra et son adultere Egistus, Ladicte Tragedie traduite du grec dudit Sophocles en rythme Françoise, ligne pour ligne et vers pour vers : en faveur et commodité des amateurs de l'une et l'autre langue.* A Paris, pour Estienne Roffet, etc., 1537, in-8. On doit encore à Lazare de Baïf la traduction d'*Hecube* d'Euripide. A Paris, de l'impr. de Robert Estienne, 1544, in-8 (voy.

et le *Plutus* de Ronsard, on n'a rien représenté de pareil. Le théâtre national commence à vivre. Après la représentation — laquelle fut un triomphe — fidèles à leur goût pour la campagne, les amis de l'auteur se réunirent en un festin joyeux à Arcueil. Ce fut une belle fête, digne de l'antiquité païenne. Les libations à la beauté y provoquèrent, dit-on, des hommages exigés par l'amour. Une débauche s'ensuivit.

Un bouc vint à passer. Les souvenirs classiques s'éveillèrent. Le bouc, on le sait, était la victime que les anciens offraient à Bacchus; c'était encore le prix de la tragédie.

On s'empara de la bête et, après l'avoir enguirlandée de lierre, on l'offrit à Jodelle; puis un poète lyrique et burlesque, Bertrand Bergier, se prit à chanter des dithyrambes que les autres accompagnèrent en cœur.

Mais qui sont ces enthyrsez
Herissez
De cent feuilles de lierre,
Qui font rebondir la terre
De leurs pie[d]s, et de la teste
A ce bouc font si grand'feste?
Chantant tout autour de luy

Lazare de Baïf. 1496 (?)-1547, par Lucien Pinvert, Paris. A. Fontemoing, 1900, in-8).

Ceste chanson bris' ennuy :
Iach, ïach, Evoé
Evoé, ïach, ïach !

Tout forcené, à leur bruit je fremy ;
J'entrevoy Baïf et Remy (1),
Colet (2), Janvier et Vergesse (3), et le Conte (4),
Paschal (5), Muret et Ronsard qui monte

(1) *Anthoine de Baïf* et *Remy Belleau.*

(2) Il était natif de Rumilly, en Champagne. François Habert le qualifiait de « Maistre d'Hôtel de la marquise de Nesle ». On lui doit entre autres ouvrages : *l'Oraison de Mars, aux Dames de la Cour, etc., où sont ajoutées aucunes Œuvres poétiques* (Paris, Chrestien Wechel, 1548, in-8) ; le *Neuviefsme livre d'Amadis de Gaule, revu, corrigé et rendu en nostre vulgaire François mieux que par cy devant*, etc. (Paris, Jean Longis et Vincent Sertenas, 1553, in-fol. et in-8) ; *l'Histoire Palladienne, traitant des gestes et faits d'armes et d'amours de Palladion*, etc. (Paris, Estienne Groulleau, 1555, in-fol.) ; et une traduction de *l'Histoire Æthiopique d'Heliodore*, etc. (Paris, 1549, in-8). Il dut mourir avant l'année 1574, car on trouve dans les *Œuvres et meslanges poétiques* d'Estienne Jodelle, publiés sous cette date, des Stances à sa Mémoire. (Voyez la pièce intitulée : *Aux Cendres de Claude Colet.*)

(3) Neveu de « Messer » Angelo Vergece, et natif de Candie, en Crète, il fut, comme son oncle, reputé l'un des hommes les plus versés de son temps dans la connaissance du grec. Outre quelques vers français sur la mort d'Adrien Turnebe, il a composé des epitaphes pour le recueil de feu Gilles Bourdin. Il mourut en Normandie (à Coutances, selon Ronsard) en 1570.

(4) *Nicolas Denisot*, surnommé le Conte d'Alcinois.

(5) *Pierre Paschal* (ou *Pascal*), gentilhomme, né à Sauveterre en 1522, mort à Toulouse, le 14 mars 1565. Attaché à la personne du Cardinal d'Armagnac, qu'il suivit en Italie, il était à Padoue en 1547, lors de l'assassinat de Jean de Mauléon. Il fut chargé de denoncer ce crime au Senat de Venise, et son réquisitoire lui fit une réputation universelle. Rentré à Paris, au moment de la formation de la Pleiade, il se lia avec Ronsard, du Bellay et les autres poetes de ce groupe. Il a publié un eloge du roi Henri II : *Henrici II elogium effiges et tumulus*, 1559, in-fol. et in-8. (Voyez sur ce personnage une notice de Paul Bonnefon (Paris, Téchener, 1883, in-8).

Dessus le bouc, qui, de son gré,
Marche, à fin d'estre sacré
Aux pieds immortels de Jodelle,
Bouc, le seul prix de sa gloire éternelle,
Pour avoir d'une voix hardie
Renouvellé la tragédie,
Et déterré son honneur le plus beau
Qui, vermoulu, gisoit sous le tumbeau.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach! etc... (1)

Telle fut l'histoire de cette orgie, comme on l'a dénommée par la suite. Bien qu'elle n'offrît qu'un écho à d'autres *Bacchanales* qui avaient eu lieu en

(1) *Dithyrambes à la pompe du bouc de E. Jodelle, poete tragique.* (Nous réimprimons cette pièce parmi les *Folastries.*) On trouve dans les *Euvres en rime* d'Anthoine de Baïf, éd. de 1573, ff. 123, 126, sous un même titre, une sorte de réplique à cette pièce curieuse : *Dithyrambes*, etc., 1553. *Au Seigneur Jean de Sade.* En voici les premiers vers

Quand Jodelle bouillant en la fleur de son âge
Donnoit un grand espoir d'un tout divin courage,
Apres avoir fait voir marchant sur l'échaufaut
La Royne Cleopatre enfler un stile haut,
Nous jeunesse d'alors desirans faire croistre
Cet esprit que voyons si gaillard aparoistre,
O Sade, en imitant les vieux Grecs qui donnoyent
Aux Tragiques un bouc dont ils les guerdonnoyent,
Nous cherchâmes un bouc : et sans encourir vice
D'idolâtres damnez, sans faire sacrifice,
(Ainsi que des pervers scandaleux envieux
Ont mis sus contre nous pour nous rendre odieux)
Nous menâmes ce bouc à la barbe dorée,
Ce bouc aux cors dorez, la beste enlierrée
En la sale ou le Poëte aussi enlierré,
Portant son jeune front de lierre entouré
Attendoit la brigade. Et luy menant la beste,
Pesle mesle courans en solennelle feste,
Moy recitant ces vers, luy en fismes present,
Le prix de son labeur honorable et plaisant.

1549 (1) et que Ronsard n'y prit qu'une faible part, elle provoqua un jour la haine des religionnaires.

C'était en 1563. La Réforme était alors en pleine effervescence ; elle ne s'en prenait pas seulement aux « politiques », elle s'attaquait aux penseurs et aux artistes qui faisaient profession de défendre un patrimoine d'idées susceptible d'arrêter son action.

Ronsard, d'ailleurs, était suspect aux chefs du nouveau parti.

On dénonça le poète comme coupable d'idolâtrie et d'athéisme (2). La réponse de celui-ci ne se fit pas attendre. Apre et virulente, elle compte parmi ses meilleures pages. Après avoir contesté les arguments de l'adversaire, Ronsard s'explique ainsi sur la fête d'Arcueil :

> Tu dis, en vomissant dessus moy ta malice,
> Que j'ay fait d'un grand bouc à Bacchus sacrifice !
> Tu mens impudemment ; cinquante gens de bien
> Qui estoient au banquet diront qu'il n'en est rien.
>   Muses qui habitez de Parnasse la crope,
> Filles de Jupiter qui allez neuf en trope,
> Venez et repoussez par vos belles chansons
> L'injure faite à vous et à vos nourrissons.
>   Jodelle ayant gaigné par une voie hardie
> L'honneur que l'homme grec donne à la tragedie,

(1) Voir, dans le présent volume, p. 137, le récit de ces *Bacchanales*. Ce fut, nous l'avons déjà observé plus haut, une des premières productions du maître de la Pléiade.

(2) Cf. *Le Temple de Ronsard où la legende de sa vie est briefvement descrite*, S. l. (Genève), 1563, in-8.

Pour avoir, en haussant le bas stile françois,
Contenté doctement les oreilles des Rois ;
La Brigade qui lors au ciel levoit la teste
(Quand le temps permettoit une licence honneste)
Honorant son esprit gaillard et bien appris,
Luy fit présent d'un bouc, des tragiques le prix.
Jà la nappe estoit mise et la table garnie
Se bordoit d'une sainte et docte compagnie,
Quand deux ou trois ensemble en riant ont poussé
Le pere du troupeau à long poil hérissé.
Il venoit à grands pas, ayant la barbe peinte ;
D'un chapelet de fleurs la teste il avoit ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, et bien fier se sentoit
De quoy telle jeunesse ainsy le presentoit ;
Puis il fut rejetté pour chose mesprisée
Aprés qu'il eut servy d'une longue risée.
De Beze qui reluit entre vous tous ainsi
Qu'un Orion armé par le ciel obscurci,
Que Dieu, ce dites-vous, en tous lieux accompaigne,
A bien fait sacrifice aux Muses d'une taigne (1).
S'il a fait telle erreur, luy qui n'a rien d'humain,
Permettez que j'en fasse une autre de ma main :
Sus ! bouffons et plaisans que la lune gouverne,
Allez chercher un asne aux montaignes d'Auverne,
D'oreilles bien garny, et en mille façons
Couronnez-luy le front de foin et de chardons ;
Troussez-vous jusqu'au coude, escorchez-moy la beste
Et de ce predicant attachez à la teste
Les oreilles ainsi que les avoit Midas,
Ce lourdaut Phrygien, qui, grossier, ne sçeut pas
Estimer de Phoebus les chansons et la lyre,
Quand il blâma le bon et honora le pire.
Mais non ! laissez-le là, je suis content assez
De cognoistre ses vers des miens rapetassez... (2).

(1) Lisez les épigrammes latins de Beze aux Muses. *(Note de l'éditeur de 1563).*

(2) *Responce de Pierre de Ronsard aux injures et calomnies de*

L'attaque, il faut le dire, était venue d'un ancien ami, d'un disciple préféré du maître, de ce Jacques Grévin, qui, après avoir reçu de Ronsard l'hospitalité, le calomniait odieusement, poussant l'audace jusqu'à nier les propres effets de sa calomnie (1). La vigueur, la sincérité de la réplique fit taire les importuns. Pourtant le poète dédaignait de se justifier de certaines allégations portées contre lui. Non content de lui reprocher la licence d'une bacchanale à laquelle il avait pris part, on l'accusait d'avoir corrompu les mœurs par des « folastries » révoltantes. Il ne répondit pas. Peut-être une explication lui parut-elle puérile, peut-être crut-il prudent de ne point éveiller de susceptibilités en rappelant certaines pages qu'il considérait comme des erreurs de jeunesse.

Les « folastries », en effet, dataient de son séjour au collège Coqueret. Elles avaient été écrites en même temps que *les Odes* de 1550, ou peu avant *les Amours* de 1552. Tout d'abord, elles avaient circulé librement jusqu'au jour où, sollicité par ses

je ne scay quels Predicans et Ministres de Genève sur son discours et continuation des misères de ce temps. Paris, G. Buon, 1563, in-4.

(1) Cf. *Jacques Grévin* (1538-1570), étude biographique et littéraire par Lucien Pinvert. Paris, Fontemoing, 1899, in-8. Voyez le chapitre V, *les Amis de Grévin*, dans lequel l'auteur a mis en pleine lumière le différent de Ronsard et des Réformés.

amis, le poète s'était décidé à les réunir pour l'impression. Publiées anonymement sous ce titre *Livret de Folastries, A Janot Parisien* (A Paris, chez la veufve Maurice de la Porte, 1553),on a cru jusqu'ici qu'elles avaient fait scandale. Elles ne dépassent pas pourtant en hardiesse les autres ouvrages de la nouvelle école et nous connaissons bon nombre de pièces d'Anthoine de Baïf, de Jacques Tahureau, d'Olivier de Magny, qui, pour la liberté de l'expression et l'érotisme, peuvent leur être comparées (1). On ne se trompait pas alors sur leur origine,et bien qu'elles aient été, au commencement du siècle dernier, l'objet de certaines réserves (2), elles révèlent

(1) On a fort exagéré le caractère érotique de ces pièces et bien que M. Pierre de Nolhac ait apporté assez récemment un document démontrant qu'elles ne furent pas goûtées de tous les amis de Ronsart (Cf. *Lettre latine de Pierre des Mireurs à Jean de Morel*, datée du 30 juin 1553. Revue d'Histoire littéraire de la France, juillet 1899), il est probable qu'elles n'eussent jamais, sans les criailleries des protestants, étonné aucun des admirateurs du Maître. Le poète, quoi que l'on ait pu dire, ne cessa d'ailleurs de les revendiquer et sauf une ode, qu'il écarta (folastrie III), ainsi que deux sonnets lascifs (ce sont les sonnets I et II, pp. 104-105, du présent ouvrage), elles se peuvent relire, sans correction aucune, dans la plupart des éditions collectives publiées de son vivant.

(2) On lit, en effet, dans le catalogue de la vente d'Aimé Martin, cette note erronée : « Tout me porte à croire que le *Livret de Folastrie* est l'ouvrage de plusieurs poëtes ; il renferme sans doute les pièces composées par la troupe folastre. Aimé Martin ». C'était faire preuve d'ignorance totale en matière d'histoire littéraire. Le *Livret*, sur la fausse interprétation d'un texte d'Olivier de Magny, avait été attribué à Ambroise de la Porte, fils du libraire de ce nom, mort en 1553. Voici les vers du poète quercinois, qui furent cause

complaisamment la main qui les traça. Faut-il croire, cependant, avec certains critiques universitaires, fort scandalisés par leur liberté d'expression, qu'elles valurent à leur auteur l'admonestation de Michel de l'Hospital, de Jean de Morel, de Robert de la Haye, de Pierre des Mireurs, de Nicolas Denisot (1), et, sur l'opinion des Réformés, que l'opuscule fut condamné par arrêt du Parlement? C'est douteux— au moins pour cette dernière proposition, et si leur extrême rareté (2) ne peut s'expliquer autrement que par une sorte de mise à l'index, il est incontestable que

de cette confusion (on sait que l'éditeur avait envoyé à Magny un exemplaire des *Folastries*) :

Lorsque ton garçon j'aperçeuz,
Lorsque ce livret je reçeuz,
Ce livret de doctes folies,
Qui de ces graces bien polies
Et qui pour estre ainsi parfaict
Nous descouvre assez qui l'a faict,
Sçais-tu que je faisois, La Porte?
Je folastrois en mainte sorte
Avec la Nymfe en qui je vy,
La Nymfette qui m'a ravy
Et par qui je cheriz ma vie
La voiant comme moi ravie...

(Cf. *les Gayetez d'Olivier de Magny*, reimpr. du texte original avec une notice par E. Courbet, Paris, Lemerre, 1871.)

(1) Cf. Laumonier : *Ronsard, poète gaulois, R. de la Renaissance*, sept. 1902. M. Laumonier appuie en partie sa thèse sur le texte publié par M. Pierre de Nolhac (voy. la note 1 de la p. 34), mais il ne nous prouve pas que le *Livret de folastries* fut pour tous les amis du poète un objet de réprobation et de blâme.

(2) Nous n'avons découvert jusqu'à ce jour qu'un seul exemplaire Conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote B. L. 6561 (Réserve), c'est celui-là même qui servit à notre réimpression,

l'ouvrage, pourvu d'un *privilège du Roy*, ne laissa pas d'être à l'abri de toute action judiciaire. Il n'en fut pas de même, il est vrai, en tout temps, puisque, sous le second Empire, en 1865, une réimpression du *Livret de Folastries*, exécutée à cent exemplaires, pour les bibliophiles (1), connut la rigueur des tribunaux correctionnels (2).

(1) *Le Livret de Folastries à Janot Parisien, recueil de poésies de Ronsard, le prince des poètes de son temps. Réimpr. textuelle faite sur l'édition de 1553 et augmentée de plusieurs pieces ajoutées, soit dans l'édition de 1584, soit dans celle intitulée les Gayetez de Ronsard.* Paris, chez Jules Gay, 1862, petit in-12. L'ouvrage est précédé d'une curieuse notice attribuée à Paul Lacroix, mais il n'a pas malgré l'affirmation du publicateur, été reimprimé sur l'édition originale. Ce n'est qu'une reproduction du texte de l'édition apocryphe de 1584. On ne saurait d'ailleurs trop se défier des réimpressions de Gay qui, à notre avis, sont souvent faites pour flatter les yeux aux depens de l'esprit. Le même éditeur, apres la condamnation du *Livret*, réimprima *les Folastries*, mais en les grossissant d'une foule de pièces empruntees à diverses éditions ou aux manuscrits inédits de la Bibliotheque nationale : *Les Gayetez et les épigrammes de Pierre de Ronsard, gentilhomme Vandomois dédiées à Jean Anthoine de Baïf, poète françois*. Amsterdam, 1865, in-12, à 110 exempl. C'est un livre douteux et qui ne tient guère les promesses de sa préface, l'imprimeur affirmant, à tort, qu'il en doit la matière à une édition des *Gayetez* publiée à Turin, chez J.-F. Pico en 1573. Or, non seulement nous n'avons pas trouvé d'édition italienne des *Gayetez*, mais il est facile de se convaincre que ce n'est là qu'un choix erotique, exécute pour des bibliophiles peu soucieux d'art littéraire.

(2) Selon Fernand Drujon (*Catal. des ouvrages, écrits*, etc., *poursuivis, supprimés ou condamnés*. Paris. Rouveyre, 1879, in-8), la réimpression de 1862 fut condamnée à la destruction par jugement du Tribunal correctionnel de la Seine en date du 23 mai 1863 (inséré au *Moniteur* du 8 nov. 1865), comme contenant des outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs. (Affaire contre Gay et consorts.)

Autre siècle, autres mœurs. Autres usages, devrait-on dire, les mœurs ne pouvant être atteintes par un livre d'où le bon sens, la saine gaieté, l'ironie facile et la poésie sont loin d'être bannies.

On s'en convaincra en lisant ces pages que nous publions intégralement sur l'édition originale, ce qu'aucun éditeur de Ronsard n'a fait jusqu'à ce jour.

Nous aurions voulu adjoindre à ce texte la matière d'un commentaire, afin d'excuser, près des moralistes et des gens graves, ce que notre dessein d'éditeur offre de frivole, mais le moyen d'insérer une glose quand le texte répond de lui-même à la curiosité du lecteur ?

Sur les huit « folastries » contenues dans l'édition de 1553, il en est au moins quatre qui retiennent notre attention, non seulement parce que nous y découvrons une tendance heureuse à la satyre, mais parce qu'elles offrent de curieux renseignements sur la jeunesse de Ronsard et ses amours au pays natal (1).

La Catin, qu'il décrit dans sa IIIe pièce, n'est point une invention de sa verve lyrique, mais la réalisation d'un type que l'art de Mathurin Régnier

(1) Ce sont les *folastries* I, III, V et VIII.

et de son école popularisera sous le nom de *Macette* ou de *Perrette*.

Ainsi en sera-t-il de ses épigrammes grecques que les poètes des XVIIe et XVIIIe siècles imitèrent sans recourir à la leçon d'où il les tira.

On ne s'étonnera point de trouver, à la suite de ces productions, une série d'odes, de sonnets, de poésies diverses, et jusqu'à des épigrammes, empruntés aux éditions originales. Nous ne les donnons pas, comme on pourrait le croire, afin de grossir ce livre, mais pour constituer un choix d'œuvres de même esprit et d'une expression qui rappelât autant les ressources de la race que le génie de l'école, celle-ci s'appelât-elle *la Pléiade*. A l'heure où l'on se préoccupe de l'influence des littératures et de l'origine des écrivains, il nous a paru utile de montrer en Pierre de Ronsard un continuateur des vieux maîtres français.

Pouvons-nous nous flatter après cela de ne l'avoir point trahi, et surtout d'avoir pris dans son œuvre une contribution aussi caractéristique que nous l'aurions voulu, quand nous avouons que maintes pièces écrites entre les années 1550 à 1560 — telles *l'ode à la fontaine Belerie* (1), et *l'Hymne à Bac-*

(1) Elles parurent pour la première fois, l'une, au *Cinquiesme livre des Odes*, de 1553, fol. 156 v°, et l'autre dans l'édition des Meslanges de 1555, fol. 17 v°.

chus, — ne figurent pas dans le présent recueil?

Aussi bien, avons-nous dû borner nos recherches, afin de ne pas dépasser le cadre que nous nous étions imposé.

Aux « folastries » de 1553, nous avons ajouté deux odes du même genre qui n'ont, jusqu'à ce jour, pris place dans aucune des réimpressions de Ronsard, mais par contre, nous avons écarté deux pièces extraites d'une contrefaçon du *Livret* faite en 1584 (1), et du *Cabinet Satyrique*, l'une, parce qu'elle est dépourvue d'intérêt, et l'autre parce que son caractère d'obscénité n'eût point manqué de choquer le lecteur le moins pudibond (2).

(1) Cette contrefaçon, que nous venons de citer plus haut (p. 36, note 1), parut un an après la mort de Ronsard, ce qui a permis de croire jusqu'ici qu'elle fut exécutée par des ennemis du poète. Sans partager cette opinion, le *Livret* ayant pu simplement tenter la cupidité d'un méchant imprimeur, nous supposons qu'elle fut tirée sur des presses étrangères. Bien que très médiocre, elle est devenue presque aussi rare que l'original. Elle contient deux poèmes supplémentaires : une ode anacréontique, *les Muses lièrent un jour*, qu'on pourra lire parmi notre choix d'œuvres bachiques, et un sonnet commençant par ce vers, *Des beautés, des attraits et des discours féconds*. C'est a cette dernière pièce qui n'a plus aujourd'hui aucun charme de nouveauté, car elle fut insérée dans les éditions collectives, que nous faisons allusion ci-dessus.

(2) Il s'agit de *la Bouquinade*. Cette pièce, d'un érotisme furieux, parut pour la première fois dans *le Cabinet Satyrique ou Recueil parfaict des vers piquants et gaillards de ce temps*. Paris, Billaine, 1613 (lire 1618), avec privilege. Voici, pour les curieux, les premiers vers du poème, ils nous dispenseront de tout commentaire sur la suite :

> Ce petit diable dieu, ce dieu fils de putain.

Veut-on savoir maintenant ce que vaut l'art marotique ou anacréontique dont témoignent ces premiers essais du Maître de la Pléiade? Qu'on lise les commentaires de Claude Binet, de Guillaume Colletet et ces lignes non moins intéressantes d'Estienne Pasquier, que les derniers éditeurs du poète ont ou feint d'ignorer ou de méconnaître :

En Ronsard, je ne fais presque nul triage. Tout y est beau et ne m'émerveille point que Marc-Antoine de Muret, et Remy Belleau, tous deux personnages de marque, n'ayent estimé faire tort à leur réputation, celuy-là en commentant les Amours de Cassandre, et cestuy celles de Marie. Ses Odes, ses Sonnets, ses Elegies, ses Eglogues, ses Hymnes, brief tout est admirable en luy...

Il n'est pas qu'en folastrant il ne passe d'un long entreject des Poëtes qui voulurent faire les sages. Lisez son *Voyage d'Ercüeil*, où il contrefaict l'ivrongne en une drôlerie qu'il fit avec tous ceux de sa volée; rien n'est

Fils de ceste Venus qui couronna Vulcain
D'un chapeau de cocu, d'un panache de cornes,
Non content de son regne, outrepassant les bornes,
Voulut, ambitieux, assujettir les bois
Et les subjects de Pan à ses paillardes loix...

Ce n'est point, ajoutons-le, la seule pièce du genre que nous ayons dû écarter de notre travail. Nous croyons à peine inutile de citer encore pour mémoire trois sonnets tirés du manuscrit fr. 7652 de la Bibliothèque Nationale. On les trouvera dans l'édition des *Gayetez* publiée par Gay (Amsterdam), en 1865. Ils débutent, chacun, par ce vers :

I. *Il me desplaist beaucoup qu'une nouvelle mesche...*
II. *F..tez bouches, c..., c..., et d'une main lubrique...*
III. *Adieu c... blondelets, corallines fossettes. .*

plus accomply ny plus Poëtique. Lisez un petit livre qu'il intitula *les Folastries*, où il se dispensa plus licentieusement qu'ailleurs de parler du mestier de Vénus (et pour cette cause l'a depuis retranché de ses œuvres), il serait impossible de vous en courroucer, sinon en riant (1).

Ainsi, dira-t-on, en reproduisant dans sa forme originale *le Livret de Folastries*, et en le faisant suivre des odes bachiques et satyriques, et d'autres pièces du même genre, nous ne faisions que répondre au vœu de nos plus anciens critiques.

Qui peut, de nos jours, se flatter d'apporter une parole inédite?

Ad. B.

(1) Etienne Pasquier : *Les Recherches de la France*, livre VII, chap. vi.

Ronsard

Liuret de folaftries

A Ianot Parisien

Plus quelques Epigrames grecs & des Dithyrambes chantees au Bouc de I. Iodelle Poëte Tragiq.

Nam castum esse decet pium poetam
Ipsum, versiculos nihil necesse est.
Catul.



Avec Privilege

A PARIS

Chez la veufve Maurice de la porte

1553

EXTRAICT DES REGISTRES DE PARLEMENT

La court apres avoir veu la requeste a elle presentee par Catherine, l'heritier veufve de feu Maurice de la porte, libraire à Paris, a permis et permect à ladicte l'heritier de imprimer ou faire imprimer, et exposer en vente un livre intitulé, Livret de Folastries a Janot Parisien. Desfendant a tous autres libraires et imprimeurs de ce ressort de iceluy livret imprimer ou vendre sans l'adveu et consentement de ladicte suppliante dedans le temps de quatre ans, a compter du jour que ledit livre sera parachevé d'imprimer. Sur peine de confiscation des livres qui autrement seroient imprimez, et d'amende arbitraire. Fait en Parlement le dixneufiesme jour d'Avril. L'an mil cinq cent cinquante trois après Pasques.

Signé :

DE SAINCT GERMAIN.

DÉDICACE

A JANOT PARISIEN (1)

A qui donrai-je (2) ces sornettes
Et ces mignardes chansonnettes?
A toy, mon Janot; car tousjours
Tu as fait cas de mes amours,
Et as estimé quelque chose
Les vers raillars que je compose;
Aussi je n'ay point de mignon,

(1) Cette piéce a été réimprimée dans *la Continuation des Amours de Pierre de Ronsard*, Paris, Vincent Sertenas, 1555, in-8, p. 56. On la trouve encore dans diverses éditions collectives du poètes, entre autres celles de 1560 (III, fol. 45) et de 1584 (p. 256). Certains critiques ont cru que ce Janot Parisien, à qui Ronsard dédie *le Livret de Folastries*, n'est autre que Jean de Mesmes qu'on appelait Janot parce qu'il était enfant naturel et n'avait pas d'autre nom que Jean. Nous avons plusieurs raisons de supposer, avec les derniers commentateurs du chef de la Pléiade, qu'il s'agit là du poète Jean-Antoine de Baïf.

(2) *Donrai-je*, pour *donnerai-je*. Les différents textes que nous avons collationnés portent tous par erreur : *donnai-je*.

Ny de plus aymé compagnon
Que toy, mon petit œil, que j'ayme
Autant ou plus que mon cœur mesme,
Attendu que tu m'aymes mieux
Ny que ton cœur, ny que tes yeux.
Pour ce, mon Janot, je te livre
Ce qui est de gay dans ce livre,
Ce qui est de mignardelet
Dedans ce livre nouvelet,
Livre que les Sœurs Thespiennes (1)
Dessus les rives Pympléennes (2),
Ravi, me firent concevoir,
Quand, jeune garçon, j'allay voir
Le brisement de leur cadance
Et Apollon le guide-dance.
Pren-le donc, Janot, tel qu'il est;
Il me plaira beaucoup s'il plaist
A ta Muse Grecque-latine,
Compagne de la Doratine (3),
Et soys fauteur de son renom,
De nostre amour, et de mon nom,
Afin que toy, moy, et mon livre
Plus d'un siecle puissions revivre.

(1) Lisez : *les Muses*, filles de Jupiter et de Mnémosyne. Elles avaient un temple près de Thespie, en Boétie. On y célébrait, chaque année, des fêtes en leur honneur.

(2) De *Pimplées*, *Pimpleides* ou *Pimpleiades*, surnom des Muses Quelques auteurs anciens ont écrit, d'après Strabon, que Pimplée était le nom d'une ville de Macédoine, que les Thraces transportèrent ensuite à une fontaine de Béotie qu'ils consacrèrent aux Muses.

(3) Allusion à la Muse de Dorat. Le texte de 1553, et les versions de 1555, de 1560 et de 1584 donnent tous ce mot incompréhensible : *Rodatine*.

FOLASTRIE I (1)

Une jeune pucelette,
Pucelette grasselette,
Qu'éperdument j'ayme mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
A la moytié de ma vie
Eperdument asservie
De son grasset enbonpoint;
Mais fasché je ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle,
Pour l'enbonpoint de la belle
Qu'éperdument j'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux (2).

(1) Cette pièce se trouve réimprimée dans les diverses éditions collectives du poète, entre autres celles de 1560 (III, fol. 205 v°) et de 1584 (p. 260), ainsi que dans *les Muses gaillardes*, de 1609, et *les Muses folastres* de 1611. Elle est en outre insérée, à la fin de l'ouvrage suivant, de Marie des Roches (attribué à tort à Marie de Romieu) : *Instruction pour les jeunes dames. Par la Mere et Fille d'Alliance* [Lisez Marie et Catherine des Roches], Lyon, Jean Dieppi, 1573. petit in-12. Réimpr. à Paris, en 1597. La pièce de Ronsard occupe le verso du 69e ff., et 4 autres ff. non chiffrés.

(2) Les *Meslanges* de 1555 (premiere version de G. Corrozet), f. 32, contiennent une ode qui peut servir de variante à ces derniers vers:

Ma maistresse que j'aime mieux
Dix mille fois ny que mes yeux
Ny que mon cœur, ny que ma vie...

Ne dirait-on point, à suivre le dessein de cette folastrie, que Ronsard ait voulu fournir une réplique au *Debat de la maigre et de la grasse?*

Las ! une autre pucelette,
Pucelette maigrelette,
Qu'éperdument j'ayme mieux
Que mon cœur, ny que mes yeux,
Eperdument a ravie
L'autre moytié de ma vie
De son maigret enbonpoint;
Mais fasché je ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle,
Pour la maigreur de la belle,
Qu'éperdument j'ayme mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.

Autant me plaist la grassette
Comme me plaist la maigrette,
Et l'une, à son tour, autant
Que l'autre me rend content.
Je puisse mourir, grassette,
Je puisse mourir, maigrette,
Si je ne vous ayme mieux,
Toutes deux, que mes deux yeux.
N'y qu'une jeune pucelle
N'ayme un nid de tourterelle,
Ou son petit chien mignon,
Du passereau compagnon,

Qui, ores l'un en grondant,
Ou en tirant, ou mordant,
La vasquine (1) de la belle,

(1) *Vasquine*, lire *Basquine*.

Et or' l'autre de son aile
Voletant dedans son sein,
Ou pepiant sur sa main,
Lui font mille singeries,
Mille douces fâcheries,
L'un derrier', l'autre devant (1),
Lors que panchée en avant
D'estomac, et de visage
Diligente son ouvrage :

Pour aller se reposer,
Ou pour aller arroser
(Soubz la brunette vesprée
Au plus secret d'une prée)
Quelque beau bouton rosin,
Près d'un ruisselet voisin,
Que songneuse (2) elle baignote
D'une ondelette mignote,
Pour en faire un chapelet
A son beau chef crespelet (3).

(1) Le texte original donne ce mot : *d'avant*.

(2) Soigneuse.

(3) Frise, ondulé. Dans l'édition collective de 1560, ces 22 derniers vers sont remplacés par le huitain suivant :

Petit chien qui point ne laisse
De faire importune presse
Au passereau, qui tousjours
A pour fidelle secours
Le tendre sein de la belle,
Quand le chien plume son aile,
Ou de travers regardant
Apres l'oiseau va grondant.

Et si je mentz, grasselette,
Et si je mentz maigrelette,
Si je mentz, Amour archer
Dans mon cœur puisse cacher
Ses fleches d'or barbelées,
Et dans vous les plombelées,
Si je ne vous ayme mieux
Toutes deux, que mes deux yeux.

Bien est-il vray, grasselette,
Bien est-il vray, maigrelette,
Que l'ap[p]ast trop doucereux
De l'[h]ameçon amoureux
Dont vous ne sçavez at[t]raire,
Est l'un à l'autre contraire.
L'une, d'un sein grasselet,
Et d'un bel œil brunelet,
Dans ses beautez tient ma vie
Eperdument asservie,
Or, luy tatonnant le flanc,

Or, le bel yvoire blanc
De sa cuisse rondelette,
Or sa grosse motelette,
Où les deux troupeaux ailez
Des freres en[c]arquelez
Dix mille flèches décochent
Aux muguets qui s'en ap[p]rochent.

Mais par dessus tout m'espoint

Un grasselet enbonpoint,
Une fesse rebondie,
Une poitrine ar[r]ondie
En deux monteletz bossus,
Où l'on dormiroit dessus,
Comme entre cent fleurs décloses,
Ou dessus un lit de roses.
Puis avecque tout cela
Encor davantage elle a
Je ne sçay quelle faintise,
Ne sçay quelle mignotise,
Qui fait que je l'ayme mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.

L'autre maigre pucelette
A veoir n'est pas si bellette ;
Elle a les yeux verdeletz
Et les tetins maigrelets ;
Son flanc, sa cuisse, sa hanche
N'ont pas la ne[ige] si blanche
Comme à l'autre, et si ondez
Ne sont ses cheveux blondez ;
Le rempart de sa fo[ss]ette
N'a l'enflure si grossette,
Ny son ventrelet n'est pas
Si rebondi ne si gras ;
Si bien que quand je la perce,
Je sens les dents d'une herse,
J'entens mill' ossets cornus
Qui me blessent les flancs nus.

Mais en lieu de beautez telles,
Elle en a bien de plus belles,
Un chant qui ravit mon cœur,
Et qui dedans moy vainqueur
Toutes mes veines attise ;
Une douce mignardise (1),
Un doux languir de ses yeux,
Un doux souspir gracieux,
Quand sa douce main manie
La douceur d'une [h]armonie.

Nul[le] mieux qu'elle au dancer
Ne sçait ses pas devancer
Ou retarder par mesure ;
Nul[l]e mieux ne me conjure
Par les traitz de Cupidon,
Par son arc, par son brandon,
Si j'en ayme une autre qu'elle.
Nul[l]e mieux ne m'emmielle
La bouche, quand son baiser
Vient mes levres arroser,
Begayant d'un doux langage.
Que dirai-je d avantage ?
D'un si gaillard maniment
Soulage nostre unîment (2)
Lorsque toute elle tremousse,
Qu'une inconstance si douce (3)

(1) Var. (éd. de 1560) : *Mignotise.*
(2) Notre union.
(3) Var. (éd. de 1560) : *Que sa tremblante secousse.*

A fait que je l'ayme mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.

Jamais las je ne m'en fache (1)
Pour ne les (2) servir à tache,
Car quand je suis mi-lassé
Du premier plaisir passé,
Dès le jour je laisse celle
Qui m'a fasché dessus elle,
Et m'en vais prendre un petit
Dessus l'autre d'appetit,
Afin qu'après la derniere
Je retourne à la premiere,
Pour n'estre recreu (3) d'Amours.
Aussi n'est-il bon (4) tousjours
De gouter d'une viande,
Car tant soit-elle friande,
Sans quelquefois l'eschanger,
On se fasche d'en manger.

Mais d'où vient cela, grassette,
Mais d'où vient cela, maigrette,
Que depuis deux ou trois mois
Je n'[e]mbrassay qu'une fois
(Encor' ce fut à l'emblée
Et d'une joye troublée)

(1) Var., éd. de 1560 : *Jamais une ne me fache.*
(2) Id. : *Pour ne la.*
(3) Fatigué.
(4) Var. (éd. de 1560) : *Point.*

Vostre estomac grasselet
Et vostre sein maigrelet ?

A'-vous (1) peur d'estre nommées
Pucelles mal renommées ?
A'-vous peur qu'un blasonneur (2)
Caquette de vostre honneur?
Et qu'il die : Ces deux belles
Qui font le jour les rebelles,
Toute nuit d'un bras mignon
Echauf[f]ent un compagnon,
Qui les paye en chansonnettes,
En rymes et en sornettes ?
Las ! mignardes, je sçay bien
Qui vous empesche, et combien
Le tyran (3) de ce village
Vous souille de son langage,
Mesdisant de vostre nom
Qui plus que le sien est bon.

Ah ! à grand tort, grasselette,
Ah ! à grand tort, maigrelette,
Ah ! à grand tort cet ennuy
Me procede de celuy

(1) Pour : *Avez-vous*

(2) Allusion à un genre de poésie descriptive, amoureuse ou satyrique alors fort en vogue, où les poètes s'exerçaient tantôt à louer tantôt à railler les beautés les plus intimes de la femme. Voyez : *Blasons anatomiques du corps féminin*, etc., Lyon, François Juste, 1536 (ou 1537), in-16 et Paris, Ch. l'Angelier, 1550, in-16.

(3) Var. (éd. de 1560) : *le Seigneur*.

Qui me deust servir de pere,
De Sœur, de Frere et de Mere.

Mais luy, voyant que je suis
Vostre cœur, et que je puis
Davantage entre les dames,
Il farcist vos noms de blames (1),
D'un mesdire trop amer.
Pour vous engarder d'aymer
Celuy, qui vous ayme mieux (2)
Que son cœur, ny que ses yeux.

Bien, bien, laissez-le mesdire,
Deust-il tout vif crever d'ire,
Et forcené se manger,
Il ne sçauroit estranger
L'amitié que je vous porte,
Tant elle est constante et forte.

Ny le temps ny son effort,
Ny violence de mort,
Ny les mutines injures,
Ny les mesdisans parjures,
Ny les trop sales (3) bro[c]ars
De vos voisins babillars,

(1) Var. (éd. de 1560) : *Farcit vostre nom de blames.*
(2) Id. *Celuy qui gaillard vous aime*
Toutes deux plus que soy mesme
Celuy qui vous aime mieux
Toutes deux que ses deux yeux.
(3) Var : *Les outrageux.*

Ny la trop songneuse garde
D'une cousine bavarde,
Ny le soupçon des passans,
Ny les maris menaçans,
Ny les audaces des freres,
Ny les pre[ch]emens des meres,
Ny les oncles sourcilleux,
Ny les dangers perilleux,
Qui l'amour peuvent defaire,
N'auront puissance de faire
Que tousjours je n'ayme mieux
Que mon cœur ny que mes yeux
L'une et l'autre pucelette,
Grasselette et maigrelette.

FOLASTRIE II (1)

J'ay vescu deux mois ou trois
Mieux fortuné que les rois

(1) Réimpr. : *Le Bocage de Pierre de Ronsard*, Paris, Vᵉ Laporte, 1554, fol. 54 rº ; *Continuation des Amours*, etc., Paris, Vincent Sertenas, 1555, fol. 88º vº ; Ed. coll. de 1560, III, fol. 35 rº. *Les Muses gaillardes*, Paris, Anth. du Breuil, 1609 ; *Les Muses folastres*, de 1611 ; *Le Cabinet satyrique*, de 1618. Cette pièce a été écrite en 1552. Le poète y fait allusion aux campagnes qu'Henri II entreprit dans l'est contre les troupes de Charles-Quint. Le ton de ces vers rappellent deux autres pièces composées l'une en 1552, l'autre en 1558 : *La Harangue de très illustre et très magnanime prince François duc de Guise, aux soldats de Metz*, etc. ; *Exhortation au camp du Roy Henri II*.

De la plus fertile Asie,
Quand ma main tenoit saisie
Celle, qui tient dans ses yeux
Je ne sçay quoy qui vaut mieux
Que les perles Indiennes,
Ou les masses Midiennes.

Mais depuis que deux Guerriers,
Deux Soldars aventuriers,
Par une treve mauvaise,
Sont venus corrompre l'aise (1)
De mon plaisir amoureux,
J'ay vescu plus malheureux
Qu'un Empereur de l'Asie,
De qui la terre est saisie,
Fait esclave sous les mains (2)
Des plus belliqueu[x] Romains.

Las ! si quelque hardiesse
Enflamme vostre jeunesse ;
Si l'amour de vostre Mars
Tient nos cœurs, allez, Soldars,
Allez, bien-heureux gendarmes,
Allez, et vestez les armes,
Secourez la fleur de lys;
Ainsi le vineux Denys (3),

(1) Var. (*Continuation des Amours*, 1555: Ed. coll. de 1560) : *attrister l'aise.*

(2) Id. :

Fait esclave sous la loy
D'un autre plus vaillant Roy.

(3) *Dionysos*, Bacchus.

Le bon Bacchus porte-lance
Soit tousjours vostre defence.

Et quoy? ne vaut il pas mieux,
Braves Soldars furieux,
De coups esclaircir les foules,
Qu'ainsi ef [f]royer les poules
De vos sayons (1) bigarrez?
Allez, et vous reparez
De vos belles cottes d'armes,
Allez, bien-heureux gendarmes,
Secourez la fleur de lys:
Ainsi le vineux Denys,
Le bon Bacchus porte-lance
Soit tousjours vostre defence

Il ne faut pas que l'hyver
Vous engarde d'arriver
Où la bataille se donne,
Où le Roy mesme en personne,
Plein d'audace et de terreur,
Espouvante l'Empereur,
Tout blanc de crainte poureuse,
Dessus les bors de la Meuse (2).

A ce bel œuvre, guerriers,
Ne serez vous des premiers?

(1) *Sayon*, sorte de casaque ouverte, portée par les gens de guerre.
(2) Allusion aux premières defaites qu'Henri II fit subir à Charles-Quint.

Ah! que vous aurez de honte
Si un autre vous raconte
Combien le Roy print de forts,
Combien de gens seront morts
A telle ou telle entreprise,
Et quelle vil[l]e fut prise
Par eschelle ou par assaut,
Combien le pillage vaut;
En quel lieu l'infanterie,
En quel la gendarmerie
Heureusement firent voir
Les exploits de leur devoir,
Nobles de mille conquestes!
Lors vous b[ai]sserez les testes,
Et de honte aurez le teinct
Tout vergongneusement teint.

Las! fraudez de telle gloire,
N'oserez manger, ny boire,
A l'escot des Taverniers,
N'y jurer comme Sauniers (1)
Entre les gens du village;
Mais portant bas le visage,
Et mal assurez du cœur,
Tousjours vous mourrez de peur
Qu'un bon guerrier ne brocarde
Vostre lacheté couarde.

Donc si quelque honneur vous point,

(1) *Saunier*, ouvrier occupé à faire le sel.

Soldars, ne cagnardez point;
Suivez le train de nos peres,
Et rapportez à vos meres
Double honneur et double bien (1);
Sans vous, je garderay bien (2)

Vos Sœurs; allez donc, gendarmes,
Allez, et vestez les armes,
Secourez la fleur de lys;
Ainsi le vineux Denys,
Le bon Bacchus porte-lance
Soit tousjours vostre defence.

FOLASTRIE III (3)

En cependant que la jeunesse,
D'une tremoussante souplesse,

(1) Var. (*Continuation des Amours,* 1555; Ed. coll. de 1560) *De vos victoires le bien.*

(2) Var. (éd. de 1560) :

Vos sœurs je garderay bien
Sans vostre aide; allez, gendarmes.

(3) Cette pièce n'a été reproduite que dans l'éd. parisienne de la *Continuation des Amours,* de 1557. On la trouve encore, à la suite d'un petit roman publié en 1599 : *la Courtisane Bourdeloise,* etc. Elle porte le titre de *Folastrie de P. de Ronsard à Catin des Bas Souhaits.* Un peu plus tard, elle fut insérée dans *les Muses gaillardes* de 1609, *les Muses folastres* de 1611 et diverses éditions du *Cabinet Satyrique* (1618, 1619, 1621, 1632, 1666, etc.). Prosper Blanche-

Et de manimens fretillars
Agitoit les rougnons paillars
De Catin, à gauche et à dextre :
Jamais ny à Clerc ny à Prestre,
Moine, Chanoine ou Cordelier,
N'a refusé son hatelier (1).

Car le mestier de l'un sus l'autre
Où l'un dessus l'autre se veautre,
Luy plaisoit tant qu'en remuant,
En haletant, et en suant,
Tel bouc sortoit de ses [ai]sselles,
Et tel parfum de ses mammelles,
Qu'un mont Liban ensafrané
En eust esté bien embrené.

Ceste Catin, en sa jeunesse,
Fut si nayve de simplesse,
Qu'autant le pauvre luy plaisoit
Comme le riche, et ne faisoit
Le soubresaut pour l'avarice,
Mais ell'disoit que c'estoit vice
De prendre ch[a]îne ou diamant
De pauvre ny de riche amant,
Pourveu qu'il servist bien en chambre
Et qu'il eust plus d'un pie[d] de membre ;

main et Paul Lacroix affirment qu'elle figure, en outre, à la fin du *Banquet des Chambrières*, publié à Paris, par Pinard, en 1830 (60 ex.). Mathurin Régnier semble, pour sa *Macette*, s'être inspiré de cette curieuse pièce.

(1) Lisez : *ratelier*.

Autant le beau comme le laid,
Et le maistre que le valet,
Estoient reçeus de la doucette
A la luitte (1) de la fossette,
Et si bien les ressecouoit,
Les repoussoit et remouvoit
De mainte paillarde venue,
Qu'après, la fievre continue
Ne failloit point de les saisir
Pour payment d'avoir fait plaisir
A Catin, non jamois soulée,
De tuer, pour estre foulée,
Et qui de tourdions (2) a mis
Au tombeau ses plus grands amis.

Mais quoy ! Il n'est rien que l'année
Ne change en une matinée ;
Catin, qui le berlan (3) tenoit
Au premier joüeur qui venoit,
Or', se voyant decolorée
Comme une image dédorée,
Se voyant dehors et dedans,
Chancreuses et noires les dens,
Se voyant rider la mammelle
Comme un Escouillé de Cybele (4),

(1) *Luitte* ou *Luite*, de *luicte* ou *luitton*, lutte, combat.
(2) Contorsions. Ici l'image a un sens fort licencieux.
(3) *Berlan* ou *Brelan*, jeu fort ancien. Ici lieu de débauche.
(4) On sait que les *Corybantes*, prêtres du Culte de Rhée ou de Cybele, se mutilaient et portaient comme un trophée, dans les rues, le « témoignage de leur délire ».

Se voyant grisons les cheveux,
L'œil chassieux, le nez morveux,
Et par ses deux conduis, souflante
A bas une haleine puante,
Elle changea de volonté,
Et son premier train efronté
Par ne sçay quelle frenaisie
A couvert d'une hypocrisie.

Maintenant dès le plus matin,
Le Secretain (1) ouvre à Catin
Le petit guichet de l'eglise ;
Et pour mieux voiler sa feintise,
Dedans un coing va marmotant,
Rebarbotant, rebigotant
Jusqu'au soir que le curé sonne
Le couvre-feu, puis ceste bonne,
Bonne putain, va pas à pas,
Pieusement, le nez tout bas,
Triste, pensive et solitaire,
Entre les croix du Cimetiere.

Et là, se veautrant sus les corps,
Appelle les ombres des mor[t]s ;
Ores s'elevant toute droite,
Ores sur une fosse estroite,
Se tapissant comme un fouyn (2)
Contrefait quelque mitouin (3),

(1) Lire : *sacristain*.
(2) Le sens, en dépit de la rime, veut : *fouine*.
(3) *Mitouin*, hypocrite, flatteur.

D'un drap mortuere voilée,
Tant qu'elle, et la nuit étoilée
Ayent fait peur au plus hardi,
Qui, passant là le mercredi,
Vient de la Chartre ou de la foire
De l'Avardin ou de Montoire (1).

Catin a mille inventions
De mille bigotations,
Quand la terre est la plus esprise
De froidure, elle, en sa chemise,
Masquant son nez de toile blanche,
D'un gros cailloux se bat la hanche,
L'estomac, les yeux, et le front,
Ainsi comme l'on dit que font
Ceux qui sont maris de leurs meres,
Ou ceux qui meurdrissent leurs peres,
Expiant l'horrible forfait
Qu'innocemment ils avoient fait.

Et toutesfois ceste insensée,
Ayant ban[n]i de sa pensée
Le souvenir d'avoir esté

(1) *La Chartre, Lavardin et Montoire*, localités du Bas-Vendômois, actuellement communes de la Sarthe et du Loir-et-Cher, sur les bords du Loir, à quelques lieues même du manoir de la Possonnière, qui appartenait à la famille de Ronsard. Détail très important, a-t-on observé justement, car il nous fait connaître que la Catin en question habitait Couture, et que la pucelle avec laquelle le poète folâtrait si bien était également une fille de son pays natal. On consultera utilement sur le pays de Ronsard l'intéressant ouvrage de M. S. A. Hallepeau : *Le Bas Vendômois*, etc. *La Chartre sur le Loir*, 1906, in 8°.

L'exemple de meschanceté,
Ose bien prescher ma pucelle,
Pour la convertir ainsi qu'elle
A mille bigotations,
Dont elle a mille inventions.

Et quoy (dit-elle), ma mignonne?
Ce n'est pas une chose bonne
D'aymer ainsi les jouvenceaux ;
Amour est un gouffre de maux,
Amour affolle le plus sage,
Amour n'est sinon qu'une rage,
Amour aveugle les raisons,
Amour renverse les maisons,
Amour honnist la renommée,
Amour n'est rien qu'une fumée
Qui par l'air en vent se repand.
Tousjours d'aymer on se repent.
Fuyez les banquetz et les dances,
Les ch[a]înes d'or, les grands bombances,
Les bagues et les grands atours :
Pour avoir suyvi les amours
Les saintz n'ont pas sauvé leur ame.

Ainsi Catin, la bonne dame
(Maintenant miro[i]r de tout bien),
Prescha dernierement si bien,
La jeune raison de m'amie,
Qu'en bigote l'a convertie.
Si qu'or', quand baiser, je la veux,

Elle me tire les cheveux :
Si je veux tater sa cuissette,
Ou fesser sa fesse grossette,
Ou si je mets la main dedans
Ses tetins, elle, à coups de dens,
Me dechire tout le visage
Comme un singe émeu contre un page.

Puis elle me dit en courroux :
Si autrefois avec vous
M'abandonnant, j'ay fait la folle,
Je ne veux plus que l'on m'acolle;
Pource ostez vostre main d'à bas,
Catin m'a dit qu'il ne faut pas
Que charnel[l]ement on me touche.

Holà! ma Cousine, il me couche,
Ha, ha! l[ai]ssez, l[ai]ssez, l[ai]ssez,
Bran! pour neant vous me pressez,
Bran! j'aymerois mieux estre morte,
Que vous m'eussiez de telle sorte;
Ostez vous doncques, aussi bien
Mercy dieu! vous ne gaignez rien,
Ma cuisse en biais accoustrée
Vous defendra tousjours l'entrée,
Et plus les bras vous m'entorsez,
Et plus en vain vous efforcez.

Ainsi depuis une semeine,
La longue roydeur de ma veine,

Pour neant rouge et bien en point,
Bat ma chemise et mon pourpoint.
Qu'à cent diables soit la prestresse
Qui a bigotté ma maistresse.

Sus don[c]! pour venger mon esmoy,
Sus, ïambes, secourez-moy,
Venez, ïambes, sur la teste
De ce luitton, de ceste beste,
Qui ores femme n'estant plus,
Mais ombre d'un tombeau reclus,
Miserablement porte envie
Aux doux passetems de ma vie
Qui Dieu me faisoient devenir.
Et si ne veut se souvenir,
Qu'en cependant que la jeunesse,
D'une tremoussante souplesse
Et de manimens fretillars,
Agitoit ses rougnons paillards,
Ores à gauche, ores à dextre,
Jamais ny à Clerc ny à Prestre,
Moine, Chanoine ou Cordelier,
N'a refusé son hatelier.

FOLASTRIE IV (1)

Jaquet ayme autant (2) sa Robine
Qu'une pucelle sa poupine ;
Robine aime autant son Jaquet
Qu'un amoureux fait son bouquet.
O amourettes doucelettes,
O doucelettes amourettes,
O couple d'amis bien heureux,
Ensemble aymez et amoureux !
O Robine bien fortunée
De s'estre au bon Jaquet donnée ;
O bon Jaquet bien fortuné
De s'estre à Robine donné !
Que ny les cottes violettes
Les rubans, ny les ceinturettes,
Les brasselets, les chaperons,
Les devanteaux, les mancherons,
N'ont eu la puissance d'epoindre
Pour maq'reaux ensemble les joindre.
Mais les rivages babillars,
L'oisiveté des prez mignars,
Les fontaines argentelettes

(1) Réimpr. : Ed. coll. de 1560, III, fol. 168 r° « *Gayeté du Boccage* » ; *les Muses gaillardes* de 1609 : *les Muses folastres*, de 1611. Voyez de plus, *la Continuation des Amours* (Paris, Sertenas, 1557).
(2) Var. (éd. coll. de 1560) : *ayme tant.*

Qui attrainent leurs ondelettes
Par un petit trac mousselet
Du creux d'un antre verdelet,
Les grand's forestz renouvelées,
Le solitaire des val[l]ées,
Closes d'effroy tout à l'entour,
Furent cause de telle amour.

En la saison que l'hyver dure,
Tous deux pour tromper la froidure,
Au pied d'un chesne mi-mangé,
De main tremblante ont arrangé
Des chenevotes (1), des fougeres,
Des feuilles de tr[e]mble legeres (2),
Des buchettes et des brochars,
Et, soufflant le feu des deux pars,
Chauffoient à fesses acro[u]pies
Le cl[ai]r degout de leurs roupies.

Après qu'ils furent un petit
Desengourdis, un apetit
Se vint ruer dans la poitrine
Et de Jaquet et de Robine.
Robine tira de son sein
Un gros quignon buret (3) de pain,

(1) *Chenevote,* de *chanevot* ou *chanevottes,* brin de chanv e. — (Cf. Villon : *Regrets de la belle Haulmière :*

A petit feu de chenevotte.
Tost allumées, tost estaintes...

(2) Var. (éd. de 1560) : *Du chaume sec et des bruyères.*

(3) Pain is.

Qu'elle avoit faict de pure aveine,
Pour tout le long de la semaine;
Et le trempant au jus des aulx (1)
Et dans le brouet des poureaux,
De l'autre costé reculée
Mangeoit à part son éculée.

D'autre costé Jaquet, espris
D'une faim merveilleuse (2), a pris
Du ventre de sa panetiere
Une galette tout entiere,
Cuitte sur les charbons du four,
Et blanche de sel tout autour,
Que Guillemine, sa marraine,
Luy avoit donné pour estraine.
Comme il repaissoit, il a veu,
Guignant par le travers du feu,
De sa Robine recoursée (3)
La grosse motte retroussée,
Et son petit cas barbelu
D'un or jaunement crespelu,
Dont le fond sembloit une rose
Non encor' à demy déclose.

Robine aussi, d'une autre part,
De Jaquet guignoit le tribart,

(1) Var. (éd. de 1560) :
Et le frottant contre des aux,
En esternuant des naseaux.

(2) Id. : *d'une faim de berger.*

(3) *Recoursée*, retroussée.

Qui luy pendoit entre les jambes,
Plus rouge que les rouges flambes
Qu'elle attisoit songneusement.
Après avoir veu longuement
Ce membre gros et renfrongné,
Robine ne l'a dedaigné,
Mais en levant un peu la teste,
A Jaquet fit ceste requeste :

Jaquet (dit-ell') que j'ayme mieux
Ny que mon cœur, ny que mes yeux,
Si tu n'aymes mieux ta galette
Que ta mignarde Robinette,
Je te pry', Jaquet, jauche-moy (1)
Et metz le grand pau (2) que je voy
Dedans le rond de ma fossette.

Hélas ! (dit Jaquet), ma doucette,
Si plus cher ne t'est ton grignon (3)
Que moy, Jaquinot, ton mignon,
Approche-toy, mignardelette,
Doucellette, paillardelette,
Mon pain, ma faim, mon apetit,
Pour mieux te chouser (4) un petit.

(1) Expression populaire et triviale, dont le sens se devine. On disait encore : *chose-moi*, ou *chouse-moi*, de *choser* ou *chouser*, faire la chavette.

(2) *Pau*, pieu : vieux mot. (Cf. Furetière : *Dictionnaire*.)

(3) *Grignon*, *grenon*, ou *guernon*, aliment, sorte de ragoût. C'est une expression populaire.

(4) Var. (éd. de 1560) : *te jaucher*.

A peine eut dit qu'elle s'ap[p]roche,
Et le bon Jaquet, qui l'embroche,
Fit trepigner tous les Sylvains
Du dru maniment de ses reins.
Les boucs barbus qui l'agueterent,
Paillars, sur les chevres monterent;
Et ce Jaquet contr'aguignant,
Alloient à l'envy trepignant (1).

O bien-heureuses amourettes,
O amourettes doucelettes,
O couple d'amans bien heureux,
Ensemble aymez et amoureux!
O Robine bien fortunée
De s'estre au bon Jaquet donnée;
O bon Jaquet bien fortuné
De s'estre à Robine donné!
O doucelettes amourettes,
O amourettes doucelettes!

FOLASTRIE V (2)

Au vieil temps que l'enfant de Rhée (3)
N'avoit la terre dedorée,

(1) Le texte, corrigé par l'errata, donne ce mot: *dépignant*, dont le sens précis nous échappe.

(2) Réimpr. : *Continuations des Amours*, 1555, p. 57; Ed. coll. de 1560, III, fol. 46 r°; *les Muses gaillardes*, de 1609; *les Muses folastres*, de 1611; *Cabinet Satyrique* (1618, 1619, 1621, 1632, 1666, etc.)

(3) *Jupiter*. (Cf. Diodore de Sicile).

Les heroës (1) ne dedaignoient
Les chiensqui les accompagnoient,
Fidelles gardes de leur trace ;
Mais toy, chien demechante race,
En lieu d'estre bon gardien
Du trac de m'amie et du mien,
Tu as comblé moy et m'amie
De deshonneur et d'infamie ;
Car toy par ne sçay quel destin
Desloyal et traistre mastin,

Jappant à la porte fermée
De la chambre où ma mieuxaymée
Me dorlotoit entre ses bras (2),
Co[n]nillant de jour dans les dras,
Tu donnas soupçon aux voisines,
Aux sœurs, aux freres, aux cousines,
T'oyant plaindre à l'huys lentement
Sans entrer, que se[c]retement
Tout seul je faisoy la chosette
Avec elle dans sa couchette,

Et si bien le bruict de cela
Courut par le bourg çà et là,
Qu'au rapport detelle nouvelle,
Sa vieille mere, plus cruelle

(1) Var. (*Cont.des amours*, 1555 ; Ed. coll. de 1560) : *les Grands Héros*.

(2) Id. :

Me dorlottoit entre ses draps,
Flanc dessus flanc et bras à bras.

Qu'une louve' ardant de courroux (1),
Sa fille diffama de coups,
Luy escrivant de vergelettes,
L'yvoire de ses costelettes.

Ainsi traistre, ton aboyer,
Traistre, m'a rendu le loyer
De t'aymer plus cher qu'une mere
N'ayme sa fille la plus chère.

Si tu ne m'eusses esté tel,
Je t'eusse fait chien immortel,
Et t'eusse mis parmy les signes,
Entre les astres plus insignes,
Compagnon du chien d'Orion (2),
Ou de celuy qui le lion
Aboye, quand la vierge Astrée
Se voit du soleil rencontrée.

Car certes ton corps n'est pas laid,
Et ta peau, plus blanche que lait,
De mille frisons houpelue (3),
Et ta basse oreille velue,

(1) Var. (*Cont. des Amours*, 1555; Ed. coll. de 1560) :

Trop cruelle,
Brûlante d'un ardent courroux.

(2) Ce géant énorme, fils de Neptune et d'Euriale, disent les mythologues, est un chasseur terrible qui poursuit les animaux. Il nourrit des chiens pour l'accompagner.

(3) *Houpelue*, qui forme une houpe. (Cf. *Œuvres de Remy Belleau*. Ed. Gouverneur, II, p. 76.)

Ton nez camard, et tes gros yeux
Meritoient bien de luire aux cieux ;
Mais en lieu d'une gloire telle,
Une demangeante gratelle,
Une fourmilliere de poux,
Un camp de puces et de loups,
La rage, le farcin (1), la taigne,
Un dogue affamé de Bretaigne,
Jusqu'aux *oz* te puissent manger
Sur quelque fumier estranger,
Meschant mastin, pour loyer d'estre
Si traistre à ton fidelle maistre (2).

FOLASTRIE VI (3)

Enfant quartannier combien (4)
Ta petitesse a de bien.
Combien en a ton enfance,
Si elle avoit cognoissance
De l'heur que je dois avoir,
Et quelle a sans le sçavoir !

(1) *Farcin*, maladie des bestiaux.

(2) Ces « folastries » offrent la matière d'un roman d'amour. En ouvera-t-on jamais la clef ?

(3) Réimpr. : *Continuation des Amours*, 1555, p. 59 ; Ed. coll. de 560, III, fol. 47 v° ; *les Muses gaillardes* de 1609 ; *les Muses olastres* de 1611 ; *Cabinet satyrique* (divers éd.).

(4) Var. (*Contin. des Amours*, 1555 ; Ed. coll. de 1560) : *Enfant e quatre ans, combien.*

Mais quand la begue blandice (1)
De ta raillarde nourrice,
Dès le point du jour te dit :
Mignon, vous couchez au lit,
Voire es-bras de la pucelle,
Qui de ses beautez excelle
La rose, et de ses beaux yeux
Cela qui treluit au cieux.
A l'heure de honte, à l'heure (2),
Mignon, ton petit œil pleure,
Et te cachant dans les dras,
Ou petillant de tes bras,
Despit tu gimbes contre elle,
Et luy dis : Maman, ma belle,
Mon gateau, mon sucre doux,
Et pourquoy me dictes-vous
Que je couche avec Janette ?

Puis ell'te baille sa tette,
Et t'apaisant d'un joüet,
D'une clef, ou d'un roüet,
De poix, ou de piroüettes,
Essuye tes larmelettes.
Ha, pauvret ! tu ne sçais pas :
Celle qui dedans ses bras

(1) Var. (*Cont. des Amours*, 1555; Ed. coll. de 1560) : *la douce blandice*.

(2) Dans la *Continuation des Amours* de 1555, ainsi que dans l'Ed. coll. de 1560, ces six derniers vers sont remplacés par les suivants :

Eh ! quoi vous couchez au lit
De Jane, honteux à l'heure.

Toute nuict te poupeline,
C'est, mignon, ceste maline,
Las ! mignon, c'est ceste-là
Qui de ses yeux me brûla.

Que pleust à Dieu que je peusse
Pour un soir devenir puce,
On que les ar[t]s Medeans (1)
Eussent rajeuni mes ans,
Ou converty ma jeunesse
En ta peu caute simplesse,
Me faisant semblable à toy,
Sans soupçon je coucheroy
Entre tes bras, ma cruelle,
Entre tes bras, ma rebelle,
Ore te baisant les yeux,
Ore le sein pretieux,
D'où les amours qui m'aguetent (2)
Mille fleches me sagetent (3).

Lors certes je ne voudroy
Estre fait un nouveau roy,
Pour ainsi laisser m'amie
Toute seulette endormie,
Et peut-estre qu'au reveil,
Ou quand plus le doux sommeil

(1) Arts de Médée. On sait que Médée possédait l'art des enchantements.

(2) Var. (*Contin. des Amours*, 1555 ; Ed. coll. de 1560) :

qui me tuent
Mille fleches me ruent.

(3) De *sagettes*, flèches.

Luy enfleroit la mammelle,
Qu'en glissant plat dessus elle,
Je luy feroy si grand bien
Qu'elle, après quitteroit bien,
Toy, ses freres et son pere,
Qui plus est, sa douce mere,
Pour me suivre à l'abandon,
Comme Venus son Adon (1)
Suivoit par toute contrée,
Fust que la nuit, acoustrée
D'astres, tombast dans les eaux,
Fust que les flammeux naseaux
Souflassent d'une alenée (2)
Hors des eaux la matinée (3).

FOLASTRIE VII (4)

Assez vrayment on ne reverre
Les divines bourdes d'Homere,
Qui dit que l'on ne peut avoir
Si grand plaisir que de se voir

(1) *Adonis.*

(2) *Haleinée.*

(3) Ces seize derniers vers ne se trouvent pas dans l'éd. collective de 1560.

(4) Réimpr. : *Continuation des Amours*, 1555, p. 62 ; Ed. coll. de 1560, fol. 48 v° ; éd. de 1584, p. 256 ; *les Muses gaillardes*, de 1609 ; *les Muses folastres*, de 1611 ; *Cabinet satyrique*, 1618, e autres éd.

Entre ses amis à la table,
Quand un menestrier delectable
Paist l'oreille d'une chanson,
Et quand l'oste-soif (1) échanson
Fait aller en rond par la troupe
De main en main la pleine coupe.

Je te salue, heureux boyveur,
Des meilleurs le meilleur rêveur;
Je te salue, ombre d' (2) Homere !
Ces vers cachent quelque mystere :
Il me plaist de voir si ce vin
M'ouvrira leur secret divin.

Iô! je l'entens, chere troupe
La seule odeur de ceste coupe
M'a fait un rhapsode gaillard
Pour bien juger de (3) ce vieillard.

Tu voulois dire, bon Homere,
Que l'on doit faire bonne chere
Tandis que l'âge et la saison,
Et la peu maistresse raison
Permettent à nostre jeunesse
Les libertez de la liesse,
Sans avoir soin du lendemain ;
Mais d'un hanap de main en main,
D'une trepignante cadance,
D'un rouër autour de la dance,

(1) Le texte original porte : *oute-soif.*
(2) Var. : *ô bon.* — (3) Var. : *entendre.*

De meutes de chiens par les bois,
De luths mariez à la vois,
D'un flux, d'un dé, d'une premiere,
D'une belle fleur printaniere,
D'une pucelle de quinze ans
Et de mille autres jeux plaisans,
Exercez la douce pratique
De la vertu Sybaritique (1).

Moy donques oysif, maintenant
Que la froidure est detenant,
D'une clere bride glacée,
L'humeur de fleuves amassée,
Ore que les ventz indontez
Tonnent par l'air de tous costez (2).
Ores que les douces gorgettes
Des Dauliennes (3) sont muettes;
Ores qu'au soir on ne voit plus
Dancer par les antres reclus
Les Pans avecques les Dryades,
Ny sur les rives les Naïades;

Que feroi-je en telle saison,
Sinon oyseux à la maison,

(1) Var. (*Contin. des amours*, 1555; Ed. coll. de 1560) :
Donner soulas à nostre vie
Qui bientost nous sera ravie.

(2) Ces six derniers vers sont remplacés, dans *la Contin. des Amours*, de 1555, par les deux suivants :
Ores que les vents outrageux
Demenent un bruit orageux.

(3) *Progne et Philomèle* (l'Hirondelle et le Rossignol). Cf. *Dict. de la Fable.*

En suivant l'oracle d'Homère,
Pres du feu faire bonne chere ?
Et souvent baigner mon cerveau
Dans la liqueur d'un vin nouveau,
Qui tousjours traîne pour compaigne
Ou la ro[s]tie ou la chastaigne ?
En ceste grande coupe d'or
Verse, page, et reverse encor ;
Il me plaist de noyer ma peine,
Au fond de ceste tasse pleine,
Et d'estrangler avec le vin
Mon soucy qui n'a point de fin,
Non plus que l'[e]ntraille immortelle
Que l'aigle horriblement (1) bourrelle (2),
Tant les attraitz d'un œil vainqueur
Le font renaistre dans mon cœur

Çà, page, donne ce Catulle,
Donne-moy Tibulle et Marulle,
Donne ma lyre et mon archet,
Depens-la tost de ce crochet;
Viste donc, afin que je chante,
Et que je charme, et que j'enchante (2)
Ce soing, que l'amour trop cruel
Fait mon hoste perpetuel.

O pere, ô Bacchus, je te prie,
Que ta sainte fureur me lie

(1) Var. : *Sans cesse.* — (2) *Bourrelle,* du verbe *bourreler,* tourmenter.
(3) Var. (*Contin. des amours*, 1555 ; Ed. coll. de 1560) : ***Afin que mes vers j'enchante.***

Dessoubz ton Thyrse, à celle fin,
O pere, que j'erre sans fin
Par tes montaignes reculées
Et par l'horreur de tes vallées.

Ce n'est pas moy, las! ce n'est pas,
Qui dedaigne suivre tes pas,
Et couvert de lierre, brere
Par la Thrace : Evan pourveu, pere,
Las! pourveu, pere, las! pourveu
Que ta flamme esteigne le feu
Qu'Amour, de ses rouges tenailles,
Me tournasse dans les [e]ntrailles.

FOLASTRIE VIII (1)

LE NUAGE OU L'YVRONGNE

Un soir, le jour de Sainct-Martin,
Thenot (2), au milieu du festin,
Ayant déjà mille verrées
D'un gozier large devorées,
Ayant gloutement avalé

(1) Réimpr. : *Les Muses gaillardes*, de 1609; *Les Muses folastres*, de 1611 ; *Cabinet satyrique*, 1618 et autres éd.

(2) Thenot, dont il est question ici, est la personnification de l'ivrogne. (Cf. Rabelais.) « Cette pièce, écrit Sainte-Beuve (*Poésie française du XVIe siècle*), a des points frappants de ressemblance avec plusieurs *Visions* de Saint-Amant, Theophile et autres poètes de cette école. »

Sans mascher maint jambon salé,
Ayant rongé mille saucisses,
Mille pastez tous pleins d'espices,
Ayant maint flacon rehumé,
Et mangé maint brezil (1) fumé,
Hors des mains lui coula sa coupe;
Puis, begayant devers la troupe,
Et d'un geste tout furieux
Tournant la prunelle des yeux,
Pour mieux digerer son vinage,
Sur le banc pencha son visage.

Ja, ja commençoit à ronfler,
A nariner, à renifler,
Quand deux flacons cheuz contre terre,
Pesle-mesle avecques un verre,
Vindrent reveiller à demy
Thenot sur le banc endormy,
Thenot donc, qui demy s'eveille,
Frottant son front et son oreille,
Et s'alongeant deux ou trois fois,
En sursault jetta ceste voix :

Il est jour, que dit l'Aloüette,
Non est non, non, dit la fillette ;
Ha là là là là là là là,
Je voy deçà, je voy delà,
Je voy mille bestes cornuës,
Mille marmotz dedans les nuës :

(1) *Brezil*, chair de bœuf séchée et fumée. (Cf. Monet.)

De l'une sort un grand t[au]reau,
Sur l'autre sautille un chevreau ;
L'une a les cornes d'un Satyre,
Et du ventre de l'autre tire
Un crocodile mille tours,

Je voy des villes et des tours,
J'en voy de rouges et de vertes,
Voy-les là ! je les voy couvertes
De sucres et de poix confis.
J'en voy de morts, j'en voy de vifs,
J'en voy, voyez les donc ! qui semblent
Aux blez qui soubz la bize tremble.

J'avise un camp de Nains armez,
J'en voy qui ne sont point formez,
Tronquez de cuisses et de jambes,
Et si ont les yeux comme flambes
Au creux de l'estoma[c] assis :
J'en voy cinquante, j'en voy six
Qui sont sans ventre, et si ont teste
Effroyable d'une grand' creste,

Voicy deux nuages tout plains
De Mores, qui n'ont point de mains
Ny de corps, et ont les visages
Semblables à des chats sauvages :
Les uns portent des pieds de chevre
Et les autres n'ont qu'une levre
Qui seule barbotte, et dedans
Ils n'ont ny machoires, ny dens.

J'en voy de barbus comme hermites,
Je voy les combats des Lapithes (1),
J'en voy tout herissez de peaux,
J'entr'avise mille troupeaux
De singes qui d'un tour de jouë
D'en hault aux hommes font la mouë.
Je voy, je voy parmi les flots,
D'une Baleine le grand dos,

Et ses espines qui paroissent,
Comme en l'eau deux roches qui croissent ;
Un y galope un grand destrier
Sans bride, selle ny estrier.
L'un talonne à peine une vache,
L'autre, dessus un asne, tâche
De vouloir jallir (2) d'un plein sault
Sur un qui manie un crapault.
L'un va tardif, l'autre galope,
L'un s'elance dessus la crope
D'un Centaure tout debridé ;
Et l'autre, d'un Geant guidé,
Portant au front une sonnette,
Par l'air chevauche à la genette (3) ;
L'un sur le dos se charge un veau,
L'autre en sa main tient un marteau ;

(1) *Lapithes*, peuples de Thessalie. Les noces de Pirithoüs, leur roi, occasionnèrent une sanglante guerre entre ces peuples et les Centaures. Ces derniers furent exterminés.

(2) Jaillir.

(3) *Aller à la genette*, avec les étriers fort courts, comme si l'on montait un genet ou cheval d'Espagne de petite taille.

L'un d'une mine renfrongnée
Arme son poin[g] d'une cougnée ;
L'un porte un dard, l'autre un trident,
Et l'autre un tison tout ardent.

Les uns sont montez sus des gruës,
Et les autres sus des tortuës
Vont à la chasse avec les Dieux ;
Je voy le bon Pere joyeux
Qui se transforme en cent nouvelles ;
J'en voy qui n'ont point de cervelles,
Et font un amas nompareil,
Pour vouloir battre le Soleil
Et pour l'enclorre en la caverne
Ou de Saint Patrice, ou d'Averne ;
Je voy sa Sœur qui le défend,
Je voy tout le ciel qui se fend,
Et la terre qui se crevace,
Et le chaos qui les menace.

Je voy cent mille Satyreaux,
Ayans les ergots de Chevreaux,
Faire peur à mille Naïades.
Je voy la dance des Dryades
Parmy les foretz trepigner,
Et maintenant se repeigner
Au fond des plus tiedes val[l]ées,
Ores a tresses avalées,
Ores gentement en un rond,
Ores à flocons sur le front,
Puis se baigner dans les fonteines.

Las ! ces nuës de grelle pleines
Me predisent que Jupiter
Se veut contre moy depiter :
Bré, bré, bré, bré ! voicy la foudre,
Craq, craq, [craq] ! n'oyez-vous decoudre
Le ventre d'un nuau ? J'ai veu,
J'ay veu, craq, craq ! j'ay veu le feu,
J'ay veu l'orage, et le Tonnerre,
Tout mort, me brise contre terre.

A tant, cest yvrongne Thenot,
De peur qu'il eut, ne dit plus mot,
Pensant vrayment que la tempeste
Luy avoit foudroyé la teste.

DITHYRAMBES

A LA

POMPE DU BOUC DE E. JODELLE

POËTE TRAGIQ (1)

Tout ravy d'esprit je forcene,
Une nouvelle fureur me mene

(1) Cette pièce est attribuée, par Claude Binet, à Bertrand Bergier (de Montembeuf, natif de Poitiers), mauvais poète dithyrambique auquel Joachim du Bellay et Antoine de Baïf adressèrent divers ouvrages et Ronsard dédia l'ode du 1er Livre des *Odes* de 1550

D'un saut de course dans les bois ;
Iach, ïach, j'oy la voi[x]
Des plus vineuses Thyades (1),
Je voy les folles Menades
Dans les antres trepigner,
Et de serpens se peigner.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach.

Je les oy,
Je les voy,
Comme au travers d'une nüe,
D'une cadance menuë,
Sans ordre, ny sans compas,
L[ai]sser chanceler leurs pas.
Je voy les se[c]rets mystiques
Des festes Trieteriques (2),
Et les Sylvains tout autour.
De maint tour
Cotissant (3) dessus la terre,
Tous herissez de lierre,

(Voy. notre *Introduction*, p. 28). Nous n'avons pas écarté ce poème obscur et fort médiocre, parce qu'il est à sa place dans l'édition originale du *Livret de Folastrie*, et ensuite parce que Ronsard eut peut-être quelque part à sa composition. Il n'a jamais été réimprimé que dans la deuxième version des *Meslanges* de 1554, où il figure sous le titre d'*Hymne de Bacchus*.

(1) Surnom des bacchantes.

(2) Orgies de Cérès et de Bacchus.

(3) *Cotissant* de *cotis*, meurtrir, froisser. Ici l'image est hardie le poète voulant montrer les sylvains, foulant, heurtant la terre de leurs pieds cornus.

Badiner, et plaisanter,
Et en voix d'asnes chanter :
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

Je voy, d'un œil assez trouble,
Une couple
De Satyres cornus, Chevrepiez et mi-bestes,
Qui soustiennent de leurs testes
Les yvres costez de Silene,
Talonnant à toute peine
Son asne musard, et le guide
D'une des mains sans licol ne sans bride,
Et de l'autre, à ses oreilles
Pend deux bouteilles,
Et puis il dit qu'on rie
Et qu'on crie :
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

Hoh ! je me trouble sous sa chanson,
Un horrible frisson
Court par mes veines quand j'oy brere
Ce vieil père,
Qui nourrit, après que Semele
Sentit la flame cruelle,
Le bon Bacchus Diphyen,
Devant l'antre Nyssien,
Du laict des tigresses :
Les Nymphes et les Déesses

Chantant autour de son bers (1)
Ces beaux vers :
Iach,ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

Evoé, Cryphien, je sens
M'embler l'esprit, et le sens
Sous une verve qui m'affolle,
Qui me joint à la carolle
Des plus gaillardes
Bandes montaignardes,
Et à l'avertineuse (2) trope
Des Mimallons, qui Rhodope
Foule d'un pie[d]barbare,
Où la Thrace se separe
En deux,
Du flot glacé de Hebre le neigeux.
Iach, ïach, Evoé,
Evoè, ïach, ïach!

Il me semble qu'une poussière
Offusque du jour la lumiere,
S'élevante par les chams
Sous le pie[d] des marchans.
Evoé, Pere, Satyre,

(1) *Bers*, ou *ber*, berceau. Vieux mots qui donna lieu à cet antique proverbe :

Ce qu'on apprend au ber
On le retient jusqu'au vers.

(Cf. Furetière : *Dict.*)

(2) *Avertineuse*, d'*avertin*, vertige. (Cf. Nicot, Monet, Oudin, etc.)

Protogone, Evastire.
Double-corne, Agnien,
Œil taureau, Martial, Evien,
Porte-lierre, Omadien, Triete (1),
Ta fureur me [j]ette
Hors de moy,
Je te voy, je te voy,
Voy-te-cy
Romp-soucy :

Mon cœur bouillonnant d'une rage,
Envole vers toy mon courage.
Je forcene, je demoniacle,
L'horrible vent de ton oracle,
J'entens l esprit de ce bon vin nouveau,
Me tempeste le cerveau.
Iach, ïach, Evoè,
Evoè, ïach, ïach!

Une frayeur par tout le corps
Me tient : mes genoux plus forts
A l'arriver de ce dieu tremblotent,
Et mes parolles sanglotent
Je ne sçay quels vers insensez.
Avancez, avancez, avancez
Ceste vendange nouvelle,
Voicy le fils de Semele!
Je le sens dessus mon cœur
S'asseoir comme un roy vainqueur,

(1) Surnoms divers de Bacchus.

J'oy les clairons tintinans,
Et les Ta[m]bourains tonnans,
J'oy autour de luy le buys
Caqueter par cent pertuis,
Le buys Phrygien, que l'entourée,
D'une [h]aleine mal-mesurée,
Enfle autour de ses Chatrez,
Je les voy tous penetrez
D'une rage insensée,
Et tous esperdus de pensée,
Chanter : Iach, Evoé,
Evoè, ïach, ïach !

Evan, Pere, ou je me trompe,
Ou je voy la pompe
D'un bouc aux cornes dorées,
De lierre decorées,
Et qui vrayment a le teint
Teint
De la couleur d'un Sylene,
Quant tout rouge il perd l'haleine
D'avoir d'un coup [v]uidé son flacon
Plein d'un vin tholozan (1) ou bien d'un vin gascon.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

Mais qui sont ces enthyrsez
Herissez
De cent feuilles de lierre,

(1) Toulousain.

Qui font rebondir la terre
De leurs pie[d]s, et de la teste
A ce Bouc font si grand'feste?
Chantant tout autour de luy
Ceste chanson bris'-ennuy:
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

Tout forcené à leur bruit je fremy;
J'entrevoy Baïf et Remy (1),
Colet (2), Janvier (3) et Vergesse (4) et Le Conte (5),
Paschal, Muret, (6) et Ronsard qui monte
Dessus le bouc, qui, de son gré,
Marche, à fin d'estre sacré
Aux pieds immortels de Jodelle,
Bouc, le seul prix de sa gloire éternelle,
Pour avoir d'une voix hardie
Renouvellé la tragédie,
Et déterré son honneur le plus beau
Qui vermoulu gisoit sous le tumbeau.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

(1) *Remy Belleau.*

(2) *Claude Collet*, auteur de quelques rares poésies et traducteur du IXe livre d'*Amadys de Gaule*. Voy. notre *Introduction*, p. 29.

(3) Nous n'avons rien trouvé sur ce personnage.

(4) *Nicolas Vergèce*. Voy. notre *Introduction*, p. 29.

(5) *Le Conte d'Alcinois*. C'est l'anagramme de Nicolas Denisot, poète et peintre du Mans.

(6) *Pierre Paschal* et *Marc-Antoine Muret*. Voy. notre *Introduction*, p. 29.

Hoh, Hoh! comme ceste Brigade
Me fait signe d'une gambade,
De m'aller mettre sous ton joug,
Pour ayder à pousser le bouc!

Mais, Pere, las! pardonne-moy, pardonne;
Assez et trop m'esperonne
Ta fureur sans cela,
Assez deçà et delà;
Je suy tes pas à la trace
Par les Indes et par la Thrace;
Ores d'un thyrse porte-lierre,
Faisant à tes tigres la guerre,
Ores avec tes Evantes (1),
Et tes Menades bien boivantes,
Redoublant à pleine voix,
Par les bois!
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

Maugré moi, Père, ta fureur,
Plein d'horreur,
M'y traîne, et ne voulant pas,
Maugré moi je sens mes pas
Qui me derobent mal sain,
Où Jodelle de sa main
Du bouc tenant la moustache,
Que poil à poil il arrache,
Et, de l'autre, non paresseuse,

(1) *Les Bacchantes.*

Haut élevant une coupe vineuse,
Te chante, ô Dieu bacchique!
Cest hymne dithyrambique:
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

Ha[ï]! avant Muses Thespiennes,
Ha[ï]! avant Nymphes Nyssiennes,
Rechantez-moy ce Pere Bromien (1);
Race flameuse du Saturnien
Qu'engendra la bonne Semele,
Enfant orné d'une perruque belle,
Et de gros yeux
Plus clers que les astres des Cieux:
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

Evoé! mes entrailles sonnent
Sous ses fureurs qui m'espoinçonnent
Et mon esprit, de ce dieu trop chargé,
Forcené, enragé;
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

Que l'on me donne ces clochettes
Et ses jazardes sonnettes;
Soit ma perruque décorée
D'une couronne couleuvrée:
Perruque lierre-porte,

(1) *Surnom de Bacchus.*

Que l'âme Thracienne emporte
Deçà, delà, dessus mon col.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé! ïach, ïach!

Il me plaist ores d'estre fol,
Et qu'à mes flancs les Edonides (1),
Par les montagnes les plus vuides,
D'un pi[e]d sacré tremblant
En un rond s'assemblant,
Frap[p]ent la terre, et de hurlées
Effroyent toutes les val[l]ées;
Le tallonneur de l'asne tard,
Bassar (2), Evan, redoublant d'autre part:
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

Il me plaist, comme tout espris
De ta fureur, ce jour gaigner le pris.
En haletant à grosse [h]alaine,
Faire poudrer sous mes pieds ceste plaine.

Çà! ce Thyrse et ceste Tiare,
C'est toy, Naxien, qui m'egare
Sur la cime de ce rocher:
Il me plaist d'acrocher
Mes ongles contre son escorce,

(1) Prêtresses de Bacchus, ainsi nommées du mont Edon, dans la Thrace, où elles célébraient leurs mystères.
(2) *Bassar* ou *Bassareus*, surnom de Bacchus.

Et, chevestré dessous ta douce force,
Aller devant ton Orgie inconnue,
La celebrant de voix a[i]guë,
Orgie, de toy, Pere,
Le Mystere,
Qu'un panier enclôt saintement,
Et que nul premierement
En vain oseroit toucher, sans estre
Ton prestre,
Ayant neuf fois devant ton simulacre
Enduré le sainct lavacre
De la fontaine verrée
Aux Muses sacrée.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

O Pere! où me guides-tu?
Devant ta vertu
Les bestes toutes troublées
Se baugent dans les va[l]lées:
Ny les oiseaux n'ont pouvoir de hacher,
Comme ils faisoyent, le vague, sans bruncher
Incontinent qu'ils te sentent:
Dessous leurs gouffres s'absentent
De l'Ocean les troupes escaillées,
Horriblement emerveillées,
De voir
La force de ton pouvoir.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

Par tout les Amours te suivent,
Et sans toy les Graces ne vivent,
La Force, la Jeunesse,
La bonne Liesse
Te suit.
Le Soucy te fuit,
Et la Vieillesse chenuë,
Plustost qu'une nuë
Devant Aquilon
Au gosier felon.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

Un chacun tu vas liant
Soubz ton Thyrse impatient :
Alme Denys, tu es vrayment à craindre,
Qui peut contraindre tout, et nul te peut contraindre
O Cuisse-né, Archete, Hymenien (1),
Bassare (2), Roy, Rustique, Euboulien,
Nyctelien (3), Trigone (4), Solitere,
Vengeur, Manie, Germe des Dieux et Pere
Nomien, Double, Hospitalier,
Beaucoup-forme, Premier, Dernier,
Lynean (5), Porte-Sceptre, Grandime,

(1) Surnoms de Bacchus.

(2) *Bassare*, de *Bassareus*, surnom de Bacchus, pris, selon certains auteurs, de Bassarus, bourg de Lydie où il avait un temple, ou, selon d'autres, d'une sorte de robe appelee *Bassa*[illegible] Bacchus portait dans ses voyages.

(3) *Nycteliens*, de *Nyctelies* ou *Nyctelis*, fêtes de Bacchus.

(4) Nourrice d'Esculape.

(5) *Solitere*, *Vengeur*, *Manie*, *Germe des Dieux*, *Nomien*, *Dou-*

Lyssien, Baleur, Bonime,
Nourri-vigne, Ayme-pampre. Enfant,
Gange (1) te vit triomphant,
Et la gemmeuse mer
Que le soleil vient allumer
De la première sagette
Qu'à son lever il nous jette ;
Bien te sentit la Terriere corte (2)
Des Geans, montaigne-porte,
Et bien, Mime te sentit,
Quand ta main Rethe abatit,
Et bien te sentit Penthée (3),
Qui meprisa ta feste inusitée,
Et bien les Nautonniers barbares,
Quand leurs mains avares
Te tromperent, toy beau,
Toy, dieu celé dessous un j[o]uvenceau.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

Que diray-je de ces Thebaines
Qui virent leurs toiles pleines
De vigne, et par la nuit
Elles jettan[t] un petit bruit,

ble, *Hospitalier*, etc., *Lenean*, *Porte-Sceptre*, *Grandime*, *Lyssien*, *Baleur*, *Bonime*, surnoms divers de Bacchus.

(1) Fleuve des Indes.

(2) Terrière cohorte.

(3) *Penthée*, fils d'Echion et d'Agave : il succéda à Cadmus, son grand-père maternel, au royaume de Thèbes. Les historiens de la fable prétendent qu'il fut massacré et mis en pièces par les bacchantes, dont il avait surpris les mystères.

Se virent, de corps denuées,
En chauve-souris muées ?
Quoy du soldart de Mysie (1) ?
Et de l'impieteux Acrisie (2),
Qui à la fin sentit bien ta puissance
Bien que puny d'une tarde vengeance ?

C'est toy qui flechis les rivieres,
Et les mers, tant soient-elles fieres :
Toy sainct, Toy grand, tu romps en deux
Les rochers vineux,
Et tu fais hors de leurs veines
Tressauter à val les fontaines
Douces de Nectar, et des Houx
Tu fais suinter le miel doux.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

Le Coutre (3) en voûte doublé
Te doit, et Cérès porte-blé ;
Les loys te doivent, et les villes,
Et les polices civiles.
La liberté, qui ayme mieux s'of[f]rir
A la mort qu'un tyran souf[f]rir,
Te doit, et te doit encore

(1) *Mysie*, contrée du Polopoonèse où était un Temple fameux dédié à Cérès. On y célébrait des fêtes dénommées les *Mysies*.
(2) Acrisius, roi d'Argos. Voy. *Dict. de la Fable.*
(3) *Coutre*, charrue. Certains auteurs en attribuent l'invention à Bacchus.

L'honneur, par qui les hauts dieux on decore.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

Par toy on ajoute, pareil,
Le pouvoir au conseil,
Et les Mimallons arrachans
Par les chams
Les veaux des tetins de leurs meres,
Comme feres (1),
D'un pie[d] vieillard vont roüant
Autour de Rhodope joüant.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

Mille chœurs de poëtes divins
Mille chantres et devins
Fremissent à ton honneur ;
Tu es à la vigne donneur
De sa grappe, et au pré
De son émail diapré.
Les rives par toy fleurissent,
Les blé par toy se herissent ;
O Alme Dieu,
En tout lieu
Tu ren[d]s compagnables
Les semences mal sortables.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

(1) De *fere*, bête sauvage. On dit aussi *Ferin*, du latin *Fera*

Tu repares d'une jeunesse,
La vieillesse
Des siecles fuyans par le monde;
Tu poises ceste masse ronde,
O Demon, et tu enserre
L'eau tout au rond de la terre.
Et au milieu du grand air fortement
Tu pens la terre justement.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach !

Par toy, chargés de ton nectar,
Rempans avec toy dans ton char,
Nous concevons des cieux
Les se[c]rets precieux,
Et bien que ne soyons qu'hommes,
Par toy demi-dieux nous sommes.
Iach, ïach, Evoé,
Evoé, ïach, ïach!

Je te saluë, ô Lychnite (1),
Je te saluë, ô l'elite
Des Dieux, et le Pere
A qui ce tout obtempere!
Dextre, vien[s] à ceux
Qui ne sont point paresseux

(1) Ici l'allusion est obscure. Les anciens désignaient sous le nom de *lychnite*, une espèce d'escarboucle qui se trouvait, croit-on, aux environs d'Orthosia et dans toute la Carie. L'auteur veut il démontrer que la gloire de Bacchus brille d'un tel éclat? Quoi qu'il en soit, l'image est médiocre.

De renouveler tes mysteres!
Amene les doubles Meres
Des Amours, et vien
Evien,
Œillader tes bons amis,
Avec ta compagne Themis,
Enclose des anciennes
Nymphes Coriciennes,
Et reçoy,
O Roy,
Le bouc ronge-vigne,
Qui trepigne
Sur ton autel
Immortel.
Iach, ïach, Evoé,
Evoè, ïach, ïach!

Viens donc, Pere, et me regarde
D'un bon œil, et pren[s] en garde
Moy, ton poëte Jodelle,
Et pour la gloire eternelle
De ma brave trag[e]die,
Reçoy ce vœu qu'humble je te dedie.

SONNETS (1)

I

Lance au bout d'or, qui sçais et poindre et oindre,
De qui jamais la roideur ne defaut,
Quand en c[h]amp clos, bras à bras, il me faut
Toutes les nuits au doux combat me joindre ;

Lance vraiment qui ne fus jamais moindre
A ton dernier qu'à ton premier assaut,
De qui le bout bravement dressé haut
Est tousjours prest de choquer et de poindre!

Sans toy le Monde un Chaos se feroit,
Nature manque inhabile seroit,
Sans tes combats d'acomplir ses offices.

Donq, si tu es l'instrument de bon heur
Par qui l'on vit, combien à ton honneur
Doit-on de vœux, combien de sacrifices?

(1) Ces deux sonnets, qui n'ont jamais été réimprimés dans les œuvres de Ronsard, et qu'on chercherait en vain dans ses éditions posthumes, ont été insérés par la suite, mais sans nom d'auteur, dans *les Muses folastres*, de 1611, ainsi qu'en diverses éditions du *Cabinet Satyrique*.

II

L. M. F.

Je te salue, ô vermeillette fente,
Qui vivement entre ces flancs reluis ;
Je te saluë, ô bienheuré pertuis
Qui ren[d]s ma vie heureusement contente.

C'est toi qui fais que plus ne me tourmente
L'archer volant qui causoit mes ennuis.
T'ayant tenu seulement quatre nuits
Je sens sa force en moi desjà plus lente.

O petit trou, trou mignard, trou velu
D'un poil folet mollement crespelu,
Qui, à ton gré, domptes les plus rebelles,

Tous verts galans dev[r]oient pour t'honorer
A beaux genoux te venir adorer
Tenant au poin[g] leurs flambantes chandelles.

TRADUCTION DE QUELQUES ÉPIGRAMMES GRECZ

A MARC-ANTOINE DE MURET

Du grec de Posidippe (1)

Ποίω τις βιότοιο τάμοι τρίβω;
εἴν ἀγόρᾶ μειῶ νείκεα.

Quel train de vie est-il bon que je suive,
Afin, Muret (2), qu'heureusement je vive ?
Dans les palais il n'y a que procès,
Noyses, debats et querelleux excès
Les maisons sont de mille soucis pleines,
Le labourage est tout rempli de peines,
Le matelot familier du labeur
Dessus les eaux pallit toujours de peur.
Celuy qui erre en un pays estrange,
S'il a du bien, il craint qu'on ne le mange;
D'estre indigent, c'est une grand' douleur,
Le mariage est comblé de malheur,

(1) Cette pièce a été réimprimée dans *le Boccage de Pierre Ronsard*, Paris, Vve Maurice de la Porte, 1554, fol. 53 r°. Elle est dédiée, dans cette édition, à Guy de Bruès. Ce texte figure en outre dans les éditions collectives des œuvres du poète publiées en 1560 (III, fol. 204 v°) et en 1584.

(2) Var. (*le Boccage*, 1554) : *Bruès*.

Et si l'on vid sans estre en mariage,
Seul et desert il faut user son âge;
Avoir enfans, n'avoir enfans aussi
Donne labeur, donne soing et souci.
La jeunesse est peu sage et mal-habile,
La vieillesse est languissante et debile
Ayant tousjours la mort devant les yeux.
Doncques, Muret (1), je croy qu'il vaudroit mieux
L'un de ces deux, ou bien jamais de n'estre
Ou de mourir si tost qu'on vient de naistre.

Du grec d'Anacreon (1)

Οὔ μοι μέλει τὰ Γύγαο,
τοῦ Σάρδεων ἄνακτος

Du grand Turc je n'ay souci
Ny de l'Empereur aussi,

(1) Var. (*le Boccage*, 1554) : *Bruès*.

(2) Cette pièce est la traduction des odes XV et XVII d'Anacréon, fondues en une seule. Elle reparut dans l'édition des *Meslanges de Pierre Ronsard*, donnée à Paris, par G. Corrozet, en 1555, fol 42 rº (1re version sous cette date), ainsi qu'en diverses éditions collectives, entre autres celle de 1560. (*Les Odes*, II, f. 182 rº.) Cette nouvelle version, qui diffère beaucoup de la première, est adressée à Remy Belleau. Nous en donnons, pour les curieux, le texte intégral tel que nous l'avons trouvé dans les *Meslanges* de 1555 :

ODE A VULCAIN

Du grand Turc je n'ai souci
Ny du grand Soudan aussi;
L'or n'esclave point ma vie,
Aux rois je ne porte envie.
J'ay soucy tant seulement
De parfumer cointement
Ma barbe, et qu'une couronne
De fleurs le chef m'environne,

L'or n'attire point ma vie;
Au Roys je ne porte envie.

J'ay souci tant seulement
D'oindre mon poil d'oignement;
J'ai souci qu'une couronne
De fleurs ma teste environne.

Le soir de ce jour me point,
Du demain je n'en ai point:
Qui (bons dieux) pourroit connoistre
Si un lendemain doit estre?

Vulcan en faveur de moy,
Je te pri', despesche-toy
De me tourner une tasse,
Qui de profondeur surpasse
Celle du vieillard Nestor;
Je ne veux qu'elle soit d'or,
Sans plus fay-la-moi de chesne,
Ou de lierre ou de fresne.
Et ne m'engrave dedans
Ces grands panaches pendans,
Plastrons, morions, ny armes :
Qu'ay-je soucy des allarmes,
Des assauts ni des combas?
Aussi ne m'y grave pas
Ni le soleil ni la lune,
Ni le jour ni la nuit brune,
Ni les astres radieux :
Eh! quel soin ai-je des cieux,
De leurs Ours, de leur Charrette,
D'Orion, ou de Boete?
Mais pein-moy, je te suppli,
D'une treille le repli
Non encore vendangée :
Peins une vigne chargée
De grappes et de raisins,
Peins-y des fouleurs de vins,
Peins-y Vénus et Cassandre,
Laisses de Bacchus espandre
Le lierre tout autour.
Peins y la Grâce et l'Amour,
Le nez et la rouge trongne
D'un Silene ou d'un yvrongne.

Le soin de ce jour me point;
Du demain je n'en ay point.
Et qui sauroit bien cognoistre
Si un lendemain doit estre?

Vulcan, fais-moi d'un art gent
Un creux gobelet d'argent,
Et de toute ta puissance,
Large, creuse lui la panse.

Et me fay, non point autour
Des estoilles le retour,
Ny la charrette celeste
Ny cet Orion moleste,

Mais bien un vignoble verd,
Mais un cep riant, couvert
D'une grappe toute pleine,
Avec Bacchus et Silene.

Du grec d'Anacreon (1)

Σώματα πολλὰ τρέφειν.

Veux-tu sçavoir quelle voye
L'homme à pauvreté convoye?

(1) Réimpr. : *Les Meslanges*, 1555 (2e éd.), fol. 55 r°. ; Ed. coll. de 1560, III, fol. 165 v°; Ed. coll. de 1584, p. 262.

Eslever trop de palais,
Et nourrir trop de valletz.

Du grec d'A[u]tomedon (1)

Εὐδαίμων πρῶτον μέν ὁ μη δενὶ
μηδὲν ὀφείλων.

Aux creanciers ne devoir rien,
Est par sus tous le premier bien ;
Le second, n'estre en mariage,
Et le tiers, vivre sans lignage.
Mais si un fol se veut lier
Sous Hymenée, il doit prier
Qu'après l'argent dessoubs la lame
Le jour mesme enterre sa femme.
Celuy qui cognoist bien ceci,
Vit sagement, et n'a souci
Des atomes, ni s'Epicure
Cherche du vuide en la nature.

Du grec d'A[u]tomedon (2)

Εἴ τις ἅπαξ γήμας.

L'homme une fois marié,
Qui lié

(1) Réimpr. : *Les Meslanges*, 1555 (2e éd.), fol. 55 v° ; Éd. coll. de 1560, III, fol. 165 v° ; Ed. coll. de 1584, p. 262.
(2) Réimpr. : Ed. coll. de 1560, III, fol. 165 v°.

Se revoit par mariage,
Par deux fois se vient ranger
Au danger,
Sauvé du premier naufrage.

Du grec d'Automedon (1)

Εἰκὼν ἡ Σέξτου μεγετᾶ.

L'image de Thomas (2) pourpense quelque chose,
Et Thomas au parquet se taist à bouche close ;
L'image est avocat à voir son parlant trait,
Et Thomas n'est sinon portrait de son portrait.

Du grec de Lucil (3)

Εἰ ταχὺς εἰς τὸ φαγεῖν.

Si tu es viste au souper,
Et à courir mal adestre,
Des pieds il te faut repaistre,
Et des levres galoper.

(1) Réimpr. : Ed. coll. de 1560, III, fol. 166 r°.; Ed. coll. de 1584, p. 263.

(2) On trouvera plus loin, p. 266, une Epitaphe du même personnage que nous n'avons pu identifier, mais qui ne saurait être, ainsi qu'on l'a dit par erreur, Thomas Sibilet, car celui-ci mourut en 1589 et l'épitaphe de Ronsard parut pour la premiere fois en 1555.

(3) Réimpr. : *Le Bocage*, etc., 1554, fol. 53 r°; Ed. coll. de 1560, III, fol. 204 v°; Ed. coll. de 1584, p. 264.

Du grec de Palladas (1)

Εἰ τὸ τρέφειν πώγωνα.

Si nourrir grand barbe au menton
Nous fait philosophes paroistre,
Un bouc barbasse pourroit estre
Par ce moyen quelque Platon.

Du grec d'Ammian (2)

Οἴει τὸν πώγωνα φρενῶν ποιητικὸν εἶναι.

Tu penses estre veu plus sage
Pour porter grand barbe au visage ;
Et pource, à l'entour de ta bouche
Tu nourris un grand chasse-mouche,
Si tu m'en crois jette-l'a bas ;
La grand'barbe n'engendre pas
Les sciences plus excellentes,
Mais des morpions et des lentes.

(1) Réimpr. : *Les Meslanges*, 1555 (2e éd.), fol. 55 v°; Ed. coll. de 1560, fol. 166 r°; Ed. coll. de 1584, p. 263.

(2) Reimpr. : *Le Boccage*, etc , 1554, fol. 53 v°; Ed. coll. de 1560, III, fol. 205 r°; Ed. coll. de 1584, p. 263.

Du grec de Nicarche (1)

Εἰς Ῥόδον εἰ τον πλοῦν ἔχοι τις.

Quelqu'un voulant à R[h]odes naviguer
Ainsi qu'entreprendre un si long navigage,
Pour s'enquerir s'il auroit bon voyage,
Il vint d'Olymp' le prestre interroguer.

Il luy respond : Monte dans un vaisseau
Qui soit tout vuide, et par l'hiver ne pousse,
Mais en esté, quand la saison est douce,
Hors de son port ton navire sur l'eau :

Si tu parfais ce que ma voix t'apprend,
A R[h]ode iras sur les flots de Neptune,
A seureté, j'enten[s] si de fortune
Quelque pirate en la mer ne te prend.

Du grec de Palladas (2)

Εἰπὲ, πόθεν σὺ μετρεῖς κόσμον.

Ayant un petit corps vestu
D'un si petit morceau de terre,
Pourquoy, trompeur, mesures-tu
Tout ce monde qui nous enserre ?

(1) Cette épigramme n'a été réimprimée dans aucune édition de Ronsard antérieure au XIXe siècle.

(2) Réimpr. : *Le Boccage*, etc., 1554, fol. 53 v°.; **Ed. coll. de** 1560, III, fol. 205 r°.

Mesure-toy premierement,
Et te cognois et te commande,
Et puis mesure entierement
Le ciel et la terre si grande.
Si mesurer tu n'as pouvoir
De ton corps la fangeuse ordure,
Comment pourras-tu bien sçavoir
De ce grand monde la mesure?

Du grec de Palladas (1)

Χρυσὲ πάτερ κολάκων.

O Mere des flatteurs, Richesse,
Fille du soin et de tristesse,
T'avoir est une grande peur
Et ne t'avoir, grande douleur.

Du grec de Nicarche (2)

Πορδὴ ἀποκτείνει πολλούς.

Le pet qui ne peut sortir
A maintz la mort fait sentir,
Et le pet de son chant donne

(1) Réimpr. : *Le Bocage*, etc., 1554, fol. 53 v°: Ed. coll. de 1560, III, fol. 205 v°.

(2) Cette épigramme n'a été réimprimée dans aucune édition de Ronsard antérieure au XIXe siècle.

La vie à mainte personne :
Si donc un pet est si fort
Qu'il sauve, ou donne la mort,
D'un pet la force est egale
A la puissance royale.

Du grec de Lucil (2)

Ῥύγχος ἔχων τοιοῦτον.

Ayant tel crochet de naseaux,
Fuy les fontaines et les eaux,
Et ne te mires en leur bord :
Si ton visage tu mirois,
Comme Narcisse tu mourrois,
Te haïssant jusqu'à la mort.

Du grec de Palladas (2)

Ἡ ῥὶς καὶ τορὸ ἐστὶ τόνδε σκάπτηρ.

Quand il te plaist bescher, Dimanche,
Ton grand nez te sert d'une tranche ;
Quand vendanger, d'un couteau tors ;
D'une trompette quand tu dors ;

(1) Réimpr. : *Les Meslanges*, etc., 1555 (2e éd.), fol. 56 r°; Ed. coll. de 1560, fol. 166 r°.

(2) Réimpr. : *Le Bocage*, etc., 1554, fol. 54 r°; Ed. coll. de 1560, III, fol. 205 v°; Ed. coll. de 1584, p. 264.

Aux nefs il sert d'ancre tortuë,
Aux laboureurs d'une charruë,
D'un haim (1) aux pescheurs mariniers,
Et de havet (2) aux cuisiniers :
Aux charpentiers de dolouëre (3),
Aux jardiniers de cerclouëre (4),
De besaguë (5) au fevre (6), et puis
De maillet pour frapper à l'huis.
Ainsi, Dimanche, en toutes sortes
Pour cent mestiers un nez tu portes.

Du grec de Posidippe (7)

Τίς, πόθεν ὁ πλάστης.

Qui et d'où est l'ouvrier ? Du Mans.
son nom ? Le Conte (8).
Et mais toy qui es-tu ? Le Temps

(1) *Hameçon.*
(2) Crochet. Vieux mot.
L'hôtel est seur mais on le cloue
Pour enseigne y mis un havet.
(Cf. VILLON.)
(3) *Dolouëre*, ou *doloire*, instrument tranchant long et aigu, qui sert à aplanir le bois.
(4) *Cerclouëre*, ou *sarcloir.*
(5) *Basague*, ou *besaigue*, outil de fer, taillant par les deux bouts, dont l'un est en « bec d'âne » et l'autre en ciseau.
(6) *Fevre*, ou *feuvre*, ouvrier, qui travaille le fer.
(7) Réimpr. : *Les Meslanges*, 1555 (2e éd.), fol. 56 r°.; Ed. coll. de 1560, III, fol. 166 r° ; Ed coll. de 1584, p. 263.
(8) *Le Conte d'Alcinois*, Nicolas Denisot.

qui tout surmonte.
Pourquoy sur les ergos vas-tu toujours coulant?
Pour montrer queje suis incessamment roulant.
Pourquoy te sont les pieds ornés de doubles ailes?
Affin de m'en voler comme vent dessus elles.
Pourquoy va ta main dextre un rasouër touchant?
Pour monstrer que je suis plus aigu qu'un trenchant.
Pourquoy dessus tes yeux voltige la crinière?
Pour estre pris devant et non par le derriere.
Et pourquoy chauve? Afin de ne me voir hapé,
Si dès le premier coup je ne fus atrapé.
Tel peint au naturel, le Conte me decœuvre,
Et pour toy sur ton huys a mis ce beau chef-d'œuvre.

Du même (1)

Ὁ φθόνος οἰκτισμοῦ κατὰ Πίνδαρον.

Trop plus que la misere est meilleure l'envie,
Ceux qui sont enviez ont une heureuse vie;
On a tousjours pitié de ces pauvres chetifs.
Puissé-je n'estre, ô Dieux! des grands ny des petits;
La mediocrité fait la personne heureuse,
Le haut degré d'hon[n]eur est chose dangereuse,
Et le trop bas estat traisne ordinairement
Par sa suite une injure et un meprisement.

(1) Réimpr. : *Le Boccage*, etc., 1554 fol. 52 v°; Ed. coll. de 1560, III, fol. 204 r°.

ODES NON IMPRIMÉES DANS LES ŒUVRES DE RONSARD (1)

I

Tu te mocques, jeune ribaude,
Si j'avois la teste aussi chaude
Que tu es chaude sous ta cotte,
Je n'aurois besoin de calotte,
Pas plus qu'à ton ventre il ne faut
De pelisson, tant il est chaud.

Tous les charbons ardens
Allument là-dedans
Le plus chaud de leur braise,
Un feu couvert en sort

(1) Les deux odes suivantes, qui ne figurent dans aucune des œuvres publiées par Ronsard et qu'on chercherait en vain dans les éditions posthumes du poète, ont été publiées pour la première fois dans *les Fleurs des plus excellents Poetes de ce Temps*. A Paris, par Nicolas et Pierre Bonfons, 1599, in-12, ff. 158 r° et 159 r° (et ensuite 1601). Elles étaient accompagnées de la mention : « Odes non encore imprimées. » Elles reparurent sous le titre de *Gaillardises* (IX et X) dans *les Muses Gaillardes* de 1609, ainsi que dans diverses éditions du *Cabinet Satyrique*, entre autres celles de 1618 et de 1666. Quoique fort vives, ces deux odes satyriques ne sont pas indignes de figurer parmi les œuvres du maître de la Pléiade. C'est ce qui nous engage à les réimprimer à la suite du *Livret de Folastries* de 1553.

Plus fumeux et plus fort
Que l'air d'une fournaise.

J'ay la teste froide et gelée
D'avoir ma cervelle escoulée
A ce limonier, par l'espace
De quatre ans, sans m'en savoir grâce,
Et luy voulant vaincre le cu,
Moy mesme je me suis vaincu.

Ainsi le fol sapeur
Au fondement trompeur
D'un boulevard s'arreste,
Quand le faix, tout soudain,
Esbranlé de sa main,
Luy escrase la teste.

Escoute, tu n'es qu'une sotte
De te mocquer de ma calotte.
C'est, Bure, afin que ma cervelle
Garde sa chaleur naturelle,
Et que mon doublé taffetas
La fasse devaler en bas.

L'estomach mieux en cuit
La viande et l'induit
Quand plus chaud il s'emure;
Or la concoction
Faite en perfection
Rend la santé meilleure.

De là le bon sang prend naissance ;
De là s'engendre la semence
Qui aux reins plus chaude s'arreste
Tant plus on a chaude la teste,
De là, le sperme coule après
Plus blanc, plus chaud, et plus espais.

Pren[s] l'un ou l'autre point,
Ou ne te mocque point
De me voir en la sorte,
Ou bien te ramentoy
Que pour l'amour de toy
Malgré moy je la porte.

II

A LA MESME

Contente toy d'un point,
Tu es, je n'en mens point
Trop chaude à la curée.
Un coup suffit la nuict :
L'ordinaire qui suit
Est tousjours de durée.

De reins foible je suis,
Relever je ne puis,
Un cheval de bon estre,
Qui du montoir se plaist,
Sans un nouveau surcroist,
Porte toujours son maistre.

Le nombre plus parfait
Du premier un se fait
Qui par soy se compose,
La très simple unité,
Loing de pluralité,
Conserve toute chose.

Le Monde sans pareil
Ne porte qu'un soleil,
Qu'une Mer, qu'une Terre,
Qu'une eau, qu'un ciel ardant :
Le nombre discordant
Est cause de la guerre.

Ma mignonne, croy moy,
Mon cas n'est pas mon doy :
Quand je puis, il me dresse (1),
Tant de fois pigeonner,
Enc..., r'enc.....,
Ce sont tours de jeunesse.

Mon cheveu blanchissant,
De mon cœur (2) va chassant
La force et le courage.
L'hyver n'est pas l'esté;
J'ay autresfois esté :
Tu seras de mon âge.

(1) Var. (*Cabinet Satyrique*) :
Quand je puis, je le dresse...
(2) Var. (*Cabinet Satyrique*) :
De mon v... va chassant.

Hier tu me bravas,
Couchée entre mes bras;
Je le confesse, Bure,
J'eusse esté bien marry
Au regne de Henry (1)
D'endurer telle injure.

Lorsqu'au printemps le sang
M'eschauffoit tout le flanc
A gaigner la victoire,
Bien dispos, je rompois
Huict ou neuf fois mon bois;
Maintenant il faut boire.

Ne ressemble au goulu
Qui son bien dissolu
Tout à la fois consomme;
Cil qui prend peu à peu
L'argent qui luy est deu,
Ne perd toute la somme.

Sois donc saoule de peu :
De peu l'homme est repeu;
Celuy qui sans mesure,
Le fait et le refait,
Mesnager il ne sçait
Le meilleur de Nature.

(1) Henri II.

Au lieu que l'inconstant
Jouvenceau le fait tant,
Trop chaud à la bataille,
Demeurons plus longtemps,
Qu'un de nos passetemps
Quatre des autres vaille !

Il faut se reposer,
Se taster, se baiser
D'un accord amiable,
Faire trefves et paix :
Souvent les petits mets
Font durer une table.

Ne fronce le sourcy,
Si tu le veux ainsy,
Bure, tu es servie.
Je veux, sans m'abuser,
En me jouant, user,
Et non perdre la vie (1).

(1) Ces trois dernières strophes ne se trouvent pas dans les éditions du *Cabinet Satyrique*.

LES GAYETEZ

Bien que nous reproduisions intégralement le texte des éditions citées, nous n'avons pas toujours suivi l'orthographe extrêmement variable des premiers éditeurs du poète. Notre choix étant etabli pour un grand nombre de pièces sur des ouvrages publiés de 1550 à 1560, nous avons unifié les formes diverses de certaines locutions. Ainsi les substantifs terminés, selon une méthode que ni le temps ni l'usage n'ont consacrée, en eus, *tels,* vieus, mieus, *et les mots à désinence verbale comme* mangés, contentés, *sont orthographiés ici,* vieux, mieux, mangez, contentez, *etc... Nous écrivons* Bacchus *et non* Bacus, luth, *pour* luc, *etc... Nous avons cru par ces dispositions faciliter la lecture d'un ouvrage destiné non point uniquement à des érudits et à des travailleurs, mais à un public peu familiarisé avec les variations de la langue du XVIe siècle.*

ÉPITRE A AMBROISE DE LA PORTE

PARISIEN (1)

En cependant que le pesteux (2) autonne
Tes citoyens l'un sur l'autre moissonne,
Et que Caron a les bras tout lassés
D'avoir déjà tant de Manes passés;
Icy fuyant ta ville perilleuse,
Je suis venu pres de Marne l'Ileuse,
Non guere loin d'où le cours de ses eaux
D'un bras fourchu presse les murs de Meaux;
Meaux, dont Bacchus songneux a pris la garde,
Et d'un bon œil ses collines regarde,
Riches de vin qui n'est point surmonté

(1) *Le Boccage de Pierre de Ronsard*, vendomois. Paris, Veuve Maurice de la Porte, 1554, fol. 7 r°. Cette pièce se trouve parmi les *Gayetez*, dans l'éd. coll. de 1584 (p. 257). Ambroise de la Porte, à qui cette pièce est adressée, était le frère aîné de Maurice, auteur des *Epithetes françoises*. Il mourut en 1555.

(2) Maurice de la Porte, dans ses *Epithetes françoises* (Paris, Gabriel Buon, 1571, in-8°), qualifie l'*Austre*, ou vent d'automne, de pesteux. C'est une image commune aux poètes du XVIe. (Cf. *Dict.* de Cotgrave: *Recherches italiennes et franç. d'Oudin.*) Ce mot est tombé en désuétude.

Du vin d'Aï en friande bonté ;
Non seulement Bacchus les favorise,
Mais sa compagne et le pasteur d'Amphryse (1),
L'une y faisant les épis blondoïer,
L'autre à foyson les herbes verdoïer.

Dès le matin que l'Aube safranée
A du beau jour la clarté ramenée,
Et dès midy jusqu'aux rayons couchans,
Tout égaré je me pers dans les chams,
A humer l'air, à voir les belles prées,
A contempler les colines pamprées,
A voir de loin la charge des pommiers
Presque rompus de leurs fruits Autonniers,
A repousser sur l'herbe verdelette
A tour de bras l'éteuf d'une palette,
A voir couler sur Marne les bateaux,
A me cacher dans le jonc des îleaux.
Ore je suis quelque lievre à la trace,
Or' la perdris je couvre à la tirace,
Or' d'une ligne apâtant l'hameçon,
Loin haut de l'eau j'enleve le poisson ;
Or' dans les trous d'une île tortueuse
Je va cherchant l'ecrevisse cancreuse,
Or' je me baigne, ou couché sur les bors,
Sans y penser à l'envers je m'endors.
Puis reveillé, ma guitterre je touche,
Et m'adossant contre une vieille souche,

(1) Apollon. On prétend qu'il avait gardé les troupeaux du roi Admète, en Thessalie. (Voy. Virgile : *Géorgiques*, l. III, v. 1 et 2.)

Je dis les vers que Tityre chantoit
Quand près d'Auguste encores il n'estoit,
Et qu'il pleuroit au mantoüan rivage,
Dejà barbu, son desert héritage.
Ainsi jadis Alexandre le blond,
Le beau Pâris, apuyé sur un tronc,
Harpoit, alors qu'il vit parmy les nües,
Venir à lui les trois Deesses nües ;
Devant les trois, Mercure le premier
Partissoit (1) l'air de son pied talonnier,
Ayant es mains la pomme d'or saisie,
Le commun mal d'Europe et de l'Asie.

Mais d'autant plus que poëte, j'aime mieux
Le bon Bacchus que tous les autres Dieux,
Sur tous plaisirs la vendange m'agrée.
A voir tomber cette manne pourprée,
Qu'à pie[d]s dechaux un gacheur fait couler
Dedans la cuve à force de fouler.
Sur les cousteaux marche d'ordre une troupe ;
L'un les raisins d'une serpette coupe,
L'autre les porte en sa hotte au pressoüer,
L'un tout autour du pivot fait rouër
La viz qui geint, l'autre le marc asserre
En un monceau et d'ais pressés le serre ;
L'un met à l'anche un panier attaché,
L'autre reçoit le pepin ecaché,
L'un tient le mui, l'autre le vin entonne,
Un bruit se fait, le pressoüer en resonne.

(1) Partageait.

V[oi]là, la Porte, en quel plaisir je suis
Or, que ta ville epouvanté je fuis,
Or que l'autonne epanche son usure,
Et que la Livre (1) à juste pois mesure
La nuit egale avec les jours egaus,
Et que les jours ne sont ne froids ne chaus.
Quelque plaisir toutefois qui me tienne,
Faire ne puis qu'il ne me ressouvienne
De ton Paris, et que tousjours escrit
Ce grand Paris ne soit en mon esprit,
Et te promets qu'aussi tost que la Bise
Hors de son Bois aura la fueille mise,
Faisant des prés la verte robe choir,
Que d'un pie[d] prompt je courray pour revoir
Mes compagnons et mes livres, que j'aime
Beaucoup plus qu'eux, que toi, ne que moi-mesme.

LE FRESLON (2)

A REMY BELLEAU

Qui ne te chanteroit, freslon
De qui le piquant aiguillon
Releva l'asne de Silene,

(1) *La Balance*, signe du Zodiaque, à l'époque de l'équinoxe d'automne.

(2) *Le Boccage*, etc., 1554, fol. 29 v°. Réimpr. parmi les *Gayetez* dans l'Ed. collective de 1584 (p. 259).

Quand les Indois parmy la plaine,
Au milieu des sanglans combas,
Le firent tresbucher à bas ?
Lors bien peu luy eust servy d'estre
De Bacchus gouverneur et prestre,
Que pris, ne l'eussent fait mourrir,
Sans toy qui le vins secourir.

Desjà la troupe des Mènades,
Des Mimallons et des Thyades
Tournoit le dos, et de Bacchus
Ja desjà les souldars vaincus
Jettoient leurs lances enthyrsées
Et leurs armeures hérissées
De peaux de lynces, et leur Roi
Desjà fuyoit en desarroi,
Quand Jupiter eut souvenance
Qu'il estoit né de sa semence.

Pour aider son fils p[e]ureux,
Il fit sortir d'un chesne creux,
De freslons une fiere bande,
Et les irritant leur commande
De piquer la bouche et les yeus
Des nuds Indois victorieux.
A peine eut dit qu'une grand'nue
De poignans freslons est venue
Se deborder toute à la fois
De sur la face des Indois,
Qui plus fort qu'un gresleux orage,
De coups martela leur visage.

Là, sur tous un freslon estoit
Qui brave par l'air se portoit
Sur quatre grand's ailes dorées;
En maintes lames colorées
Son dos luisoit par la moitié ;
Luy courageux, ayant pitié
De voir au milieu de la guerre
Silene et son asne par terre,
Piqua cest asne dans le flanc
Quatre ou cinq coups jusques au sang.
L'asne, qui soudain se reveille,
Dessous le vieillard fit merveille
De si bien mordre à coups de dens,
Ruant des pieds, que le dedans
Des plus espesses embuscades
Ouvrit en deux de ses ruades,
Tellement que luy seul tourna
En fuite l'Indois, et donna
A Bacchus qui fuyoit la gloire
Et le butin de la victoire.

Lors Bacchus en lieu du bienfait
Que les freslons luy avoient fait,
Leur ordonna pour recompense
D'avoir à tout jamais puissance
Sur les vignes et de manger
Les raisins prests à vendanger,
Et boire du moust dans la tonne
En bourdonnant, lorque l'Autonne
Amasse des cout[e]aux voisins

Dedans le pressouër les raisins,
Et que le vin nouveau s'ecoule
Du pied du gacheur qui le foule. —
Or vivez, bien heureux freslons ;
Tousjours de moy vos aiguillons
Et de Belleau soient loing, à l'heure
Que la vendange sera meure ;
Et rien ne murmurez sinon
Par l'air que de Belleau le nom,
Nom qui seroit beaucoup plus di[g]ne
D'estre dit par la voix d'un C[y]gne.

L'ALOUETTE (1)

Hé! Dieu ! que je porte d'envie
Aux felicités de la vie,
Alouëtte, qui de l'amour
Caquettes dès le poinct du jour,
Lorsque des aisles tu secoues
La rousée quand tu te joues!

Devant que Phœbus soit levé,
Tu enleves ton corps lavé

(1) *Nouvelle Continuation des Amours de Pierre de Ronsard*, Paris, Vincent Sertenas, 1556, fol. 19 v°. Réimpr. parmi les *Gayetez* dans l'Ed. collective de 1584 (p. 258).

Pour l'essuyer près de la nue,
Tremoussant d'une aile menue;
En te sourdant à petits bons,
Tu dis en l'air de si doux sons
Composez de ta tirelire(1),
Qu'il n'est amant qui ne desire,
Comme toy devenir oyseau
Pour degoiser un chant si beau :
Puis quand tu t'es bien eslevée,
Tu tombes, comme une fusée
Qu'une jeune pucelle au soir
De sa quenouille laisse choir,
Quand au fouyer (2) elle som[m]eille,
Penchant à front baissé l'oreille ;

Ou bien quand en filant le jour
Voit celuy qui luy fait l'amour
Venir près d'elle à l'impourveue,
De honte elle abaisse la veue
Et son tors fuseau delié,
Loing de sa main tombe à son pié.
Ainsi tu fonds, mon Alouëtte,
Ma doucelette mignonnette,
Alouëtte que j'ayme mieux
Que tous oiseaux qui sont aux Cieux.

Tu vis sans offenser personne :
Ton bec innocent ne moissonne

(1) Mot imitatif. On dit le *tirelire* de l'alouette.
(2) *Foyer.*

Le froment, comme ces oiseaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le bled rongent en herbe,
Ou soit qu'ils l'égrainent en gerbe;
Mais tu vis par les sillons vers
De petits fourmis et de vers;
Ou d'une mouche ou d'une achée (1)
Tu portes aux tiens la bechée,
Ou d'une chenille qui sort
Des fueilles quand l'hyver est mort.

Et pource à grand tort les Poëtes
Ont mal feint que vous Aloüettes
Avez vostre pere hay
Jadis jusqu'à l'avoir trahy,
Coupant de sa teste Royale
La blonde perruque fatale,
Dans laquelle un crin d'or portoit
En qui toute sa force estoit.
Mais quoy! vous n'estes pas seulettes
A qui les mensongers poëtes
Ont fait grand tort; dedans le bois
Le Rossignol à haute voix,
Caché dessous quelque verdure,
Se plainct d'eux, et leur dict injure.
Si fait bien l'Arondelle aussi
Quand elle chante son cossi (2).
Ne laissez pas pourtant de dire

(1) *Ver.*
(2) Mot imitatif.

Mieux que devant la tirelire,
Et faites crever par despit
Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.

Ne laissez pour cela de vivre
Joyeusement, et de poursuivre,
A chaque retour du printemps,
Vos accoustumez passetemps.
Ainsi jamais la main pillarde
D'une pastourelle mignarde,
Parmi les sillons espiant
Vostre nouveau nid pepiant,
Quand vous chantez ne le derobe
Dedans les replis de sa robe,
Et ne l'emporte en sa maison
Pour l'enfermer dans la prison
Que ses mains, de branches tortisses (1),
Ont faites et de jong et d'eclisses (2).

(1) *Tortisse*, de *tortir*, tresser.
(2) Var. (éd. collective de 1560, III f. 33 v°) :

Dedans les repliz de sa robbe
Et ne l'emporte en sa maison,
Pour l'enfermer dans la prison
D'une cage que ses mains blanches
Ont baty de petites branches,
Lorsqu'oisive au pres d'un buisson
Elle degoise sa chanson.

LES BACCHANALES

OU LE FOLASTRISSIME VOYAGE D'HERCUEIL, PRÈS PARIS, DÉDIÉ A LA JOYEUSE TROUPPE DE SES COMPAIGNONS, FAIT L'AN 1549 (1).

Amis, avant que l'Aurore
Recolore
D'un bigarrement les cieux,
Il fault rompre la paresse
Qui vous presse
Les paupieres sur les yeux.

Dormez donc or' que la Lune
La nuict brune
Traisne de ses noirs chevaux;
Dormez donc cependant qu'elle
Emmielle
Le plus amer de voz maux...

Dormez donc, dormez encores
Ores, ores

(1) *Les Amours de P. de Ronsard, Vandomoys, Ensemble le cinquiesme* [livre] *de ses odes,* Paris, Veuve Maurice de la Porte, 1552 (p. 214). Cette pièce a été réimprimée dans *le Cinquiesme livre des odes de Pierre de Ronsard,* etc. Paris, Veuve Maurice de la Porte, 1553 (p. 126). Elle se voit encore sous ce titre, *le Voyage d'Hercueil,* mais diminuée d'un certain nombre de strophes dans la plupart des éditions collectives de 1560 à 1584, ainsi que dans les réimpressions posthumes du poète.

Que tout languist en sejour,
Sillez d'une nüe obscure
L'ouverture
De vos yeux jusques au jour.

Io (1), j'entens la brigade,
J'oy l'aubade
De nos compaings enjouez
Qui poùr nous esveiller sonnent
Et entonnent
Leurs chalumeaux enrouez.

J'entr'oy (2) desja la Guiterre,
J'oy la terre
Retrepigner durement
Dessoubz la libre cadence
De leur dance
Qui se suit follastrement...

Sus Abel (3), ouvre la porte (4),
Et qu'on porte
Devant ce troupeau divin,

(1) *Io* se prononce ici *I-o.*
(2) De *entr-ouïr,* entendre.
(3) *Abel de la Harteloire.*
(4) Var. (éd. coll. de 1578) :

Corydon ouvre la porte,
Qu'on leur porte
Dès la pointe du matin
Jambons, pastez et saucisses,
Sacrifices
Qu'on doit immoler au vin.

Maint flacon, mainte gargouille,
Mainte andouille,
Eperon à picquer vin.

Dieu gard la sçavante trope,
Calliope
Grave au Ciel vostre renom,
Bellay, Baïf, et encores
Toy qui dores
La France en l'or de ton nom (1)!

Le long des ondes sacrées,
Par les prées,
Ombragez des saules verds,
A l'envi des eaux jazardes,
Trepillardes (2),
Vous chanterez mille vers.

Ou bien levant la pensée
Elancée
D'une ardeur qui vauldra mieux,
Vous redirez quelles choses
Furent closes
Dans le Chaos ocieux.

Vous direz le chaud, les glaces,
Quelles places
Phebus ne daigne allumer,

(1) Daurat.
(2) Bondissantes.

Et pourquoy les jours s'allongent,
Et se plongent
Plus vagues dedans la mer.

Mais moy, dont la basse idée
N'est guindée
Dessus un cable si hault,
Qui ne permet que mon âme
Se renflamme
De l'ardeur d'un feu si chault,

En lieu de telles merveilles,
Deux bouteilles
Je prendray sur mes rougnons,
Et ce Hanap à double anse,
Dont la panse
Fait bruncher (1) mes compaignons.

Voyez Urvoy (2) qui enserre
De lierre
Un flacon gros de vin blanc,
Lequel porté sur l'espaulle
D'une gaulle,
Luy pendille jusqu'au flanc !

Je voy derriere Peccate (3),

(1) *Bruncher* ou *broncher*, renverser. Le texte de l'Ed. coll. de 1560 porte : *Sert d'oracle aux compaignons*.
(2) *René d'Urvoy*.
(3) *Julien Peccate*, qu'il ne faut pas confondre ici avec Guy Pacate

Qui se haste,
De l'espuiser jusqu'au fond ;
Mais Urvoy qui s'en courrouce
Luy repousse
Le flacon contre le front.

A veoir de celuy la mine
Qui chemine,
Seul parlant à basse voix,
Et à voir aussy la moüe
De sa joüe
C'est le conte d'Alcinoys (1).

Je le voy comme il galloppe
Par la troppe (2)
Un grand asne sans licol :
Je le voy comme il le flatte
Et luy gratte
Les oreilles et le col.

Ainsi les pasteurs de Troye,
Par la voye,
Guidoyent Silene monté,
Portant les loix de sa feste
Et sa teste
Qui luy panchoit d'un costé.

(ou Pecate), prieur de Sougé. Ronsard lui adressa une des odes de l'édition de 1550. Plus tard il dédia la même pièce, corrigée et augmentée d'une strophe, à Guillaume des Autels.

(1) *Nicolas Denisot.*

(2) *Troupe.*

Abel (1) le suit à la trace,
Qui ramasse
Ses flacons tombez à bas,
Et les fleurs que son oreille,
Qui sommeille,
Laise choir à chaque pas.

Ores cet Abel le touche,
Or la bouche
Il lui ouvre, ore dedans
Met ses doigtz, puis les retire,
Et pour rire
Ils se rechignent des dents.

Io voyci Harteloyre (2)
Dont la gloire
Monte au Ciel d'un roide vol.
Et Latan (3) qui l'accompaigne,
Mais qui daigne
Contrefaire un jour le fol.

Des Mireurs (4) seul nous regarde
Et prend garde
D'un œil experimenté,
Que tel desbaux (5) ne nous trompe

(1 et 2) *Abel de la Harteloire.* Var. (Ed. de 1578) : *Jamyn...* (Ed. de 1584) : *Vigneau...*

(3) *Latan*, condisciple et ami de Ronsard. Les documents font complètement défaut sur ce personnage.

(4) *Pierre des Mireurs.*

(5) *Desbaux,* débauche.

Et ne rompe
L'accord de nostre santé.

Voyci Lignery (1) qui pousse
De son poulce
Les nerfs du luth immortel;
Et Capel qui ne peult plaire
Au vulgaire
Ny le vulgaire à Capel.

Io, Io, troppe chere,
Quelle chere
Ce jour ameine pour nous.
Partons donc or que l'Aurore
Est encore
Dans les bras de son espoux.

Ores doncques que l'Aurore
Est encore
Dans les bras de son espoux,
Partons ains qu'elle flamboye,
Et qu'on voye
Son grand flambeau dessus nous.

S'il nous voit parmy la plaine,
A grand'peine
Les champs plaisants nous seront,
Tant l'ardente canicule

(1) *Lignery* ou *Desligneris*. Claude de Lignery.

Lui rebrusle
Les raiz (1) espars de son front.

Laissons au logis les femmes:
Par ces flammes
La Cyprienne eviton:
Ensemble la Paphienne
Et la chienne
Nous envoyroient chez Pluton (2).

Mais animons ces bouteilles,
Ces corbeilles
Achernons (3) de jambons gras,
De pastez, de pains d'espices,
De saucisses,
De boudins, de cervelas.

Chascun pre[n]ne son espée
Equipée
Pour se revenger le dos,
De peur qu'une fiere audace
Ne nous face
Les coulpables de Minos.

(1) *Rayons.*
(2) Var. (Ed. de 1584) :

Le chaud, le vin, Cytherée
Font l'entrée
Du grand portail de Pluton.

(3) *Achernons*, du verbe *acherner*, se nourrir de chair.

Gardons, amis, qu'on ne tombe
Dans la tombe,
Sejour aveugle et reclus.
Depuis qu'une fois la vie
Est ravie
Les Sœurs ne la filent plus.

Io, comme ces saulayes
Et ces hayes
Sentent l'humide fraischeur,
Et ces herbes et ces plaines,
Toutes pleines,
De rousoyante (1) blancheur!

Que ces rives escumeuses
Sont fumeuses
Au premier trait de Phebus!
Et ces fontainieres prées,
Diaprées,
De mille tapis herbus!

Io, que je voy de roses
Ja descloses
Dans l'Orient flamboyant;
A voir des nues diverses
Les traverses,
Voyci le jour ondoyant.

Voyci l'Aube safranée

(1) *Rousoyante*, qui provient de la rosée.

Qui ja née
Couvre d'œillets et de fleurs
Le ciel qui le jour desserre,
Et la terre
De rosées et de pleurs...

Debout donc, Aube sacrée,
Et recrée
De ton beau front ce trouppeau,
Qui pour toy pend à la gaule
De ce saule
D'un coq ayme-jour la peau.

Tire, Nymphe vagabonde,
Hors de l'onde,
Un Soleil qui ne soyt pas
Perruqué d'un feu qui jette
Sa sagette (1)
Trop ardentement à bas.

Ainsi Cephale amyable
Pitoyable
Soit tousjours à ton desir;
Ainsi puisses-tu sans cesse,
Ma Déesse,
Nüe entre ses bras gesir.

Quoy ! flamboyante courriere,
Ma priere

(1) *Flèche.*

Tu mets doncques à mespris ?
Aymer puisses-tu sans cesse
Tromperesse,
De Tithon les cheveux gris.

Vous qui avez la chair tendre,
Il faut prendre,
Pour garder vostre teint mol,
Un mouchoir picqué d'ouvrage,
Que la rage
Du chault n'arde (1) vostre col.

Armez de fueilles voz testes,
En cent crestes,
Et de peur d'empeschement,
Avallez bas la bottine
Marroquine,
Pour aller plus fraischement.

Evohé! Pere, il me semble
Que tout tremble
D'un branlement non pareil,
Et que je voy d'un œil trouble,
Le ciel double
Doubler un autre Soleil.

Evoé! donteur des Indes,

(1) Du verbe *ardoir* ou *arder*, brûler.
Justice tient, charité son cœur ard.
(Cf. Jean Marot : *Œuvres.*)

Que tu guindes
Nos cueurs bien hault, Eldean !
Tu luy dis quel sacrifice
Est propice
A ton autel Lenean (1).

Advienne qu'orné de vigne
Je trepigne
Tousjours vaillant Evohé !
Et que je dance sans cesse,
Par ta presse,
Au son du cor enroüé.

Tes couleuvres innocentes
Sont glissantes
Sur mon chef plein de leurs neudz,
Et ton Thyrse, lance forte,
Gay je porte
Par tes Thiases (2) vineux.

Parmy la barbare Thrace,
A la trace
Je suys tes pas desrobez
Le long des secrets rivages
Tout sauvages
De lierres recourbez.

(1) *Lénéan* ou plutôt *Léneen,* autel de Bacchus.
(2) *Danses des Bacchantes.*

Je voy Silene qui entre
Dans un antre ;
J'oy les bois esmerveillez ;
Je le voy sur l'herbe fraische
Comme il presche
Les satyres oreillez.

Evoé ! Denys (1) tempere
Thebain pere,
Tempere un peu mon erreur ;
Tempere un peu ma pensée
Insensée,
Du plaisir de ta fureur.

Ce n'est pas moy qui te taxe,
Roy de Naxe,
D'esjarter (2) le Thracien,
Ny d'avoir au chef la mitre,
Ny le titre
Du triompheur Indien.

Mais bien c'est moy qui te loüe
Et t'avoüe,
Pour un Dieu, d'avoir planté
L'heureuse vigne feconde
Dont le monde
Est si doulcement tenté.

(1) *Dionysos*, Bacchus.
(2) *Esjarter* ou *esjareter*, couper les jarrets.

Qui comme une aspre guerriere,
En arriere
Chasse, des hommes bien loing,
Non l'amour doulcement vaine,
Mais la peine,
Mais le travail et le soing.

Je voy cent bestes nouvelles,
Pleines d'ailes,
Sus nos testes revoler,
Et la main espouvantée
De Penthée
Qui en vain les suit par l'air.

Evan, que ta doulceur folle
Me raffolle
De vineux estourbillons (1) !
Je ne voy point d'autres bestes
Sur nos testes
Qu'un scadron (2) de papillons.

Leurs ailes de couleurs maintes
Sont depeintes,
Leur front en deux traitz se fend,
Et leur bouche bien petite
Contr'imite
Le muffle d'un elephant.

(1) *Tourbillons.*
(2) *Escadrons.*

Sus, amis, par ceste rive,
Que l'on suyve
L'ombre des aislez trouppeaux,
Qu'estourdis on les atterre
Contre terre,
A petits coups de chapeaux.

Lequel aura la victoire
Et la gloire
D'avoir conquis le plus beau,
Qui, tout doré, sert de guide,
Par le vuide,
A cet escadron nouveau ?

Lequel pendra de la beste
La conqueste
Pour trophée de bon heur ?
Celuy vrayment sera digne
Qu'un bel hymne
Dorat chante à son honneur.

Io, comme il prend la fuite !
Nostre suite
Ne le sçauroit offencer,
Si le plus gay de la troppe
Ne galoppe
Plus tost pour le devancer.

Ha ! je l'avoy sans sa voye
Qui ondoye

D'un voler bien peu certain,
Et sans l'erreur de son onde
Vagabonde
Qui se moquoit de ma main,

Et sans une vigne entorse
Qui la force
A soustraite de mes pas,
Et m'a fait prendre bedaine
Sur la plaine,
Adenté tout plat à bas.

Teleph' (1) sentist en la sorte
La main forte
Du Grec (2) qui le combattit,
Quand au milieu de la guerre,
Contre terre
Un cep tortu l'abbatit.

Io ! regardez derriere
La poudriere
Que Berger (3) escarte au vent.
Tant-il court à toute haleine,
Mettant peine
De l'affronter par devant.

(1) *Telephe*, fils d'Hercule et d'Augé.

(2) Achille, qui le combattit dans les plaines du Caïques et le blessa dangereusement.

(3) *Bertrand Bergier*. Voir : *Dithyrambe au Bouc de Jodelle*. (*Livret de Folastries* de 1553.)

Mais, voyez, voyez comme
Il l'assomme,
Mort sur la rive est[e]ndu,
Et comme l'aile et la teste
De la beste
Dans un saule il a pendu !

Jà (1) la despouille captive
Ceste rive
Honore, et ces saules verds,
Et jà leur escorce verte
Est couverte
Du long cerne de tels vers.

Je (2) Berger, plein de vitesse,
Par humblesse,
Aux Dieux chevrepieds j'appens
Ceste depouille conquise
Par moy prise
En l'âge de cinquante ans.

Pere, que ta verve doulce
Me repousse
En un doulx affollement,
Plus fort que devant ta rage,
Le courage
Me chato[u]ille doulcement.

De ces chesnes, goute à goute,
Bas desgoute

(1) *Déjà.* (2) *Moi Berger.*

Ce me semble le miel roux,
Et ces beaux ruisseaux qui roulent
Tous pleins coulent
De Nectar et de vin doulx.

Amis, qu'a teste, penchée,
Estanchée
Soit nostre soif là dedans:
Il fault que leur vin appaise
Cette braise
Qui cuit nos gouziers ardans.

Boyvons leurs ondes sucrées,
Consacrées
Au Dieu qui nous poingt le cueur;
Sondons leurs vagues profondes
Toutes blondes
D'une vineuse liqueur.

Que chascun de nous y entre
Jusqu'au ventre,
Jusqu'au dos, jusques au front.
Que chacun sonde et resonde
La doulce onde
Qui bat le plus creux du fond.

Voyez Urvoy qui s'eslance
Sur la pance,
Tout vestu dans le ruisseau,
Et voyez comme il barbouille,

En grenouille,
Dessoubs les vagues de l'eau !

Suivons le sainct trait humide
De ce guide;
Elançons nous comme luy,
Et lavons dans ceste rive,
En l'eau vive,
Pour tout jamais nostre ennuy.

Que l'homme est heureux de vivre,
S'il veut suivre
Ta folie, ô Cuisse-né (1),
Qui tes temples environnes,
Pour couronnes,
D'un verd pampre raisiné!

Sans toy je ne voudrois estre
Dieu, ne maistre
Des Indiens, ne sans toy
De Thebes Ogygienne,
Terre tienne,
Je ne voudrois estre Roy.

Sans toy, dis-je, race belle
De Semele,
Sans toy, dis-je, Nysean,
Sans toy, qui nos soings effaces
De tes tasses,
Pere Evien, Lyean.

(1) Surnom de Bacchus.

Mais laissons, trouppe gaillarde,
L'eau mignarde ;
Hastons plus menu le pas
Ceste chaleur aspre et grande
Nous commande
De ne nous arrester pas.

Sus ! conduisez d'une aubade
La brigade,
O vous, chantres honorez,
Qui tenez en ce bas estre
Vostre naistre
D'Apollon aux crins dorez !

Mon Dieu, que ceste musique
Angelique
Fiche mes esprits beans,
En ces menestriers qui sonnent
Et entonnent
Les saints cornez Idéans !

Que ces flustes, qui doulx chantent,
Me contentent
De leurs accords discordans !
Certes, la musique doulce
Seule pousse
De nos cœurs les soings mordans...

Io, je voy la vallée
Avalée

Entre deux tertres bossus,
Et le double arc, qui emmure
Le murmure
De deux ruisselets moussus.

C'est toy, Hercueil, qui encores
Portes ores
D'Hercule l'antique nom,
Qui consacra la memoire
De ta gloire
Aux labeurs de son renom.

Je salüe tes Dryades,
Tes Nayades,
Et leurs beaux antres cogneus,
Et de tes Satyres peres
Les repaires,
Et tes Faunes front-cornus.

Chascun ait la main armée
De ramée;
Chascun d'une gaye voix
Assourdisse les campaignes,
Les montaignes,
Les eaux, les prez et les bois.

Jà la cuisine allumée,
Sa fumée
Fait tressauter jusqu'aux cieux,
Et jà les tables dressées

Sont pressées
De repas delicieux.

Cela vrayment nous invite
D'aller viste,
Pour appaiser un petit
La furie vehemente
Qui tourmente
Nostre aboyant appetit.

Dessus nous pleuve une nüe
D'eau menüe,
Pleine de lis et de fleurs,
Qu'un lict de roses on face
Par la place,
Bigarré de cent couleurs.

Qu'on prodigue, qu'on repande
La viande
D'une liberale main,
Et les pasts (1) dont l'ancienne
Memphienne
Festoya le mol Romain.

Doulce rosée divine,
Angevine,
Bacchus sauve ta liqueur
L'amitié que je te porte
Est tant forte
Que je l'ay tousjours au cueur.

(1) Mangeaille.

Je veux que la tasse pleine
Se promeine
Tout autour de poing en poing,
Et veux qu'au fond d'elle on plonge
Ce qui ronge
Nos cerveaux d'un traistre soing.

Ores, amis, qu'on n'oublie
De l'amie
Le nom qui vos cœurs lia;
Qu'on vuide autant ceste coupe,
Chere troupe,
Que de lettres il y a !

Neuf fois, au nom de Cassandre,
Je vais prendre
Neuf fois du vin du flacon,
Afin de neuf fois le boire
En memoire
Des neuf lettres de son nom.

Io, qu'on boive, qu'on chante,
Qu'on enchante
La dent des soucis felons;
La Vieillesse larronnesse
Jà nous presse
Le derriere des talons.

Io, Garçon, verse encore,
Que j'honore

D'un sacrifice joyeux
Ceste belle onde verrée (1),
Consacrée
Au plus gay de tous les Dieux.

Que l'on charge toute pleine
La fontaine
De gros flacons surnouant;
Qu'en l'honneur de luy maint verre
My plein erre
Sus les vagues se roüant.

Evan, ta force divine
Ne domine
Les hommes tant seulement,
Elle estreint de toutes bestes
Toutes testes
D'une force egallement.

Voyez vous ceste grenouille
Qui gazouille
Yvre sur le hault de l'eau,
Tant l'odeur d'une bouteille
(Grand merveille)
Luy enchante le cerveau !

Comme elle, du vin surprise,
Est assise
Sur nos flacons entr'ouvers,

(1) *Claire.*

Comme sur l'un et sur l'autre
          Elle veautre
Son corps flottant à l'envers!

Mais tandis que ceste beste
          Nous arreste,
Io! compains, n'oyez vous
De Dorat la voix sucrée
          Qui recrée
Tout le Ciel d'un chant si doulx?...

Io! Io! qu'on s'avance;
          Il commence
Encore à former ses chants,
Celebrant en voix Romaine
          La fontaine
Et tous les Dieux de ces champs.

Prestons doncq à ses merveilles
          Nos oreilles :
L'ent[ho]usiasme Limousin
Ne luy permet de rien dire
          Sur sa lyre
Qui ne soit divin, divin.

Io! Io! quel doux style
          Se distile
Parmy ses nombres divers!
Nul miel tant ne me recrée

Que m'agrée
Le doulx nectar de ses vers.

Quand je l'entens, il me semble
Que l'on m'emble (1)
Mon esprit d'un rapt soudain,
Et que loing du peuple j'erre,
Soubs la terre,
Avec l'âme du Thebain,

Avecques l'ame d'Horace :
Telle grace
Se distile de son miel
Et de sa voix Limousine,
Vrayment digne
D'estre Serene du Ciel.

Ha! Vesper, brunette estoile,
Qui d'un voile
Partout embrunis les cieulx,
Las! en ma faveur encore
Ne decore
Sa grand'vouste de tes yeulx.

Tarde un peu, noire courriere,
Ta lumiere,
Pour ouyr plus longuement
La douceur de sa parole

(1) *M'enlève.*

Qui m'affole
D'un si gay chatouillement.

Quoy ! des astres la compaigne
Tu dedaigne
Mon prier, et sans sejour
Devant l'heure tu flamboyes
Et envoyes
Soubs les ondes nostre jour ?

Va, va, jalouse, chemine ;
Tu n'es digne,
Ny tes estoiles, d'ouyr
Une chanson si parfaicte,
Qui n'est faicte
Que pour les Dieux esjouir.

Doncques, puisque la nuit sombre,
Pleine d'ombre,
Vient les montaignes saisir,
Retournons, troupe gentille,
Dans la ville,
Demy-soûlez de plaisir.

Jamais l'homme, tant qu'il meure,
Ne demeure
Fortuné parfaictement ;
Tousjours avec la lyesse
La tristesse
Se mesle se[c]rettement.



ODES BACHIQUES ET SATYRIQUES

I (1)

A RENÉ D'ORADOUR

ABBÉ DE BEUS (2)

Le Tems, de toutes choses maistre,
Les saisons de l'an terminant,
Montre assez que rien ne peut estre
Longuement durable en son estre,
Sans se changer incontinant.

Ores l'[hy]ver brunit les cieux
D'un grand voile obscur emmuré ;
Ores il soufle audacieux,
Ores froid, ores pluvieux,
En son inconstance assuré ;

(1) Cette pièce, de même que les trois suivantes (odes I à IV), est extraite du premier recueil de ce genre publié par Ronsard sous ce titre : *Les Quatre premiers livres des Odes de Ronsard, Vendomois. Ensemble son Boccage.* A Paris, chez Guillaume Cavellart ; (sic) M. D. L. (1550), in-8. Elles ne se retrouvent dans aucune des éditions faites du vivant du poète, celui-ci les ayant retranchées de son œuvre.

(2) *Les Quatre prem. livres des Odes*, fol. 53 r° (l. II, ode 12).

Puis, quand il s'enfuit variable,
On revoit Zephyre arriver,
Amenant un ciel amiable,
Qui est beaucoup plus agreable
Après qu'on a senti l'[hy]ver.

Quand un souci triste et hideux,
Oradour, te viendroit saisir,
Ne t'effraies d'un ny de deux :
Car le tems seul en depit d'eux
Te rendra libre à ton plaisir.

Dessus ton luth pour eux ne cesse,
Si tu me crois, de raconter
Les passions de ta maistresse,
Et comme sa voix flateresse,
L'ame du corps te sçeut ôter.

De t'amie le nom aimé
Ores sur les eaux soit oüi,
Et ores par le bois ramé;
Qu'il n'y ait pré de fleur semé
Qui d'elle ne soit esjoui.

Aucunesfois, près du rivage,
Lentement couché sur le jonc,
Tu oyras dans le bois sauvage
La veuve tourtre (1) en son ramage,
Se lamenter dessus un tronc.

(1) *Tourtre*, tourterelle.

V[oy]là comment il faut casser
L'effort des ennuis odieux,
Et le soin du cueur effacer.
Incontinent tu dois passer
Les flots tant redoutés des dieux.

Apres la tourmente bien forte,
Le Nautonnier, dur au labeur,
Boit sur la proue et reconforte
Sa troupe languisante et morte,
Chassant leur miserable peur.

Compaignons, l'enduré tourment
Par le vin nous effacerons.
Sus, sus, vivons joieusement,
Après boire, plus aisement
La voile nous rehausserons.

II

A MACLOU DE LA HAYE

SUR LE TRAITÉ DE PAIX FAIT ENTRE LE ROI FRANÇOIS ET HENRI D'ANGLETERRE (1)

Il est maintenant tems de boire
Et d'un doux vin oblivieux,

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1550, fol. 79 r° (l. III, ode 4). Le poete fait allusion aux préliminaires de la paix

Faire assoupir en la memoire
Le soin de nostre aise envieux.
Que c'estoit chose deffendue
Auparavant de s'esjouir,
Ains que la paix nous fust rendue,
Et le repos pour en jouir.

Je dy, quand Mars armoit l'Espaigne
Contre les François indontez
Et ce peuple que la mer baigne
(Hors du monde) de tous costez;
L'Espaigne en piques violentes,
Furieuse et ce peuple ici,
Par ses fleches en l'air volantes,
A craindre grandement aussi.

Puis que la paix est revenue
Nous embellir de son sejour,
La joye en l'o[b]scur détenue
Doit à son rang sortir au jour.
Sus, page, en l'honneur des trois Graces,
Verse trois fois en ce pot neuf,
Et neuf fois en ces neuves tasses
En l'honneur des Sœurs qui sont neuf.

qui fut signée en 1546, et par laquelle Henri VIII s'engageait à rendre Boulogne dans huit ans, moyennant huit cent mille écus d'or. Maclou de la Haye, à qui cette pièce est dédiée, n'est autre que le poète des *Cinq blasons des cinq contentemens en Amour*. Il devint valet de chambre de Henri II. Ses œuvres ont été publiées à Paris, par Estienne Groulleau, en 1553, in-8. Nous croyons que son amitié avec Ronsard date du temps où il séjourna en Vendômois.

Ce lis et ces roses naïves
Sont ep[a]ndues lentement,
Je hay les mains qui sont oisives :
Qu'on se depesche vitement.
Là donq, amy de corde neuve
Ranime ton luth endormi :
Le luth avec le vin se treuve
Plus doux, s'il est mêlé parmi.

O quel Zephyre favorable
Portera ce folastre bruit
Dedans l'oreille inexorable
De Madelaine qui nous fuit ?
Le soin qui en l'âme s'engrave
Secoure aux vents ores tu dois;
C'est chose sage et vrayment grave
De faire le fol quelquefois.

III

CHANT DE FOLIE A BACCHUS (1)

Delaisse les peuples vaincus
Qui sont sous le lit de l'Aurore,
Et la ville qui, ô Bacchus,
Ceremonieuse t'adore.

(1) *Les Quatre prem. livres des Odes*, etc , 1550. Cf. partie intitulée : *le Bocage*, fol. 147 r° (ode non chiffrée).

De tes tigres tourne la bride,
En France, ou tu es invocqué,
Et par l'air ton chariot guide
Dessus en pompe collocqué.

Que ceste feste ne se face
Sans t'y trouver, Pere joieux,
C'est de ton nom la dedicace
Et le jour où l'on rit le mieux.

Voi-le ci, je le sen[s] venir,
Et mon cœur estonné ne peut
Sa grand' divinité tenir,
Tant elle l'agite et l'emeut.

Quels sont ces rochers où je vois
Leger d'esprit? Quel est ce fleuve,
Quels sont ces antres et ces bois,
Où seul, esgaré, je me treuve?

J'enten[s] le bruire des cimbales,
Et les champs sonner: Evohé!
J'oï la rage des Bacchanales
Et le son du cor enroué.

Icy le chancelant Silene,
Sus un asne tardif monté,
Les inconstans Satyres mene,
Qui le soustiennent d'un costé.

Qu'on boute du vin en la tasse,
Soumelier ! qu'on en verse tant
Qu'il se respande dans la place ;
Qu'on mange, qu'on boive d'autant !

Amoureux, menez vos aimées
Ballez et dansez sans sejour ;
Que les torches soient allumées
Jusques à la pointe du jour.

Sus, sus, mignons, aux confitures !
Le cotignac vous semble bon ;
Vous n'avez les dents assez dures
Pour faire peur à ce jambon.

Amis, à force de bien boire,
Repoussez de vous le souci ;
Que jamais plus n'en soit memoire,
Là doncques, faites tous ainsi.

Helas ! que c'est un doux tourment
Suivre ce dieu qui environne
Son chef de vigne et de sarment
En lieu de royale couronne.

IV

CONTRE LA JEUNESSE FRANÇOISE CORROMPUE (1)

Esperons-nous l'Italie estre prise,
Ou regaigner par meilleure entreprise,
D'un bras vindicatif,
Le serf butin de nos pertes si amples
Dont l'Espagnol a decoré ses temples
Dessous le roi captif!

Que telle gloire est loin de l'esperance,
Voyant (ô tems!) la jeunesse de France
A tout vice estre encline.
Outrecuidée en ses fautes se plaît,
Hait l'enseigneur, l'ignorante qu'elle est
De toute discipline !

Ny escrimer, combattre à la barriere,
De façonner poul[a]ins en la carriere,
Peu vertueuse n'ose;
Suit les putains, les naquets (2), les plaisans,

(1) *Les Quatre prem. livres des Odes*, 1550 (*le Bocage*), f. 152 r° (ode non chiffrée). Le poete fait sans doute allusion aux dernières campagnes du Piémont, en 1543-1544.

(2) *Naquet*, au sens propre, jeune garçon marqueur des jeux de paume ou bien jeune homme attaché à un seigneur. Au figuré, terme de mépris pour désigner un homme de peu de valeur.

Et lachement corrompt ses jeunes ans,
Sans oser plus grand'chose.

De telles gens Charles n'a pas donté
Naples, Venise, et Milan surmonté
Dessous son joug rebelle,
Mais d'un soudart brave, vaillant et fort,
Qui de soy-mesme alloit hastant sa mort
Par une plaie belle.

Le pigeon vient du pigeon, et la chievre
Nait de la chievre, et le lievre du lievre;
Le fils toujours rapporte
Le naturel des parens avec lui:
Quel peuple donc pourroit n[ai]stre aujourd'hui
De race si peu forte?

La fille, preste à marier, accorde
Trop librement sa chanson à la corde
D'un pouce curieux,
Et veut encor Petrarque retenir,
A fin que mieux ell'puisse entretenir
L'amant luxurieux.

Il n'y a rien que cet âge où nous sommes
N'ait corrompu ; il a gasté les hommes ;
Les noces sont pollues :
Des dieux vengeurs, sans honneurs et sans pris,
Les temples met l'Alleman à mepris
Par sectes dissolues.

V

A JA[C]QUES PELETIER, DU MANS

DES BEAUTÉS QU'IL VOUDROIT EN S'AMIE (1)

Quand je seroi si heureux de choisir
    Maistresse selon mon desir,
    Sçais-tu quelle je la prendroi
    Et à qui subjet me rendroi,
Pour la servir, constant, à son plaisir ?

L'âge non meur, mais verdelet encore,
    C'est l'âge seul qui me devore
    Le cueur, d'impatience atteint,
Noir je vueil l'œil et brun le teint,
Bien que l'œil vert toute la France adore.

J'aime la bouche imitante la rose
Au lent soleil de mai déclose;

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1550 (*le Bocage*), fol. 152 r° (ode non chiffrée). Cette pièce, la première sans aucun doute qu'ait produit le poète, avait paru précédemment, mais en 12 strophes au lieu de 13, et avec de grandes différences de texte, dans les *Œuvres poétiques de Jacques Peletier du Mans*. A Paris, de l'Impr. de Michel Vascosan, 1547. (Voir la réimpr. de cet ouvrage faite par les soins de M. Paul Laumonier, Paris, Revue de la Renaissance, 1904, pet. in-4.) Elle fut réimprimée, non sans variantes, dans *le Boccage* de 1554 (fol. 49 r°), ainsi que dans diverses éditions particulières ou collectives, entre autres celle de 1560 (II, fol. 89.)

Un petit tetin nouvelet
Qui se fait desjà rondelet,
Et sur l'ivoire elevé se repose ;

La taille droitte à la beauté pareille,
Et dessous la coife une oreille
Qui toute se montre dehors :
En cent façons les cheveux tors ;
La joue égale à l'Aurore vermeille ;

L'estomac plein ; la jambe de bon tour,
Pleine de chair tout à l'entour,
Que voulontiers on tâteroit,
Un sein qui les dieux tenteroit,
Le flanc haussé, la cuisse faite au tour ;

La dent d'ivoire, odorante l'[h]aleine,
A qui s'egaleroient à peine
Les doux parfums de la Sabée,
Ou toute l'odeur derobée
Que l'Arabie heureusement ameine ;

L'esprit naïf, et naïve la grace ;
La main lascive, ou qu'elle embrasse
L'amy en son giron couché,
Ou que son luth en soit touché,
Et une voix qui mesme son luth passe ;

Le pie[d] petit, la main longuette et belle,
Dontant tout cueur dur et rebelle,

En un ris qui, en decouvrant
Maint diamant, allat ouvrant
Le paradis [à] quiconque mourroit d'elle (1) ;

Qu'elle sceut par cueur tout cela qu'a chanté
Petrarque, en amour tant vanté,
Ou la Rose si bien descrite,
Et contre les femmes depite,
Par qui je fus, dès enfance, enchanté;

Quant au maintien, inconstant et volage
Folâtre et digne de tel âge,
Le regard errant çà et là ;
Un naturel avec cela
Qui plus que l'art miserable soulage,

Je ne voudroi avoir en ma puissance
A tous coups d'elle jouissance ;
Souvent le nier un petit
En amour donne l'appetit,
Et fait durer la longue obeissance.

D'elle le tems ne pourroit m'étranger,
N'autre amour, ne l'or étranger,
Ni à tout le bien qui arrive
De l'Orient à nostre rive
Je ne voudroi ma Brunette changer,

(1) Le texte porte : *Le paradis et* quiconque... La variante que nous avons adoptée appartient à l'édition du *Boeage* de 1557. Le texte de l'éd. collective de 1567 nous fournit ce vers :
Le beau sejour d'une grâce nouvelle.

Lorsque sa bouche à me baiser tendroit,
Ou qu'approcher ne la voudroit
Feignant la cruelle fachée,
Ou, quand en quelque coin cachée,
Sans l'aviser prendre au col me viendroit.

VI (1)

A MACÉE (2)

Ma petite nimfe Macée,
Plus blanche qu'ivoire taillé,
Que la neige es mont amassée,
Que sur le jonc le laict caillé,
Ton beau teint ressemble les lis
Avecque les roses cueillis.

Ton chef de soie et d'or de[cœ]uvre,
Où le ciel, des beautés donneur,
Employa sa peine et son œuvre,
Curieux de luy faire honneur ;

(1) Les 9 pièces suivantes (odes VI à XIV) sont extraites de la deuxième édition des *Quatre premiers livres des Odes* publiées à Paris, chez la veufve Maurice de la Porte, en 1555, in-8. Elles avaient paru déjà dans la première édition de 1550, mais elles offraient là un texte si incorrect que nous avons préféré cette nouvelle version à la leçon originale.

(2) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555, fol. 41 r° (l. II, ode).

Dé[cœ]uvre ton beau front aussi,
Heureux object de mon souci.

Plus belle que Venus tu marches ;
Plus que les siens tes yeux sont beaux,
Qui flambent sous deux noires arches
Comme deux celestes flambeaux,
D'où le brandon fut allumé
Qui tout le cueur m'a consumé.

Eh ! est-ce pas ton œil, Mignonne,
Qui dans son regard écarté
Les miens encore emprisonne,
Peu soucieux de liberté,
Et qui m'a derobé le cœur
Et seul de moi s'est fait vainqueur ?

Ennuy, plaisir, joie, tristesse,
De tous costés naissent de toy.
Hélas ! où fuis-tu ma Déesse !
Baise-moi et rebaise-moi ;
Vueilles au moins d'un seul baiser
Le feu de mon cœur apaiser.

Te voyant des belles la belle,
Tu me suces l'âme et le sang ;
Montre moy ta rose nouvelle,
Je di[s], mignarde, ton sein blanc,
Et tes deux rondelets tetons,
Qui s'enflent comme deux boutons.

Las ! puis que ta beauté meurtriere,
Ne me veut point faire merci
Et que, de jour en jour plus fiere,
Prends passe tems de mon souci,
Du moins un jour vois sur mon front
Combien de mors tes yeux me font.

VII

DU RETOUR DE MACLOU DE LA HA[Y]E

A SON PAGE (1)

Fay refraischir le vin, de sorte
Qu'il passe en froideur un glaçon,
Page, et que Marguerite apporte
Son luth pour dire une chanson :
Nous ballerons (2) tous trois au son ;
Et dis à Jane (3) qu'elle vienne,
Les cheveux tors, à la façon
D'une follastre Italienne.

Ne sens-tu que le jour se passe ?
Et tu ne te vas point hastant !
Qu'on verse du vin en ma tasse !

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555, fol. 42 v° (l. II, ode 11).

(2) *Danserons.*

(3) Var. Ed. des *Odes* de 1550 (f. 53). *Et di[s] à Cassandre.*

A qui le boirai-je d'autant ?
Pour ce jourd'hui je suis contant
Qu'un autre plus fol ne se treuve
Revoyant mon Maclou, que tant,
J'ai connu seur ami d'epreuve.

VIII

CONTRE DENISE, SORCIÈRE (1)

L'inimitié que je te porte
Passe celle, tant elle est forte,
Des agneaux et des lou[p]s,
Vieille sorciere dehontée
Que les bourreaux ont fouetée,
Te dehachant de cou[p]s (2).

Tirant après toi une presse
D'hommes et de femmes épesse,
Tu montrois nu le flanc,
Et montrois nu parmi la rue
L'estomac et l'epaule nue,
Rougissante de sang.

Mais la peine fut bien petite,
Si l'on balance ton merite :

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555, fol. 49 r° (l. II, ode 19).
(2) Var. (Ed. coll. de 1560) : *Te decoupant de coups.*

Le Ciel ne devoit pas
Pardonner à si lache teste,
Ains il devoist de sa tempeste
L'accravanter (1) à bas.

La Terre, mere encor' pleurante
Des Geans la mort violente,
Brulés du feu des cieux
[Te lachant de son ventre à peine]
T'engendra, vieille, pour la haine
Qu'elle portoit aux Dieux.

Tu sçais que vaut mixtionnée,
La drogue qui nous est donnée
Des païs chaleureux,
Et en quel mois, et quelles heures,
Les fleurs des femmes sont meilleures
Au breuvage amoureux.

Nulle herbe, soit-elle aux montaignes,
Ou soit venimeuse aux campaignes,
Tes yeux sorciers ne fuit,
Que tu as mille fois coupée
D'une serpe d'airain courbée,
Beant contre la nuict.

Le soir, quand la Lune fouëtte
Ses chevaux par la nuict muette,
Pleine de rage alors

(1) *Accravanter*, ou *agravanter*, briser, écraser, détruire.

Voilant ta furieuse teste
De la peau d'une etrange beste,
Tu t'élances dehors.

Au seul souffler de ton haleine,
Les chiens, effroyés, par la plaine,
Aiguisent leurs abois;
Les fleuves contremont reculent;
Les lou[p]s effroyablement hullent (1)
Apres toi par les bois.

A donc, par les lieux solitaires
Et par l'horreur des cimeteres
Ou tu hantes le plus,
Au son des vers que tu murmures,
Les corps palles tu desemmures
De leurs t[o]mbeaux reclus.

Vestant de l'un l'image vaine,
Tu viens effroyer d'une peine,
(Rebarbotant un sort)
Quelque veuve qui se tourmente,
Ou quelque mere qui lamente
Son seul heritier mort.

Tu fais que la lune enchantée
Marche par l'air toute argentée
Luy dardant d'icy bas
Telle couleur aux jouës palles,

(1) Ed. des *Odes* de 1550. Le texte de 1555 portait : *hurlent.*

Que le son de mille cimbales
Ne divertiroit pas.

Tu es la frayeur du village
Chacun, craignant ton sorcelage,
Te ferme sa maison,
Tremblant de peur que tu ne taches
L'un de ses bœufs, ou de ses vaches,
Du jus de ta poison.

J'ai veu souvent ton œil senestre,
Trois fois regardant de loin paistre
La guide du troupeau,
L'ensorceler de telle sorte
Que tost après je la vi[s] morte
Et les vers sur la peau.

Comme toi, Medée execrable
Fut bien quelquefois profitable
Ses venins ont servi,
Reverdissant d'Æson (1) l'ecorce;
Au contraire, tu m'as par force
Mon beau printems ravi.

(1) On connaît cette fable. Jason, au retour de l'expédition des Argonautes, touché de voir son père Eson accablé de vieillesse, pria Médée, sa nouvelle épouse, d'employer quelques-uns des secrets qu'elle possédait pour rajeunir son père et prolonger sa vie. Celle-ci parcourt diverses régions, y recueille des herbes de toutes sortes dont elle compose un breuvage, puis, ayant ouvert les veines d'Eson, y fait entrer la liqueur qu'elle vient de préparer. Le remède fit un tel effet que le vieillard vit sa barbe et ses cheveux noircir, reprit sa force et son embonpoint.

Dieux ! Si là haut, pitié demeure,
Pour recompense, qu'elle meure,
Et ses os diffamés,
Privés d'honneur de sepulture,
Soient des oiseaux goulus pasture
Et des chiens affamés.

IX

A CASSANDRE (1)

Ma petite col[o]mbelle,
Ma petite tout belle,
Mon petit œil, baisés-moy ;
D'une bouche toute pleine
De baisers, chassez la peine
De mon amoureux esmoy.

Quand je vous diray : Mignonne,
Approchez-vous, qu'on me donne
Neuf baisers tout à la fois,
Lors ne m'en baillez que trois (2),

Tel que Diane guerriere
Les donne à Phebus son frere,
Et l'Aurore à son vieillard ;

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555 fol. 51 r° (l. II, ode 21).

(2) Imité du 9e Baiser de Jean second.

Puis reculez vostre bouche,
Et bien loin, toute farouche,
Fuyez d'un pie[d] fretillard.

Comme un taureau par la prée
Court après son amourée,
Ainsi, tout plein de courroux,
Je courray fol apres vous.

Et, prise d'une main forte,
Vous tiendray de telle sorte,
Qu'un aigle l'oiseau tremblant.
Lors faisant de la doucette,
De me redonner le reste
Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante
Toute à mon col, attendante
(Tenant un peu l'œil baissé)
Pardon de m'avoir laissé :

Car, en lieu de six, adonques,
J'en demanderay plus qu'onques
Tout le ciel d'estoiles n'eut,
Plus que d'arenes poussée
Aux bors, quand l'eau courroussée
Contre les rives s'émeut.

X

A CASSANDRE (1)

O pucelle plus tendre
Qu'un beau bouton vermeil
Que le rosier engendre
Au lever du soleil,
Et se fait au matin
Tout l'honneur du jardin.

Plus fort que le lierre
Qui se grimpe à l'entour
Du chesne aimé, qu'il serre
Enlassé de maint tour,
Courbant ses bras epars
Sus luy de toutes pars,

Serrez mon col maistresse,
De vos deux bras pliés ;
D'un neud qui fort me presse
Doucement me liés ;
Un baiser mutuel
Nous soit perpetuel.

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555, fol. 51 v° (I, II, ode 22). Dans l'édition de 1550, cette pièce est intitulée : *A Elle-mesme.*

Ne le tems, ne l'envie
D'autre amour desirer,
Ne pourra point ma vie
De vos levres tirer ;
Ains serrés demourons,
Et baisant, nous mourrons.

Tous deux mors en mesme heure,
Voirrons le lac fangeux,
Et l'obscure demeure
De Pluton l'outrageux,
Et les champs ordonnés
Aux amants fortunés.

Amour par les fleurettes
Du printems eternel
Voirra nos amourettes
Sous le bois maternel ;
Là nous sçaurons combien
Les amans ont de bien.

Le long des belles pl[a]ines,
Et parmy les prez vers,
Les rives sonnent pleines
De maints accords divers ;
L'un joüe, et l'autre au son
Danse d'une chanson.

Là, le beau ciel dé[c]ueuvre
Tousjours un front benin,

Sur les fleurs la couleuvre
Ne vomist son venin,
Et tousjours les oiseaux
Chantent sur les rameaux ;

Tousjours les vens y sonnent
Je ne sçai quoy de doux,
Et les lauriers y donnent
Tousjours des ombres moux (1)
Tousjours les belles fleurs
Y gardent leurs couleurs.

Parmy le grand espace
De ce verger heureux,
Nous aurons tous deux place
Entre les amoureux,
Et comme eux sans souci,
Nous aimerons aussi.

Nulle Nimfe ancienne
Ne se dépitera,
Quand de la place sienne
Pour nous ell' s'otera,
Non celles dont les yeux
Prirent le cœur des Dieux.

(1) Le texte des *Odes* de 1550 nous fournit ce vers meilleur : *Petits ombrages moux*.

XI

PALINODIE A DENISE (1)

Telle fin maintenant soit mise
Que tu voudras au vers, Denise,
Qui malin a depité
Ton cœur, ou soit que tu le noyes
Que tu le rompes, ou l'envoies (2)
Au feu qu'il a merité.

La grande Cybele insensée
N'ebranle pas tant la pensée
De son ministre chastré,
Non Bacchus, non Phœbus ensemble,
Le cœur de son prestre, qui tremble
Dedans sa poitrine entré.

Comme l'ire, quand elle enflâme
De sa rage, le fond de l'âme,

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555, fol. 53 r° (l. II, ode 23).

(2) Dans l'éd. des *Odes* de 1550, cette pièce débute par ces cinq premiers vers :

Telle fin que tu voudras mettre
Au premier courroux de mon mètre
Contre toy iant irrité ;
Met-la luy, soit que tu le noies
Que tu le rompes ou l'envoyes.

Qui ne s'épouvante pas
Non d'un couteau, non d'un naufrage,
Non d'un tyran, non d'un orage
Que le ciel darde çà bas.

De chaque beste Promethée
A quelque partie adjoustée
Dans l'homme, et, d'art curieux,
D'un doux aigneau fit son visage,
Trempant son cœur dedans la rage
D'un roux lion furieux.

Tousjours l'ire cause la guerre,
Et seule a renversé par terre
Le mur Amfionien,
Voire et fit qu'après dix ans Troie,
Hector ja tué, fut la proie
Du grand Roi Mycenien.

Jamais l'humaine conjecture
N'a preveu la chose future
Et l'œil trop ardent de voir
Le temps futur, qui ne nous touche,
En son avis demeure louche
Qui le futur pourroit sçavoir.

Las! si j'eusse preveu la peine
Dont maintenant ma vie est pleine,
Je n'eusse jamais laché
Une ode d'erreur si tachée,

De laquelle, t'ayant fachée,
    Moi-mesme je suis faché.

Ores, ores, je voy ma faute;
Je connois combien elle est haute,
    Et je tens les mains afin
Que ta sorcelière science,
Dont tu as telle experience,
    Ne mette mes jours à fin.

Je te suppli', par Proserpine
(De Pluton la douce rapine),
    Que co[u]rroucer il ne faut,
Et par tes livres qui emeuvent
Les astres laches, et les peuvent
    Faire devaler d'en haut.

Reçoy mes miserables larmes
Et me delie de tes charmes,
    Epouventable labeur.
Détourne ton rouët, Prestresse,
Dechante les vers qui sans cesse
M'accablent d'une grand'peur.

Le Roi Telephe de Mysie,
Peut bien flechir la fantasie
    D'Achil' à le secourir,
Quand sa grand'lance pelienne
En la mesme playe ancienne
    Repassa pour le guarir.

D'Ulysse la peineuse troupe
Reboivant de Circe la coupe,
Laissa des porcs le troupeau,
Et luy rougit dedans la face
L'honneur, et la premiere grace
De son visage plus beau.

Assez et trop, helas ! j'endure,
Assez et trop ma peine est dure ;
Mon teint souillé par tes eaux
Efface sa couleur de roses,
Et mes veines ne sont encloses
Sinon que de flaques peaux.

Ma teste de tes onguents teinte,
Plus blanche qu'un cygne s'est peinte
Nul repos mon mal deçoit,
Le jour me point, la nuit me presse,
Et mon cœur ne brise l'oppresse
Que par tes vers il reçoit (1).

Appaise ta voix marsienne,
Et fais que l'amour ancienne
Nous reglue ensemble mieux ;
De moi ta colere repousse,

(1) **Var.** (éd. des *Odes* de 1584) :

Le lict me semble epineux,
L'aube me semble une serée,
Plus ne m'est douce Cytherée,
Ny le gobelet vineux.

Et lors tu me seras plus douce
Que la clarté de mes yeux.

XII

A SON LICT (1)

Lict que le fer industrieux
D'un artisan laborieux
A façonné, presque d'un égal tour,
Qu'à ce grand monde encerne tout autour,

Ou celle qui m'a mis le mors
De ses beaux dois faiblement fors,
Entre mes bras se repose a sejour,
Et chaque nuit égale au plus beau jour.

Qui vit jamais Mars et Venus
Dans un tableau portraits tous nus?
Des doux amours la mere estroictement
Tient Mars lassé, qui laisse lentement

Sa lance tomber à costé,
D'un si plaisant venin donté,

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555, fol. 54 v° (l. II, ode 24).

Et la baisant, presse l'ivoire blanc,
Bouche sur bouche, et le flanc sur le flanc.

Celui qui les a veus portrais,
Peut sur nous contempler les trais
De leurs plaisirs, lorsque m'amie et moi
Tous nus au lict faisons je ne sçais quoi,

De çà et de là d'un branle doux
Le chalit (1) tremblant comme nous,
Ainsi qu'on voit des blés le chef mouvant
Sous le soupir du plus tranquille vent.

Ha! que grand tort te font les Dieux
Qui ne te logent en leurs cieux!
Tu leur serois un ornement plus beau
Que n'est leur chien, leur asne et leur corbeau.

XIII

A MADELEINE (2)

Les fictions dont tu decores
L'ouvrage que tu vas peignant,

(1) Le texte donne : *Charlit.*

(2) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555, fol. 82 r° (l. III, ode 11). Le texte de l'éd. des *Odes* de 1550 offre ce titre : *A Madelaine ayant mari vieillard.*

D'Hyacinth', d'Europe et encores
De Narcisse se complaignant
De son ombre le dedaignant,

Ne sont pas dignes de la peine
Qu'en vain tu donnes à tes dois:
Car plustost, soit d'or, soit de laine,
Ta toile peindre toute pleine
De ton tourment propre tu dois.

Quand je te voi[s], et voi[s] encore
Ce vieil mari que tu ne veux,
Je voi[s] Tithon et voi[s] l'Aurore,
Lui dormir, elle ses cheveux
Refrisoter de mile neuds,

Pour aller chercher son Cephale;
Et, quoi qu'il soit alangoré
De voir sa femme morte et pale,
Si suit-il celle qui egale
Les roses d'un front coloré.

Parmy les bois errent ensemble,
Se soulant de plaisir, mais las!
Jamais le jeune Amour n'assemble
Un vieillard de Venus si las
A un printems tel que tu l'as.

XIV

DES BAISERS (1)

Baiser fils de deux levres closes
Filles de deux boutons de roses,
Qui serrent et ouvrent le ris
Qui deride les plus marris ;

Baiser ambro[i]sin, que j'adore
Comme ma vie, et dont encore
Je sen[s] en ma bouche souvent,
Plus d'un jour apres le doux vent ;

[Baiser qui fais que l'amant meure,
Puis qu'il revive tout à l'heure,
Resoufflant l'ame qui pendoit
Aux levres où ell't'attendoit] (2) ;

Et vous, bouche de sucre pleine,
Qui m'engendrez de vostre haleine
Un pré de fleurs en chaque part
Où vostre douce humeur s'epart ;

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc , 1555, fol. 90 v° (l. III, ode 22).

(2) Cette strophe extraite de l'éd. des *Odes* de 1550 (fol. 91, r.) a été supprimée dans l'éd. de 1555.

Et vous, mes petites montaignes,
Je parle à vous, levres compaignes,
Dont le Coral naïf et franc
Cache deux rangs d'ivoire blanc.

Je vous suppli, n'ayez envie
D'estre homicide de ma vie,
Sans vous baiser vivre ne puis,
Et vous baisant, vivant je suis.

XV (1)

ODE

Ma douce jouvance est passée,
Ma premiere force est cassée,
J'ai la dent noire et le chef blanc ;
Mes nerfs sont dissous, et mes veines,
Tant j'ay le corps froid, ne sont pleines
Que d'une eau rousse en lieu de sang.

Adieu, ma Lyre, adieu fillettes,
Jadis mes douces amourettes,
Adieu, je sens venir ma fin ;
Quel passe tems de ma jeunesse

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555, fol. 124 rº (l. IV, ode 18). Imité d'Anacréon.

Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lit et le vin.

J'ay la teste toute élourdie
De trop d'ans et de maladie ;
De tous costés le soin me mord,
Et, soit que j'aille ou que je tarde,
Tousjours derriere moi je regarde
Si je verrai venir la mort,

Qui doit, ce me semble, à toute heure
Me mener là-bas, où demeure
Je ne sçai quel Pluton qui tient
Ouvert à tous venans un antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

XVI

LES DONS DE JAQUET A ISABEAU (1)

Si tôt, ma doucette Isabeau
Que l'aube, à ta couleur semblable,
Aura chassé dehors l'estable
Parmi les cham[p]s nostre troupeau,

(1) *Le Boccage de Pierre de Ronsard*, etc., Paris, Vve Maurice de la Porte, 1554, f. 10 r°.

Au marché porter il me faut,
Ma mere Jeanne m'y envoie,
Nostre grand cochon et nostre oye
Qui le matin crioit si haut.

Tu veux que j'achette pour toi
Une ceinture verdelette
Et une bague joliette
Pour en orner ton petit doi.

Tu veux l'epingler (1) de velous,
Et une bourse toute telle
Qu'à Toinon, la sœur de Michelle,
Qui vient aux cham[p]s avec nous.

Bien ; à mon retour du marché
Tu les auras, pourveu bergere,
Qu'au premier somme de ta mere,
Quand le mastin sera couché,

(Si l'amour de Jaquet tu sens
T'ardre les moüelles tendrettes)
Seule derriere ces coudrettes
Tu viennes querir mes presens.

(1) Pour : *épinglier de velours.*

XVII

ODE A UN ROSSIGNOL (1)

Gentil Rossignol passager
Qui t'es encor venu loger
Dedans ceste coudre (2) ramée,
Sur ta branchette acoustumée,
Et qui nuit et jour de ta vois
Assourdis les mons et les bois,
Redoublant la vieille querelle
De Terée et de Philomèle,

Je te supplie (ainsi tousjours
Puisses jouir de tes amours),
De dire à ma douce inhumaine,
Au soir quand elle se promeine
Ici pour ton ni[d] espier,
Qu'il n'est bon de trop se fier
En la beauté, ny en la grâce,
Qui plus tost qu'un songe se passe.

Di[s]luy que les plus belles fleurs
En janvier perdent leurs couleurs,
Et quand le mois d'avril arrive
Qu'ils revestent leur beauté vive ;

(1) *Le Boccage*, etc., 1554, fol. 23 v°.
(2) *Coudrier.*

Mais quand des filles le beau teint
Par l'âge est une fois esteint,
Di[s] luy que plus il ne retourne,
Mais bien qu'en sa place s[e]journe

Au haut du front je ne sçai quoi
De creux, à coucher tout le doi,
Et toute la face seichée
Devient comme une fleur touchée
Du soc aigu. Di[s] luy encor
Qu'après qu'elle aura changé l'or
De ses blons cheveux, et que l'âge
Lui aura crespé (1) le visage,

Qu'en vain lors elle pleurera,
De quoi jeunette elle n'aura
Prins les plaisirs qu'on ne peut prendre
Quand la vieillesse nous vient rendre
Si froids d'amours et si perclus
Que les plaisirs ne plaisent plus.

Mais, Rossignol, que ne vient-elle
Maintenant sur l'herbe nouvelle
Avecque moy dans ce buisson ?
Au bruit de ta douce chanson,
Je lui ferois sous la coudrette
Sa couleur blanche, vermeillette.

(1) *Ridé.*

XVIII

ODELETTE A CORYDON (1)

Corydon, verse sans fin
Dedans mon verre du vin,
Afin qu'endormir je face
Un procès qui me tirace
Le cœur et l'âme plus fort
Qu'un limier, un sanglier mort.

Après ce procès ici
Jamais peine ne souci
Ne feront que je me dueille :
Aussi bien, vueille ou non vueille,
Sans faire ici long sejour
Il fault que je meure un jour.

(1) *Le Boccage*, etc., 1554, fol. 35 v°. Cette pièce est adressée, croyons-nous, au poète Amadis-Jamin. Ronsard, qui le connut très jeune, « le nourrist page et le fit instruire », dit Claude Binet. Il était né à Chaource, bourg à six lieues de Troyes, en Champagne, en 1538, selon les uns, en 1540, suivant les autres. Son père était prévôt de Chaource. Il eut pour principaux maîtres Daurat et le fameux Turnebe. Ronsard, qui l'affectionnait beaucoup, lui fit obtenir la charge de secrétaire du roi. Amadis mourut vers la fin de l'année 1592 ou au commencement de l'année 1593. Ses *Œuvres poétiques*, publiées en 1575, en 1577, en 1579 et en 1582-1584, ont été réimprimées, en partie, par Charles Brunet (Paris, L. Willem, 2 vol. in-12) en 1879 ; elles sont précédées, dans cette dernière édition, d'une vie du poète par Guillaume Colletet.

Le long vivre me desplaist :
Malheureux l'homme qui est
Accablé de la vieillesse !
Quand je perdrois la jeunesse,
Je veux mourir tout soudain,
Sans languir au lendemain.

Cependant verse sans fin
Dedans mon verre du vin,
Afin qu'endormir je face
Un procès qui me tirace (1)
Le cœur et l'âme plus fort
Qu'un limier un sanglier mort.

XIX

ODELETTE A LUY MÊME (2)

Pour boire, dessus l'herbe tendre
Je veux sous un laurier m'estendre,
Et veux qu'Amour, d'un petit brin
Ou de lin, ou de cheneviere,
Trousse au flanc sa robe legere,
Et my-nu me verse du vin.

L'incertaine vie de l'homme
Incessamment se roule, comme

(1) On comprend l'image du poète. Au sens propre, *tirace* est une sorte de filet à prendre les oiseaux.
(2) *Le Boccage*, etc., 1554, fol. 36 r°. Imité d'Anacréon.

Aux rives se roulent les flots,
Et, apres nostre heure funeste,
De nous, en la tombe ne reste
Qu'un peu de cendre de nos os.

Je ne veux, selon la coutume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verse des odeurs ;
Mais, tandis que je suis en vie,
De me parfumer j'ay envie,
Et de me couronner de fleurs.

Corydon, va querir m'amie.
Avant que la Parque blesmie
M'envoye aux eternelles nuits,
Je veux, avec la ta[ss]e pleine
Et avec elle, oster la peine
De mes miserables ennuis.

XX

ODELETTE A LUY MÊME (1)

J'ay l'esprit tout ennuyé
D'avoir trop estudié

(1) *Le Boccage*, etc., 1554, fol. 36 v°. Pièce imitée d'Anacréon.

Les Phenomenes d'Arate (1) ;
Il est temps que je m'esbate
Et que j'aille aux cham[p]s joüer.
Bons dieux ! qui voudroit loüer
Ceus qui, collez sur un livre,
N'ont jamais soucy de vivre ?

[H]é ! que sert l'estudier,
Sinon de nous ennuyer.
Et soing dessus soing acroistre,
A nous, qui serons peut-estre,
Ou ce matin ou ce soir,
Victime de l'Orque noir,
De l'Orque qui ne pardonne,
Tant il est fier, à personne !

Corydon, marche devant :
Sçache ou le bon vin se vend.
Fais apres à ma bouteille
Des feuilles de quelque treille,
Un tapon (2) pour la boucher.
Ne m'achette point de chair,
Car tant soit-elle friande,
L'esté je hay la viande.

(1) On sait qu'Aratus, poète grec qui vivait du temps de Ptolémé-Philadelphe, vers l'an 277, a composé un poème sur les Phenomènes célestes, qui fut traduit par Remy Belleau. (Cf. éd. de ce poète publiée à Paris, en 1585, 2 vol. in-12.)

(2) *Tampon.*

Achette des abricôs,
Des po[m]pons (1) des artichôs,
Des fraises, et de la cresme :
C'est en esté ce que j'aime,
Quand, sus le bord d'un ruisseau,
Je les mange au bruit de l'eau,
Estendu sur le rivage
Ou dans un antre sauvage.

Va-t-en à Hercueil après,
Mets la table la plus près
Que pourras de la fonteine :
Mets-y la bouteille pleine
Pour refraîchir dans le fond.
Après ourdis pour mon front
Une couronne aussi belle
Qu'à Bacchus, fils de Semelle,
Quand il dance ; apres sans fin
Verse en mon verre du vin
Pour estrangler la memoire
De mes soucis après boire.

Ores que je suis dispos,
Je veux boire sans repos,
De peur que la maladie
Un de ces jours ne me die,
Me happant à l'impourveu :
« Meurs, gallant ; c'est assez beu. »

(1) *Pompon*, ou *pepon*, melon, concombre. Le texte portait : *poapon*.

XXI

ODELETTE A JANE (1)

[*Prise du latin de Daurat*] (2)

Jane, en te baisant tu me dis
Que j'ay le chef à demy gris,
Et tousjours me baisant, tu veux
De l'ongle oster mes blancs cheveux,
Comme s'un (3) cheveu blanc ou noir
Pour baiser eut quelque pouvoir.

Mais Jane, tu te trompes fort;
Un cheveu blanc est assez fort
Pour te baiser, pourveu que point
Tu ne vueilles de l'autre point.

(1) *Les Meslanges de Pierre de Ronsard*, etc., Paris, G. Corrozet, 1555, fol. 13 v°. (On sait qu'il y eut, sous cette même date, deux éditions des *Meslanges* publiées chez G. Corrozet, l'une de 52 ff. et l'autre (portant sur le titre : *seconde édition*), de 56 ff.; il s'agit ici de la première édition.

(2) Ce sous-titre est pris de la seconde édition.

(3) Le sens veut : *comme si un...*

XXII (1)

ODELETTE

[*Prise de Panyasis, poëte Grec* (2)]

Boy vilain, c'est trop mangé,
Tu sembles un mâtin enragé (3)
Qui tousjours tire la charongne;
Tu es un sot : un bon yvrongne
Autant pour une noce vaut
Qu'un bon guerrier pour un assaut.

Car ce n'est moins entre les pots
D'enhardir par vineux propos
Un homme paresseux à boire,
Que pour gagner une victoire
Rendre à la bataille hardi
Par beaux mots un acouhardi.

Boy donc, ne fais plus du songeart :
Au vin gist la plus grande part

(1) *Les Meslanges*, etc., 1555 (prem. version), fol. 16 r°. Dans les éditions postérieures à celle de 1578 (éd. collective), cette pièce porte ce titre : *Ode geniale, à Janet, peintre du Roy*.

(2) Ce sous-titre est emprunté à la seconde édition.

(3) Variante (sec. éd.) :

Boy vilain, à moi tour à tour :
Et ne ressembles au Vautour.

Du jeu d'amour, et de la dance.
L'homme sot qui lave sa panse
D'autre breuvage que du vin
Mourra d'une mauvaise fin.

A bon droit, le ciel a donné
A l'homme qui n'est aviné
Tousjours quelque fortune dure ;
Autrement la mordante cure,
Qui nous cuit l'âme à petit feu,
Ne s'en va qu'après avoir beu.

Après le vin on n'a souci
D'amour, ny de la cour aussi,
Ny de procès, ny de la guerre.
Hé! que celuy lâchement erre
Qui dit que Bacchus n'est en rien
Le fils du grand Saturnien (1).

Boy doncques à moy tour à tour,
Et ne ressembles au vautour
Qui tousjours tire la charongne:
Il vaut mieux voir en peau d'yvrongne
Là-bas l'infernal passager,
Que de crever de trop manger.

(1) Var. (sec. éd.) :
Qui ne veult Bacchus avoüer
Pour un grand Dieu, et le loüer?

XXIII

ODELETTE A CORYDON (1)

Nous ne tenons en nostre main
Le futur ny le lendemain ;
La vie n'a point d'asseurance,
Et, pendant que nous desirons
La faveur des Rois, nous mourons
Au milieu de nostre esperance.

L'homme, après son dernier trespas,
Plus ne boit ne mange là-bas,
Et sa grange, qu'il a laissée
Pleine de blé devant sa fin,
Et sa cave pleine de vin,
Ne luy viennent plus en pensée.

Hé! quel gain aporte l'esmoy?
Va, Corydon, apreste-moy
Un lict de roses epanchées.
Il me plaist, pour me defacher,
A la renverse me coucher
Entre les pots et les jonchées.

(1) *Les Meslanges*, etc., 1555 (prem. version), fol. 17 r°.

Fa[is]moy venir d'Aurat (1) ici,
Paschal (2) et mon Pangeas (3) aussi,
Charbonnier (4) et toute la troupe (5),
Depuis le soir jusqu'au matin
Je veux leur donner un festin
Et cent fois leur pendre la coupe.

Verse donc et reverse encor
Dedans cette grand'coupe d'or :
Je v[a]is boire à Henry Estienne (6),
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacreon perdu
La douce Lyre Téïenne.

(1) *Jean Daurat.*

(2) *Pierre Paschal* (ou *Pascal*), Voyez notre Introduction, p. 29.

(3) *Jean de Pardaillan* (Pangeas), gentilhomme du pays cevenol. Il était de famille illustre. On ne sait presque rien de lui, sinon qu'il se lia à Rome avec Joachim du Bellay et Olivier de Magny, pendant qu'il était attaché au Cardinal de Lorraine. C'est probablement en cette qualité, et grâce à la faveur de ce dernier, qu'il reçut le titre de protonotaire de Panjas, fief situé tout près de la terre de Pardaillan. Il a composé un certain nombre de poésies latines et françaises, mais on n'a de lui que quelques sonnets dont un en tête des *Souspirs* d'Olivier de Magny. Joachim du Bellay en faisait grand cas, et lui a dédié plusieurs sonnets des *Regrets*. Jacques Tahureau le cite dans ses *Mignardises* et notre Ronsard lui a dédié une de ses Odelettes. N'est-ce point assez pour sa gloire?

(4) *François Charbonnier*, vicomte d'Arques, né en Anjou, secrétaire du duc de Valois plus tard François Ier. Il édita les poésies de son ami Guillaume Cretin. (Voir sur cet auteur *la Revue de la Renaissance*, oct.-déc. 1903, p. 309.)

(5) Var. (éd. coll. de 1560) :

Fai[s] moi venir d'Aurat ici,
Grevin, Belleau, Bayf aussi,
Et toute la musine troupe.

(6) Henry Estienne, le premier éditeur et imprimeur d'Anacréon,

A toy, gentil Anacreon,
Doit son plaisir le biberon :
Et Bacchus te doit ses bouteilles,
Amour son compagnon te doit
Venus et Silene qui boit
L'esté, dessous l'ombre des treilles.

XXIV

ODE

[*prise d'Anacreon*] (1)

Quand je veux en amour prendre mes passe-tems,
M'amie, en se moquant, laid et veillard me nomme :
« Quoy! dit-elle, rêveur, tu as plus de cent ans,
Et tu veux contrefaire encore le jeune homme!

Tu ne fais que hanir (2), tu n'as plus de vigueur,
Ta couleur est d'un mort qu'on devale en la fosse.
Vray est, quand tu me vois, tu prens un peu de cœur;
Volontiers cheval ne devient jamais rosse ;

Et, si tu ne m'en crois, pren[s] ce miroir et voi
Ta barbe en tous endroits de neige parsemée,

(1) *Les Meslanges*, etc., 1555 (prem. version), fol. 25 v°. Le sous-titre est emprunté à la sec. édition ; il est suivi dans cette dernière de ces mots : *Vers heroïques*.

(2) *Hanir*, hennir.

Ton œil qui fait la cire espaisse comme un doi,
Et ta face qui semble une idole enfumée. »

Alors, je luy respons : « Quant à moy, je ne sçay
Si j'ay l'œil chassieux, si j'ay perdu courage,
Si mes cheveux sont noirs, ou si blancs je les ay!
Car jamais je n'apris de mirer mon visage;

Mais, puisque tu me dis que j'irai bien tost voir
Charon, tu m'en devrois d'autant plus estre humaine :
Car le vieil homme doit, ou jamais, recevoir
Ses plaisirs d'autant plus qu'il voit sa mort prochaine.

XXV

ODE A SA MAISTRESSE (1)

Quand au temple nous serons
Agenouillés, nous [f]erons
Les devots, selon la guise,
De ceux qui pour loüer Dieu,
Humbles, se courbent au lieu
Le plus secret de l'eglise.

Mais quand au lit nous serons
Entrela[cés], nous ferons

(1) *Les Meslanges*, etc., 1555 (prem. version), fol. 33 r°. Cette pièce, qui a été réimprimée au IIe livre des Odes de l'Ed. coll. de 1560 (fol. 245) et qui fut insérée parmi les Stances de l'Ed. de 1584, a été placée par divers éditeurs dans *les Amours de Cassandre*

Les lascifs, selon les guises
Des amans, qui librement
Pratiquent folastrement
Dans les dras cent mignardises.

Pourquoy doncque, quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou tâtonner ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloistre enfermée?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein délicieux,
Ta joue, et ta bouche belle?
En veux-tu baiser Pluton
Là-bas, après que Caron
T'aura mise en sa nacelle ?

Apres ton dernier trespas
Gresle, tu n'auras là-bas
Qu'une bouchette blesmie,
Et quand mort, je te verrois,
Aux ombres je n'avou'rois,
Que jadis tu fus m'amie.

Ton test (1) n'aura plus de peau,
Et ton visage si beau
N'aura veines ny arteres;

(1) Ta tête.

Tu n'auras plus que les dens
Telles qu'on les void dedans
Les testes des cimeteres.

Doncques, tandis que tu vis
Change, Maistresse, d'avis,
Et ne m'espargne ta bouche;
Incontinent tu mourras,
Lors tu te repentiras
De m'avoir esté farouche.

Ah! je meurs! ah! baise moy,
Ah! maistresse, aproche-toy!
Tu fuis comme fan qui tremble;
Au moins souffre que ma main
S'esbate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble.

XXVI

ODELETTE OU PLUS TOST FOLIE

Traduite d'Anacreon poëte grec (1)

Lors que Bacchus entre chez moy,
Je sen[s] le soing, je sen[s] l'emoy
S'endormir, et fol il me semble
Que dans mes cofres j'ay plus d'or,

(1) *Les Meslanges*, etc., 1555 (prem. version), fol. 43 r°.

Plus d'argent et plus de thresor
Que Mide, ny que Croese (1) ensemble

Je ne veux sinon que tourner
Par la dance, et me couronner
Le chef d'un tortis de lierre ;
En esprit je fui[s] les honneurs,
Et les estats des grands seigneurs
A coup de pied je foule à terre.

Verse-moy donq du vin nouveau,
Pour m'arracher hors du cerveau,
Le soing par qui le cœur me tombe;
Verse donq pour me l'arracher.
Il vaut mieux yvre se coucher
Dans le lit, que mort dans la tombe.

XXVII (2)

ODELETTE

Prise d'Anacreon (3)

Les Muses lierent un jour
De chaisnes de roses, Amour,

(1) *Midas* et *Cresus*.

(2) *Les Meslanges*, etc., 1555 (prem. version), fol. 47 r°. Cette ode, qu'on trouve, mais avec de légères variantes dans l'Ed.collective de 1560 (fol. 189), a été réimprimée à la fin du *Livret de folastries*, de 1584.

(3) Le sous-titre de cette pièce, ainsi que celui des quatre pièces qui suivent, est extrait de la seconde édition.

Et pour le garder, le donnerent,
Aux Graces et à la Beauté,
Qui, voyant sa desloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnerent.

Si tost que Venus l'entendit,
Son beau ceston elle vendit
A Vulcan, pour la delivrance
De son enfant ; et tout soudain,
Ayant l'argent dedans sa main,
Fit aux Muses la reverence :

« Muses, déesses des chansons,
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant, je les aporte ;
Delivrez mon fils prisonnier. »
Mais les Muses l'on fait lier
D'une autre chaisne bien plus forte.

Courage donques, Amoureux
Vous ne serez plus langoureux :
Amour n'oseroit par ses ruses
Plus faillir à vous presenter
Des vers, quand vous voudrez chanter,
Puisqu'il est prisonnier des Muses.

XXVIII

ODELETTE (1)

Prise d'Anacreon

Pourtant si j'ay le chef plus blanc
Que n'est d'un lis la fleur eclose,
Et toy le visage plus franc
Que n'est le bouton d'une rose ;

Pour cela, cruelle, il ne faut
Fuir ainsi ma teste blanche,
Si j'ay la teste blanche en haut,
J'ay en bas la queüe bien franche !

Ne sçais tu pas, toy qui me fuis,
Que pour bien faire une couronne
Ou quelque beau bouquet, d'un lis,
Tousjours la rose on environne ?

(1) *Les Meslanges*, etc.. 1555 (prem. version), fol. 47 v°.

XXIX

ODELETTE (1)

Prise d'Anacreon

La terre les eaux va boivant,
L'arbre la boit par sa racine,
La mer eparse boit le vent,
Et le soleil boit la marine;

Le soleil est beu de la lune;
Tout boit, soit en haut, soit en bas,
Suivant ceste reigle commune
Pourquoy donc ne boirons-nous pas (2)?

XXX

ODE A SA MAISTRESSE (3)

Prise d'Anacreon

Plusieurs de leurs cor[p]s denuez,
Se sont veus en diverse terre

(1) *Les Meslanges*, etc., 1555 (prem. version), fol. 48 r°.
(2) Pour : *ne boirions-nous pas.*
(3) *Les Meslanges*, etc., 1555 (prem. version), fol. 49 r°.

Miraculeusement muez
L'un en serpent, et l'autre en pierre,

L'un en fleur, l'autre en arbrisseau,
L'un en loup, l'autre en colombelle ;
L'un se vid changer en ruisseau,
Et l'autre devint arondelle (1).

Mais je voudrois estre miroir
Afin que tousjours tu me visses ;
Chemise je voudrois me voir,
Afin que tousjours tu me prisses.

Voulontiers eau je deviendrois,
Afin que ton corps je lavasse ;
Estre du parfum je voudrois,
Afin que je te parfumasse.

Je voudrois estre le riban (2)
Qui serre ta belle poitrine ;
Je voudrois estre le carquan
Qui orne ta gorge ivoirine.

Je voudrois estre tout autour
Le coral qui tes levres touche,
Afin de baiser nuit et jour
Tes belles levres et ta bouche.

(1) *Hirondelle.*
(2) *Raban.*

XXXI

ODELETTE A SA JEUNE MAISTRESSE (1)

Prise d'Anacreon

Pourquoy comme une jeune poutre (2)
De travers guignes-tu vers moi ?
Pourquoy, farouche, fuis-tu outre
Quand je veux approcher de toi ?

Tu ne veux pas que l'on te touche ;
Mais si je t'avois sous ma main
Asseure-toi que dans la bouche
Bien tost je t'aurois mis le frein.

Puis te voltant à toute bride,
Soudain je t'aurois fait au cours,
Et te piquant serois ton guide
Dans la carriere des Amours.

Mais par l'herbe tu ne fais ores
Que suivre des prés la fraicheur,
Pour ce que tu n'as point encores
Trouvé quelque bon chevaucheur.

(1) *Les Meslanges*, etc., 1555 (prem. version), fol. 49 v°.
(2) *Jument.*

XXXII

LA ROSE

A GUILLAUME AUBERT POITEVIN (1)

Imitation d'Anacreon

Verson[s] ces roses près ce vin,
Près ce bon vin verson[s] ces roses,
Et boivons l'un à l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Prennent en boivant quelque fin.

La belle Rose du printems,
Aubert, admoneste les hommes
Passer joyeusement le tems,
Et pendant que jeunes nous sommes
Esbatre la fleur de nos ans.

(1 *Continuation des Amours de Pierre de Ronsard*, etc. Vincent Sertenas, 1555, f. 44 v°. *Guillaume Aubert*, avocat au Parlement de Paris, né à Poitiers vers 1534. Joachim du Bellay fit sa connaissance vers 1546, quand il était étudiant dans cette dernière ville. Venu à Paris, en même temps que Joachim, celui-ci le présenta à Jean de Morel, dont il devint le commensal et l'ami. C'est Guillaume Aubert qui publia à Poitiers, en 1559, sous le voile de l'anonymat, *le Poete courtisan* de Joachim du Bellay, dans lequel Mellin de Saint-Gelays était vivement pris a partie. Enfin quand du Bellay mourut il réunit pour la première fois ses œuvres et en fit cette édition publiée chez Fr. Morel en 1561. Il est personnellement l'auteur de divers ouvrages, entre autres une *Oraison de la Paix*. Paris, V. Sertenas, 1549, in-4.

Car ainsi qu'elle defleurist
A bas en une matinée,
Ainsi notre âge se flestrit,
Las ! et en moins d'une journée
Le printems d'un homme perist.

Ne vis-tu pas hier, Brinon (1),
Parlant et faisant bonne chere,
Lequel aujourd'huy n'est, sinon
Qu'un peu de poudre en une biere,
Qui de luy n'a rien que le nom ?

Nul ne derobe son trespas,
Caron serre tout en sa nasse,
Rois et pauvres tombent là-bas ;
Mais cependant le tems se passe,
Rose, et je ne te chante pas.

La Rose est l'honneur d'un pourpris (2),
La Rose est des fleurs la plus belle,
Et dessus toutes a le pris :
C'est pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.

La Rose est le bouquet d'Amour,
La Rose est le jeu des Charites,

(1) *Jean Brinon*, Parisien, sieur de Villenes, conseiller du roi, au Parlement de Paris. Il écrivit en vers français : *les Amours de Sydere*. Voy. la Croix du Maine : *Bibl. franç.*, I, p. 465.
(2) *Jardin.*

La Rose blanchit tout autour
Au matin de perles eslites
Qu'elle emprunte du point du jour.

La Rose est le parfum des dieux,
La Rose est l'honneur des pucelles,
Qui leur sein beaucoup aiment mieux
Enrichir de roses nouvelles
Que d'un or tant soit precieux.

Est-il rien sans elle de beau ?
La Rose embellit toutes choses,
Venus de roses a la peau,
Et l'Aurore a les doig[t]s de roses,
Et le front le Soleil nouveau.

Les Nymfes de Rose ont le sein,
Les coudes, les flancs et les hanches;
Hebé de Roses a la main,
Et les Charites, tant soient blanches,
Ont le front de Roses tout plein.

On dit que Bacchus la planta
Quand elle devint cramoisie
Du beau sang qui l'ensanglanta,
Et qu'en nouveau don à sa mie
Ariadne (1) la presenta.

(1) Ariadne, fille de Minos et de Pasiphaé. Elle conçut de l'amour pour Thésée et le sauva du labyrinthe; mais celui-ci la délaissa dans l'île de Naxos, où il l'avait emmenee. On dit que Bacchus la consola.

Et que lui, pris de la beauté
De ses belles fueilles vermeilles,
Sans elles n'a jamais esté,
Quand en chemise, sous les treilles,
Il boit au plus chaud de l'Esté.

XXXIII

ODE (1)

Imitation d'Anacréon

Je suis homme né pour mourir,
Je suis bien seur que du trespas
Je ne me sçaurois secourir
Que poudre je n'aille là-bas.

Je cognois bien les ans que j'ay,
Mais ceus qui me doivent venir,
Bons ou mauvais, je ne les sçay,
Ny quand mon âge doit finir.

Pour-ce fuyez-vous-en, esmoi,
Qui rongez mon cœur à tous coups,
Fuyez-vous-en bien loin de moi,
Je n'ay que faire avecques vous.

(1) *Continuation des Amours*, etc. 1555, fol. 49 r°.

Au moins avant que trespasser,
Que je puisse à mon aise un jour
Joüer, sauter, rire et danser
Avecque Bacchus et Amour.

XXXIV

ODELETTE (1)

Boivon[s], le jour n'est si long que le doy.
Je pers, amy, mes soucis quand je boy.
Donne-moy viste un jambon sous ta treille,
Et la bouteille,
Grosse à merveille,
Glougloute auprès de moy.
Avec la tasse et la rose vermeille
Il faut chasser esmoy.

XXXV

ODE (2)

Cependant que ce beau mois dure,
Mignonne allons sur la verdure ;

(1) *Le Septiesme livre des Poëmes de Pierre de Ronsard*, Paris, J. Dallier, 1569, fol. 23 v°.
(2) *Le Septiesme livre des Poëmes*, etc., Paris, J. Dallier, 1569, fol. 14 r°.

Ne laisson[s] perdre en vain le temps :
L'âge glissant, qui ne s'arreste,
Meslant le poil de nostre teste,
S'enfuit ainsi que le Printemps.

Donc, ce-pendant que nostre vie
Et le Temps d'aimer nous convie,
Aimons, moissonnons nos desirs,
Passons l'Amour de veine en veine.
Incontinent la mort prochaine,
Viendra desrober nos plaisirs.

XXXVI

ODE (1)

Si j'ayme depuis naguiere
Une belle chambriere,
Je ne suis pas à blasmer
De si bassement aimer.

Non, l'amour n'est point vilaine
Que maint brave capitaine,
Maint philosophe, et maint Roi,
A trouvé digne de soi.

(1) Ed. coll. de 1560, t. II, fol. 97 r° (ode XL du IIe livre des Odes).

Hercule, dont l'honneur vole
Au ciel, aima bien Iole (1),
Qui, prisonniere, dontoit
Celuy qui son maistre estoit.

Achille, l'effroi de Troie,
De Briseis (2) fut la proie,
Dont si bien il s'eschaufa,
Que, serve, elle en triumpha.

Ajax eut pour sa maistresse
Sa prisonniere Tecmesse (3),
Bien qu'il secouast au bras
Un bouclier à sept rebras (4).

(1) Fille de Jardan, roi de Lydie, ou, selon Ovide, d'Eurytus, roi d'Œchalie. Elle joua un grand rôle dans la vie d'Hercule, et, provoquant la jalousie de Déjanire, fut cause de la mort de ce héros. Iole est représentée quelquefois revêtue de la dépouille d'un lion.

(2) *Briséis*, fille de Briséus, roi de Lyrnesse. Elle devint, après la prise de sa ville natale, captive d'Achille, à qui elle fut ensuite enlevée par Agamemnon. C'est à l'occasion de ce rapt qu'Achille entra dans cette fureur décrite par Homère dans l'*Iliade*. Agamemnon lui rendit peu après Briséis et lui jura solennellement qu'il ne lui avait pas fait partager sa couche.

(3) *Tecmesse*, fille de Theutrantes, prince phrygien, devint captive d'Ajax lorsque les Grecs ravagèrent tous les pays situés dans le voisinage de Troyes. Selon Horace (*Od.* 4, liv. II), elle conquit le cœur d'Ajax par sa beauté et devint bientôt son épouse. Elle a été célébrée par Sophocle dans la tragédie d'*Ajax furieux*.

(4) *A sept replis*. « Ronsard a imité dans cette pièce l'ode d'Horace à Xanthias Proceus : *Ne sit ancillæ tibi amor pudori ;* mais cette imitation n'a d'autre mérite que sa naïveté, et à la rigueur elle pourrait être de Marot. » Cf. Sainte-Beuve : *Poésie française du seizième siècle*.

Agamemnon se vit prendre
De sa captive Cassandre,
Qui sentit plus d'aise au cœur
D'estre vaincu que vainqueur.

Le petit amour veut estre
Tousjours des plus grands le maistre,
Et jamais il n'a esté
Compagnon de majesté.

A quoy diroi-je l'histoire
De Jupiter, qui fait gloire
De se vestir d'un oyseau,
D'un Satyre et d'un taureau,

Pour abuser nos femelles ?
Et bien que les immortelles
Soient à son commandement,
Il veut aimer bassement.

Jamais on n'a que tristesses
A servir ces grand's déesses :
Qui veut avoir ses esbas
Il faut aimer en lieu bas.

Quant à moy, je laisse dire
Tous ceux qui veulent medire :
Je ne veux laisser pour eux
En bas lieu d'estre amoureux.

XXXVII

DE LA FLEUR DE VIGNE (1)

Ny la fleur qui porte le nom
D'un mois et d'un dieu (2), ny la rose
Qui dessus la cuisse d'Adon
D'une playe se vit éclose;

Ny les beaux œillets empourprés
Du teint de Bellone, ny celle
Fleurette qui, parmi les prés,
Du nom d'Hyacinthe s'apelle;

Ny celle qu'Ajax enfanta,
De son sang de vermeil empourprée,
Lorsque, furieux, il planta
En son cœur la Troyenne espée (3);

Ny celle qui jaunist du teint (4)
De la fille trop envieuse,

(1) Ed. coll. de 1560, t. II (ode XLI, IIe livre des odes).

(2) La violette de Mars. (Cf. Richelet.)

(3) Ovide prétend que du sang de ce héros naquit une fleur nommée hyacinthe, sur laquelle on croit voir les deux premières lettres de son nom, A. J.

(4) *La Fleur de souci*, qui représente, écrit Richelet, la jalouse passion de Clytie.

En voyant le soleil atteint
D'une autre plus belle amoureuse (1);

Ny celle qui, dessu[s] le bord
D'une belle source azurée
Nasquit sur l'herbe après la mort
De la face trop remirée;

Ny les fleurons que diffama
Venus, alors que sa main blanche
Au milieu du lis renferma
D'un grand asne le roide manche (2);

Ny la belle fleur qui se fit
Des larmes d'Helene la belle,
Ny celle que Junon blanchit
Du laict de sa tendre mammelle,

Quand faisant teter le dieu Mars
Du bout de sa tine esgoutée,
Le laict qui s'escouloit espars
Fit au Ciel la voie laictée,

Ne me plaisent tant que la fleur
De la douce vigne sacrée,

(1) *Leucothoe*. (Cf. Ovide : *Métamorphoses*.)

(2) « Dans les *Alexipharmaques*, Nicandre dit que ce fleuron (le lys) voulut un jour contester de beauté contre Vénus qui, par dépit, et en vengeance, enferma au milieu de ses feuilles la vergogne d'un asne. » (Cf. Richelet, *Notes pour le II*e *livre des Odes de R.*, p. 306.)

Qui de sa nectareuse odeur,
Le nez et le cœur me recrée.

Quand la mort me voudra tuer,
(A tout le moins, si je suis digne
Que les dieux me daignent muer,
Je le veux estre en fleur de vigne,

Et m'esbahis qu'Anacreon,
Qui a tant cheri la vendange
Comme un poëte biberon,
N'en a chanté quelque loüange.

XXXVIII

A REMY BELLEAU (1)

Tu es un trop sec biberon
Pour un tourneur d'Anacreon (2),
Belleau. Et quoi! cette comete
Qui naguiere au ciel reluisoit,
Rien que la soif ne predisoit,
Ou je suis un mauvais pro[ph]ete,

(1) Ed. coll. de 1560, II, fol. 101 r° (ode XLIII, IIe livre des Odes).

(2) On sait que Remy Belleau traduisit assez faiblement le poète grec. Voyez : *les Odes d'Anacreon, teien, tr. en françois plus la trad. d'une ode de Sapho, le tout en vers*, etc... Paris, Wechel, 1556, petit in-12.

Les plus chauds astres etherez
Ramenent les jours alterez
En ce mois, pour nous faire boire.
Boy donques : après le trespas,
Ombre, tu ne boiras là bas
Que je ne scai quelle onde noire.

Mais non, ne boy point, mon Belleau,
Si tu veux monter au troupeau
Des Muses, dessu[s] leur montaigne ;
Il vaut trop mieux estudier
Comme tu fais, que s'allier
De Bacchus et de sa compaigne.

Quand avecques Bacchus on joint
Venus sans mesure, on n'a point
Saine du cerveau la partie ;
Donc, pour corriger son defaut,
Un vieil pedagogue il lui faut,
Un Silene qui le chastie,

Ou les pucelles dont il fut
Nourry quand Jupin le reçeut
Tout vif de sa mere brulée :
Ce furent les Nymfes des eaux,
Car Bacchus gaste nos cerveaux
Si la Nymfe n'y est meslée.

POÉSIES DIVERSES

SONNETS DIVERS

I (1)

Petit nombril que mon penser adore,
Non pas mon œil, qui n'eut oncques ce bien,
Nombril de qui l'honneur merite bien,
Qu'une grand' ville on lui bastisse encore.

Signe divin qui divinement ore
Retiens encor l'Androgyne lien,
Combien et toi, mon mignon et combien
Tes flancs jumeaux follastrement j'honore !

Ny ce beau chef, ny ces yeux, ny ce front,
Ny ce doulx ris, ny cette main qui fond
Mon cœur en source, et de pleurs me fait riche :

(1) *Les Amours, de P. de Ronsard, Vandomoys. Ensemble le cinquiesme* (livre *de ses Odes*. Paris, Vve Maurice de la Porte, 1552, p. 38 (avec la musique notée de Janequin), etc. (Reimpr. dans *les Amours*, etc., de 1553, fol. 84 v°, et dans le *Ier Livre des Amours*, éd. collect. de 1560, I, fol. 45 r°.)

Ne me sçauroient de leur beau contenter,
Sans esperer quelque fois de taster
Ton paradis (1) où mon plaisir se niche.

II (2)

Quand en songeant ma follastre j'accolle,
Laissant mes flancs sur les siens s'alonger,
Et que d'un branle habilement leger
En sa moitié ma moitié je recolle :

Amour adonc si follement m'affolle,
Qu'un tel abus je ne vouldroy changer,
Non au butin d'un rivage estranger,
Non au sablon qui jaunoie en Pactole,

Mon Dieu quel heur, et quel contentement,
M'a fait sentir ce faux recollement,
Changeant ma vie en cent metamorphoses!

Combien de fois doucement irrité,
Suis-je ore mort, ore ressuscité,
Parmi l'odeur de mille et mille roses!

(1) Var. (éd. collect. de 1560, I, f. 45) : *Ton compaignon.*

(2) *Les Amours*, etc., 1552, p. 55 (musique notée de Janequin) (Réimpr. dans *les Amours*, etc., de 1553, fol. 148 v°, et le *Ier Livre des Amours*, éd. collect. de 1560, I, fol. 71 v°.)

III (1)

Pleut-il à Dieu n'avoir jamais tâté
Si follement le tetin de ma mie !
Sans lui vraiment l'autre plus grande envie
Hélas ! ne m'eut, ne m'eut jamais tenté.

Comme un poisson, pour s'estre trop hâté,
Par un apast suit la fin de sa vie,
Ainsi je vais où la mort me convie,
D'un beau tetin doucement appâté.

Qui eut pensé que ce cruel destin
Eut enfermé sous un si beau tetin
Un si grand feu pour m'en faire la proye ?

Avisez-donc quel seroit le coucher
Entre ses bras, puisqu'un simple toucher
De mille morts, innocent, me foudroye!

IV (2)

Le pensement qui me fait devenir
Brave d'espoir est si doux que mon âme,

(1) *Les Amours de Pierre de Ronsard, Vandomois*, nouvell. augmentées, etc.. Paris, Vve Maurice de Laporte, 1553, fol. 45 r°. (Réimprimée dans le *Ier Livre des Amours*, éd. collect. de 1560, I, fol. 24 v°.)

(2) *Les Amours*, etc., 1553, fol. 148 v°. (Réimpr. dans le *Ier Livre des Amours*, éd. collect. de 1560, I, fol. 71 r°.)

Desja, desjà impuissante se pâme,
Yvre du bien qui me doit a[d]venir.

Sans mourir donc pourrai-je soustenir
Le doux combat que me garde Madame,
Puisqu'un penser si brusquement l'entame
Du seul plaisir d'un si doux souvenir?

Hélas! Venus, que l'ecume feconde
Non loin de Cypre enfanta dessus l'onde,
Si de fortune en ce combat je meurs,

Reçois ma vie, ô déesse, et la guide
Parmi l'odeur de tes plus belles fleurs
Dans les vergers du paradis de Gnide.

V (1)

Je veux, me souvenant de ma gentille Amie,
Boire ce soir d'autant, et pource, Corydon,
Fay remplir mes flacons et verse à l'abandon
Du vin pour resjouir toute la compagnie.

Soit que m'amie ait nom ou Cassandre ou Marie,
Je m'en vais boire autant que de lettres à son nom;
Et toi, si de ta belle et jeune Madelon,
Belleau, l'amour te poin[c]t, je te pri' ne l'oublie.

(1) *Continuation des Amours de Pierre de Ronsard*, etc., Paris, Vincent Sertenas, 1555, p. 10.

Qu'on m'ombrage le chef de vigne et de lierre,
Les coudes et le col ; qu'on enfleure la terre
Des roses et des lys, et que dessus le jonc

On me caille du lait rougi de mainte fraise (1).
Et n'est-ce pas bien fait? Or sus ! commençons donc,
Et chassons loin de nous tout soing et tout malaise.

VI (2)

Bien que vous surpassiez en grâce et en richesse
Celles de ce pays et de toute autre part,
Vous ne devez pourtant, et fussiez-vous princesse,
Jamais vous repentir d'avoir aimé Ronsard.

C'est luy, Dame, qui peut avecque son bel art
Vous affranchir des ans et vous faire Déesse ;
Il vous promet ce bien, car rien de lui ne part
Qui ne soit immortel, et le ciel (3) le confesse.

Vous me responderez qu'il est un peu sourdaut,
Et que c'est deplaisir en amour parler haut ;
Vous dites verité, mais vous celez après

(1) Var. (éd. collect. de 1560) :
Sus verse dans ma coupe et boivons à nostre aise.

(2) *Continuation des Amours*, etc., 1555, p. 12. (Réimpr. dans le *Second Livre des Amours* (éd. collect. de 1560, I, fol. 28 r°).

(3) Var. (éd. collect. de 1560) : *son siècle le confesse*)

Que luy, pour vous oüyr, s'approche à vostre oreille,
Et qu'il baise à tous coups vostre bouche vermeille,
Au milieu des propos, d'autant qu'il en est près.

VII (1)

Mon amy puisse aimer une femme de ville,
Belle, courtoise, honeste et de doux entretien;
Mon haineux puisse aimer au village une fille
Qui soit badine, sote, et qui ne sache rien.

Tout ainsi qu'en amour le plus excellent bien
Est d'aimer une femme et sçavante et gentille,
Aussi le plus grand mal à ceux qui aiment bien,
C'est d'aimer une femme indocte et mal-habille.

Une gentille dame entendra de nature
Quel plaisir c'est d'aimer; l'autre n'en aura cure,
Se peignant un honneur dedans son esprit sot.

Vous l'aurez beau prescher et dire qu'elle est belle;
Sans s'esmouvoir de rien, vous entendra près d'elle
Parler un jour entier et ne respondra mot.

(1) *Continuation des Amours*, etc., 1555, p. 14. (Réimpr. dans le *Second Livre des Amours*, éd. collect. de 1560, I, fol. 29 r°)

VIII (1)

Mignonne, levez-vous, vous estes paresseuse,
Ja la gaye Alouette au ciel a fredonné,
Et ja le Rossignol frisquement jargonné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.

Debout donc ! allons voir l'herbellette perleuse,
Et vostre beau Rosier de boutons couronné
Et vos œillets aimés auxquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si songneuse.

Hier en vous couchant vous me fistes promesse
D'estre plustost que moi ce matin esveillée ;
Mais le sommeil vous tient encor toute sillée (2).

Ha ! je vous punirai du péché de paresse,
Je vais baiser cent fois vostre œil, vostre tetin
Afin de vous apprendre à vous lever matin.

IX (3)

Je vous envoye un bouquet de ma main
Que j'ay ourdi de ces fleurs epanies ;

(1) *Continuation des Amours*, etc., 1555, p. 15. (Reimpr. dans le *Second Livre des Amours*, éd. collect. de 1560, I, fol. 31 r°.)

(2) *Paupières closes.*

(3) *Continuation des Amours*, etc., 1555, p. 22. (Réimpr. dans le *Second Livre des Amours*, éd. collect. de 1560, I, fol. 14 v°.)

Qui ne les eust à ce vespre cueillies,
Flaques à terre elles cherroient demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que voz beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps cherront toutes flétries,
Et periront, comme ces fleurs, soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame,
Las! le temps non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pour ce aimez-moi, ce pendant qu'estes belle.

X (1)

Pourtant si ta maistresse est un petit putain,
Tu ne dois pour cela te courroucer contre elle.
Voudrois-tu bien hayr ton ami plus fidelle
Pour estre un peu jureur ou trop haut à la main ?

Il ne faut prendre ainsi tous pesché à dédain,
Quand la faute en pechant n'est pas continuelle.
Puis il faut endurer d'une maistresse belle
Qui confesse sa faute et s'en repent soudain.

(1) *Continuation des Amours*, etc., 1555, p. 38.

Tu me diras qu'honneste et gentille est t'amie ;
Et je te respondrai qu'honneste fut Cynthie,
L'amie de Properce en vers ingénieux,

Et si ne laissa pas de faire amour diverse.
Endure donc, ami, car tu ne vaux pas mieux
Que Catulle valut, que Tibulle et Properce.

XI (1)

Las ! pour vous trop aimer je ne vous puis aymer,
Car il faut en aimant avoir discretion.
Hélas ! je ne l'ay pas : car trop d'affection
Me vient trop follement tout le cueur enflammer.

D'un feu desesperé vous faites consommer
Mon cœur, que vous bruslez sans intermission,
Et si bien la fureur nourrit ma passion
Que la raison me fault dont je me deusse armer.

Ah ! guerissez-moy donc de ma fureur extresme,
Afin qu'avec raison honorer je vous puisse,
Ou pardonnez au moins mes fautes à vous mesmes,

Et le péché commis en tâtant vostre cuisse :
Car je n'eusse touché en lieu si deffendu,
Si pour trop vous aymer mon sens ne fust perdu.

(1) *Nouvelle continuation des Amours*, Paris, Vincent Sertenas, 1556, fol. 10 r°. Réimpr. dans le *Second Livre des Amours ;* éd. collect. de 1560, I, fol. 42 r°.)

XII

Imitation de Martial (1)

Ha! maudite nature ! hé pourquoi m'as-tu fait ?
Si dextrement formé d'esprit et de corsage ?
Que ne m'as-tu fait nain ou chevelu sauvage,
Niais, badin, ou fol, ou monstre contrefait ?

Si j'estois nain j'aurois toute chose à souhait,
J'aurois soixante sols par jour et davantage,
J'aurois faveur du Roy, caresse et bon visage,
Bien en point, bien vestu, bien gras et bien refait.

Ah! que vous fustes fols, mes parens, de me faire
Pauvre escolier latin ! vous deviez contrefaire
Mon corps, ou me nourrir à l'escole des fous.

Ah! ingrates chansons ! ah ! malheureuses Muses !
Rompez-moy par despit fleutes et cornemuses,
Puis qu'aujourd'huy les nains sont plus heureux que nous.

(1) Ed. collective de 1560, III, fol. 201 r°.

XIII

Du grec de Posidippe (1)

Vous avez, Ergasto, honny de vostre maistre,
Le lict et les amours ; vous en serez marché,
Afin que les valets prennent exemple d'estre
Fideles, en voyant puny vostre peché,

Vous aurez à bon droict le nez demi-tranché,
Et l'oreille senestre avec l'oreille dextre ;
Ainsi vostre forfait vous sera reproché
De ceux qui vous pourront par ces marques cognoistre.

Traistre, inique et meschant, en tout mal embourbé,
Si l'on pend un vallet pour avoir desrobé
Cinq sols à son seigneur, hé ! quelle tyrannie

Pour juste chastiment auriez-vous merité,
Qui m'avez, sous couleur d'une fidelité,
Prins un bien qui m'estoit trop plus cher que la vie ?

XIV (2)

Ce jour de may qui a la teste peinte
D'une gaillarde et gentille verdeur,

(1) Ed. collect. de 1560, III, fol. 203 r°.

(2) *Le Septieme livre des Poëmes de Pierre de Ronsard*, etc., Paris, J. Dallier, 1569, fol. 11 v°. (Réimpr. : éd. collect. de 1572 (l. II des *Amours*).

Ne doit passer sans que ma vive ardeur
De vostre grace un peu ne soit esteinte.

De vostre part, si vous estes atteinte
Autant que moy d'amoureuse langueur,
D'un feu pareil soulageons nostre cœur.
Qui aime bien ne doit point avoir crainte.

Le temps s'enfuit ; cependant ce beau jour
Vous doit apprendre à demener l'amour,
Et le pigeon qui sa femelle baise.

Baisez-moy donc, et faisons tout ainsi
Que les Oiseaux, sans nous donner souci :
Après la mort on ne voit rien qui plaise.

XV (1)

A LOYS DE BOURBON PRINCE DE CONDÉ (2)

Prince du sang royal, je suis d'une nature
Constante, opiniastre, et qui n'admire rien ;
Je voy passer le mal, je voy passer le bien,
Sans me donner soucy d'une telle aventure.

(1) *Œuvres de P. de Ronsard*, Paris, G. Buon, 1578, I (sonnets divers), p. 647.

(2) *Louis Ier de Bourbon*, prince de Condé, né en 1530, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il périt à Jarnac, le 15 mars 1569, assassiné par Montesquiou, capitaine aux gardes du duc d'Anjou.

Qui va haut, qui va bas, qui ne garde mesure,
Qui fuit, qui suit, qui tient, qui dit que tout est sien ;
L'un se dit zuinglien, l'autre lutherien,
Et fait de l'habile homme au sens de l'Escriture,

Tandis que nous aurons des muscles et des veines,
Et du sang, nous aurons des passions humaines ;
Chacun songe et discourt, et dit qu'il a raison.

Chacun s'opiniastre, et se dit véritable ;
Après une saison vient une autre saison,
Et l'homme ce-pendant n'est sinon qu'une fable.

XVI (1)

Amour, je ne me plains de l'orgueil endurcy
Ny de la cruauté de ma jeune Lucresse (2),
Ny comme sans secours languir elle me laisse ;
Je me plains de sa main et de son godmichy.

(1) *Les Œuvres de Pierre de Ronsard*, etc., Paris, Gabriel Buon, 1573 (*Amours diverses*, sonn. 58), p. 611.

(2) Le poète veut-il faire allusion ici à la Lucrèce antique ou bien désigner Mlle de Bacqueville, dont il célébra les vertus, au lendemain de sa mort, en un sonnet fort éloquent : *Passant, dessus la tombe où Lucrèce repose*, etc. (*Sonnets pour Hélène*, LIX.)

Quoi qu'il en soit cette pièce satyrique ne se retrouve pas dans les éditions définitives publiées en 1584 et en 1587. « Lucrèce de Bacqueville, jeune, belle, sçavante des plus parfaictes de la Cour, estoit — selon Richelet — une des meilleures amies d'Hélène. » Certains auteurs laissent entendre qu'elle était fort lascive.

C'est un gros instrument qui se fait pres d'icy
Dont, chaste, elle corrompt toute nuict sa jeunesse :
Voilà contre l'Amour sa prudente finesse,
Voilà comme elle trompe un amoureux soucy.

Aussi pour recompense, une haleine puante,
Une glaire espessie entre les draps gluante,
Un œil have et battu, un teint palle et desfait

Monstrent qu'un faux plaisir toute nuit la possede.
Il vaut mieux estre Phryne et Laïs tout à fait
Que se feindre Portie (1) avec un tel remède.

XVII (2)

Le juge m'a trompé ; ma maistresse m'enserre
Si fort en sa prison que j'en suis tout transi ;
La guerre est à mon huys. Pour charmer mon souci,
Page, verse à longs traits du vin dedans mon verre

Au vent aille l'Amour, le procez et la guerre,
Et la melancolie au sang froid et noirci.
Adieu, rides, adieu ; je ne vy plus ainsi ;
Vivre sans volupté, c'est vivre sous la terre.

(1) *Porcie*, ou *Porcia*, fille de Caton d'Utique et femme, en secondes noces, de Junius Brutus. Elle se donna la mort, dit-on, après la perte de son époux, l'an 42 av. J.-C.

(2) *Les Œuvres de P. de Ronsard*, etc., Paris, G. Buon, 1578, I (*Amours diverses*, sonn. 40), p. 601.)

La Nature nous donne assez d'autres malheurs
Sans nous en acquerir. Nud je vins en ce monde,
Et nud je m'en iray. Que me servent les pleurs,

Sinon de m'attrister d'une angoisse profonde?
Chasson[s] avec le vin le soin et les malheurs;
Je combats les soucis quand le vin me seconde.

XVIII (1)

Je n'ayme point les Juifs : ils ont mis en la croix
Ce Christ, ce Messias qui noz pechez efface,
Des prophetes occis ensanglanté la place,
Murmuré contre Dieu, qui leur donna les loix.

Fils de Vespasian, grand Tite (2) tu devois,
Destruisant leur cité, en destruire la race,
Sans leur donner ny temps, ny moment, ny espace
De chercher autre part autres divers endroits.

Jamais Leon Hebrieu (3) des Juifs n'eust prins naissance,

(1) Ces deux sonnets XVIII et XIX ont paru, pour la première fois, croyons-nous, dans l'éd. collective de 1609 (pièces retranchées). Ils ont été réimprimés dans *le Parnasse des Poètes satyriques*. Sans indicat. de lieu, sans nom d'édit., 1622, in-12.

(2) *Titus*.

(3) Prononcez *Hebreu*. *Leon* dit l'*Hebreu*, ou *Juda le rabbin*, auteur du XVe siècle. Né dans le royaume de Castille, il se réfugia à Naples, après la conquête de Grenade, en 1492, puis à Gênes,

Leon Hebrieu, qui donne aux dames cognoissance
D'un amour fabuleux la mesme fiction ;

Faux, trompeur, mensonger, plein de fraude et d'astuce ;
Je croy qu'en luy coupant la peau de son prepuce
On luy coupa le cœur et toute affection.

XIX

Maîtresse embrasse moy, baise moy, serre moy,
Haleine contre haleine eschauffe moy la vie ;
Mille et mille baisers donne moy, je te prie ;
Amour veut tout sans nombre, amour n'a point de loy.

Baise et rebaise moy, belle bouche, pourquoy
Te gardes-tu là-bas, quand tu seras blesmie,
A baiser de Pluton ou la femme ou l'amie,
N'ayant plus de couleur ny rien semblable à toy.

En vivant presse moy de tes levres de roses,
Bégaye, en me baisant, à levres demy-closes :
Mille mots tronçonnez, mourant entre mes bras.

Je mourray dans les tiens, puis toy ressuscitée,
Je ressusciterai alors ainsi là-bas :
Le jour tant soit-il court vaut mieux que la nuitée.

où il exerça la médecine. On prétend qu'il se convertit. Il a laissé trois dialogues d'amour (*Dialoghi d'amore*), Rome, 1535, in-4, et Venise, 1541, traduit en latin par Sarrazin, Venise, 1564, et en français par Pontus de Tyard et par du Parc, 1551 et 1580, in-16

XX (1)

D'UNE QUI AVOIT LES PASLES COULEURS

En quelle nuit de ma lance d'yvoire,
Au mousse bout d'un corail languissant,
Pourrai-je ouvrir ce bouton languissant
En la saison de la plus grande gloire?

Quand verseray-je au bout de ma victoire,
Dedans la fleur le cristal blanchissant,
Donnant couleur à son teint pâlissant
Sous le plaisir une longue memoire ?

Puisse elle tost à bonne heure venir
Pour m'engraver un joyeux souvenir,
Tardant si peu de son cours ordinaire,

Qu'elle voulust l'ombre noir qui la suit ;
Car de la nuit le clair jour je puis faire,
Et du clair jour l'ombreuse noire nuit.

(1) Ce sonnet et les deux suivants, dont le ton rappelle assez bien les deux sonnets insérés au *Livret de Folastries* de 1553 (voir pp. 104 et 105, du présent ouvrage) sont extraits de la *Quint-essence* (sic) *satyrique ou seconde partie du Parnasse des Poëtes Satyriques de nostre temps, recherchez dans les Œuvres secrettes des auteurs les plus signalez de nostre siècle.* A Paris, chez Anthoine de Sommaville, 1622. Ils n'ont été insérés dans aucune édition des œuvres de Ronsard. Ils sont attribués à Jodelle dans le Ms. Fr. 1662, de la Biblioth. Nat.

XXI

Douce lancette à la couleur vermeille,
Dardant parfois la plus prompte vigueur,
Qui au toucher met le feu dans le cœur,
Assoupissant la vie qui sommeille,

Et qui savoure avecque sa pareille,
Le doux friand d'une douce liqueur,
Rafraischissant la bruslante chaleur
Du sang bouillant sous l'ardeur non pareille,

Chatouille un peu mon maintien endormy,
Te retirant traversant à demy,
Dedans le clos de la mienne couchée.

Je te rendray le semblable plaisir,
Qui mettra sus le plus outré desir
En attendant la luitte tresbuchée.

XXII

Touche de main mignonne, fretillarde,
Sur l'instrument le plus doux en amour,
Qui peut chasser le desplaisir tousjours
Par un accord d'une façon gaillarde.

Et en usant d'une prise paillarde,
Pince tres-doux mainte corde à l'entour,
En l'animant de quelque gentil tour,
Par la vertu de ta voix babillarde.

Assez, assez pour avoir du plaisir,
Pour commencer me tente le desir :
Tiens la mesure ou sur mon cul fredonne

Les doux accords des accords de là-bas,
Ce temps pendant du pouvoir que me donne
Le long repos, je fourniray tout bas.

AMOURETTE (1)

Or, que l'hyver roidit la glace epesse,
Rechaufons-nous, ma gentille maistresse,
Non acroupis dans le fouyer cendreux,
Mais au plaisir des combats amoureux.

Assisons-nous sur ceste verte couche,
Sus, baisez-moy de vostre belle bouche,
Pressez mon col de vos bras deliez,
Et maintenant vostre mere oubliez.

Que de la dent vostre tetin je morde,
Que vos cheveux, fil à fil, je destorde;

(1) Ed. collective des *Œuvres de Ronsard*, 1560, III, fol. 51 r°.

Il ne faut point en si folastres jeux
Comme au dimanche arranger ses cheveux.

Approchez-vous, tendez-moy vostre oreille:
Ha! vous avez la couleur plus vermeille
Que paravant; avez-vous point ouy
Quelque doux mot qui vous ait rejouy?

Je vous disois que la main j'allois mettre
Sur vos genoux ; le voulez-vous permettre?
Vous rougissez, maistresse; je voy bien
A vostre front que vous le voulez bien.

Quoi! vous faut-il cognoistre à vostre mine?
Je jure Amour que vous estes si fine,
Que pour mourir, de bouche ne diriez
Qu'on vous le fist, bien que le desiriez:

Car toute fille, encor' qu'elle ait envie
Du jeu d'aymer, desire estre ravie:
Tesmoing en est Helene, qui suivit
D'un franc vouloir celuy qui la ravit.

Or, je vais donc user d'une main forte
Pour vous avoir: ha, vous faites la morte!
Sus, endurez ce doux je ne sçay quoy,
Car autrement vous moqueriez de moy

Dans vostre lit quand vous seriez seulette.
Or sus, c'est fait, ma gentille doucette,

Recommençons à fin que nos beaux ans
Soyent rechaufez en combats si plaisans.

CHANSONS (1)

I (2)

Petite Nymfe folastre,
Nymphette que j'idolâtre,
Ma mignonne, dont les yeus
Logent mon pis et mon mieus;
Ma doucette, ma sucrée,
Ma Grace, ma Cytherée,

Tu me dois, pour m'apaiser,
Mille fois le jour baiser :
Avance mon [qu]artier, belle,
Ma tourtre (3), ma colombelle.
Avance moi le [qu]artier
De mon payment tout entier.

Demeure; où fuis-tu, maistresse ?
Le desir qui trop me presse

(1) Ces deux chansons sont extraites, l'une de l'éd. des *Amours* de 1552 (pp. 101-102); l'autre de *la Nouvelle Continuation des Amours*, de 1556 (fol. 5 v°). Elles ont été reimprimées dans l'Ed. collective de 1560 (tome I, l. I, fol. 112 r°, et l. II, fol. 87 v°).

(2) Dans la première édition des *Amours* cette jolie pièce est intitulée *Amourette*. Elle est accompagnée de la musique de Janequin.

(3) *Tourterelle*.

Ne sçauroit arrester tant
S'il n'a son payment contant.
Reviens, reviens, mignonnette,
Mon doulx miel, ma violette,

Mon œil, mon cueur, mes amours,
Ma cruelle, qui tousjours
Treuves quelque mignardise,
Qui d'une douce feintise
Peu à peu mes forces fond,
Comme on void dessus un mont,

S'écouler la neige blanche,
Ou comme la rose franche
Perd le pourpre de son teint,
Du vent de la Bise atteint.
Où fuis-tu mon âmelette,
Mon diamant, ma perlette ?

Là, reviens, mon sucre doux,
Sur mon sein sur mes genoux,
Et de cent baisers apaise
De mon cueur la chaulde braise.
Donne-m'en bec contre bec,
Or'un moite, ores un sec,

Or'un babillard, et ores
Un qui soit plus long encores
Que ceux des pigeons mignars,
Couple à couple fretillars.

Ha là ! ma doulce guerriere,
Tire un peu ta bouche arriere :

Le dernier baiser donné
A tellement étonné
De mille douceurs, ma vie,
Qu'il me l'a presque ravie,
Et m'a fait voir à demi
Le Nautonnier ennemi

Et les plaines où Catulle,
Et les rives où Tibulle,
Pas à pas se promenant,
Vont encore maintenant
De leurs bouchettes blémies
Rebaisotans leurs amies (1).

II

Pourquoy tournez-vous vos yeux,
Gracieux,
De moy quand voulez m'occire,
Comme si n'aviez pouvoir
Par me voir
D'un seul regard me destruire ?

(1) Cette ravissante chanson a été mise aussi en musique au XVIe siècle, par François Regnard. (Voy. *Les Maîtres musiciens de la Renaissance*, fasc. consacré à François Regnard, par Henry Expert. Paris, Alphonse Leduc, 1902, in-4.)

Las ! vous le faites à fin
Que ma fin
Ne me semblast bien heureuse,
Si j'allois en perissant
Jouissant
De vostre œillade amoureuse.

Mais quoy ? vous abusez fort :
Ceste mort
Qui vous semble tant cruelle,
Me semble un gain de bonheur,
Pour l'honneur
De vous, qui estes si belle.

ÉPITAPHES

I

DE FRANÇOIS RABELAIS (1).

Si d'un mort qui pourri repose,
Nature engendre quelque chose,
Et si la generation
Se fait de la corruption,

(1) *Le Boccage*, etc., 1554, fol. 10 v°. On lit dans *les Jugements et Observations sur la vie et les œuvres de M. François Rabelais*, etc., par Jean Bernier, médecin (Paris, d'Houry, 1699, in-12) cette note singulière : « Ronsard, qui n'eût, dit-on, osé l'attaquer vivant par écrit, quoiqu'ils se picotassent souvent à Meudon, chez les Princes de la Maison de Lorraine, ne l'a attaqué que dans une Epitaphe, où

Une vigne prendra naissance
De l'estomac et de la pance
Du bon Rabelais qui buvoit
Tousjours ce pendant qu'il vivoit.

La fosse de sa grande gueule (1)
Eust plus beu de vin toute seule
(L'épuisant du nez en deux coups)
Qu'un porc ne hume de laict doux,
Qu'Iris de fleuves, ne qu'encore
De vagues le rivage More.

Jamais le soleil ne l'a veu,
Tant fût-il matin, qu'il n'eust beu ;
Et jamais au soir, la nuit noire,
Tant fût tard, ne l'a veu sans boire ;

il le traite fort mal, parce que Rabelais ne le regardoit que comme un poëte impécunieux et misérable, au point qu'il se tenoit fort heureux de loger en une échauguette, appelée encore, à présent, la Tour de Ronsard, à Meudon, d'où il alloit faire sa cour au château, et où il trouvoit souvent en son chemin M. F. Rabelais qui ne l'épargnoit guères, car, après tout, s'il n'étoit pas si fameux poëte que lui, il ne laissoit pas d'être né poëte comme médecin, incomparablement plus savant que ce Prince des Poëtes... » Quoique injustes autant qu'inexactes, ces lignes ont été la source de bien des commentaires malveillants. Bayle, d'ordinaire si scrupuleux pour tout ce qui touche à la vie des hommes illustres, a renchéri encore sur cette opinion, voyant dans les vers de Ronsard le témoignage, peu noble en somme, d'une inimitié qui s'exerça un peu tard, et de nos jours, Michelet en a tiré un méchant parallele entre le chef de la Pléiade et le Curé de Meudon, où se révèle, a-t-on dit, un réel défaut d'esprit critique. Quoi qu'il en soit, nous croyons qu'il s'agit simplement, dans cette épitaphe, d'une fantaisie de poète qui tient plus du genre burlesque que de la satyre.

(1) Var. : *Car d'un seul trait, sa grande gueule...*

Car alteré, sans nul sejour
Le galant boivoit nuit et jour.

Mais quand l'ardente Canicule
Ramenoit la saison qui brule,
Demi-nu se troussoit les bras,
Et se couchoit tout plat à bas
Sur la jonchée, entre les tasses,
Et parmi des escuelles grasses,
Sans nulle honte se touillant,
Alloit dans le vin barbouillant,
Comme une grenouille en la fange.

Puis ivre chantoit la louange
De son amy le bon Bacchus,
Comme sous luy furent vaincus
Les Thebains, et comme sa mere
Trop chaudement reçeut son pere,
Qui en lieu de faire cela,
Las! toute vive la brula.

Il chantoit la grande massüe,
Et la jument de Gargantüe,
Le grand Panurge, et le païs
Des Papimanes ebahis,
Leurs loix, leurs façons et demeures;
Et frere Jean des Antoumeures (1),

(1) *Frère Jean des Entomeures.* Nous avons adopté pour ces deux derniers vers le texte de l'édit. collect. de 1560. La version primitive (1554) offrait cette leçon fantaisiste, quant au sens :

Et chantoit les iles Hieres,
Et frere Jean des Autonnieres.

Et d'Episteme les combas.
Mais la Mort, qui ne boivoit pas,
Tira le beuveur de ce monde,
Et ores le fait boire en l'onde
Qui fu[i]t trouble dans le giron
Du large fleuve d'Acheron.

Or toy, quiconque sois, qui passes,
Sur sa fosse répan[s] des tasses,
Répan[s] du bril (1) et des flacons,
Des cervelas et des jambons;
Car si encor dessous la lame
Quelque sentiment a son ame,
Il les aime mieux que des Lis
Tant soient-ils fraichement cueillis.

II

DE JACQUES MERNABLE, JOUEUR DE FARCES (2)

Tandis que tu vivois, Mernable,
Tu n'avois ny maison, ny table,
Et jamais, pauvre, tu n'as veu,
En ta maison le pot au feu.

(1) C'est, sans aucun doute, un néologisme ou une expression populaire et locale. *Bril*, dans la langue du xve siècle, signifie bois, forêt, taillis, fourré, buisson, etc.

(2) *Le Boccage*, etc., 1555; fol. 16 r°. On ne sait rien, au dire des frères Parfait (Cf. *Hist. du Théâtre français*, 1746, II, p. 281), sur ce Jacques Mernable, joueur de farces.

Ores la mort t'est profitable;
Car tu n'as plus besoin de table
Ny de pot, et si desormais
Tu as maison pour tout jamais.

III

DE THOMAS (1)

La volupté, la gourmandise,
Le vin et le discord aussy,
Et l'une et l'autre paillardise,
Avec Thomas gisent icy.

En lieu d'une moisson partie
D'entre les fleurs du renouveau,
Tousjours le chardon et l'ortie
Puisse esgrafigner son tombeau.

(1) *Les Quatre premiers livres des Odes*, etc., 1555, fol. 116 v°. Nous n'avons pu identifier ce personnage, dont le nom est cité déjà dans une épigramme du *Livret de Folastries* de 1553 (voir note 2, p. 111 du présent ouvrage).

ÉPIGRAMMES

I

D'UNE COURTISANE A VENUS (1)

Si je puis ma jeunesse folle
Hantant les bordeaux, garentir
De ne pouvoir jamais sentir
Ne poulains, chancre, ne verole,

O Venus, de Bacchus compaigne,
A toi je promets en mes vœux
Mon eponge, et mes faux cheveux.
Mon fard, mon miroir, mon paigne

II

Imitation de Martial (2)

Tu veux qu'à tous coups d'un valet
Tous les services je te face,
Que pour te faire aller seule
Je heurte la peuple en la place,
Que je serve aux clins de ta face,
Que je rie quand tu riras,

(1) *Le Boccage de Pierre de Ronsard*, etc., Paris, veuve Maurice de la Porte, 1554, fol. 9 v°.
(2) Ed. collect. de 1560, II, fol. 167 v°.

Que je crie quand tu criras,
Va, va, je ne puis satisfaire,
Ny ne dois, à si sots desirs,
Que puis-je donc en ton affaire?
Je te puis faire les plaisirs
Qu'un valet ne te sçauroit faire.

III

Version d'un Epigramme Grec (1)

Dame au gros cœur pour quoy t'espargnes-tu,
Faisant d'un rien l'appuy d'une vertu ?
En cependant que tu es jeune et belle
Eschauffe toy d'une amour mutuelle,
Aime en vivant : Car apres ton trespas
Soubz le tombeau tu ne trouveras pas
Un amoureux lequel te vueille prendre :
« Apres la mort nous ne sommes que cendre! »

(1) *Le Sixiesme livre des Poëmes*, etc., Paris, J. Dallier, 1569, fol. 40 v°.

TABLE

LIVRET DE FOLASTRIES

ODES NON IMPRIMÉES DANS LES ŒUVRES DE RONSARD :

LES GAYETEZ

ODES BACHIQUES ET SATYRIQUES

POÉSIES DIVERSES

Sonnets :

CHANSONS :

EPITAPHES :

EPIGRAMMES :

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix octobre mil neuf cent dix-sept

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE



